

MÖBIUS

ÉCRITURES / LITTÉRATURE

142



Ridicule

Benjamin

MÖBIUS 142

Mœbius 142
septembre 2014

Numéro piloté par François Lepage

Directrice : Lucie Bélanger

Comité de rédaction : Lucie Bélanger, Robert Giroux, Lysanne Langevin
et Raymond Martin.

Conseil d'administration : Robert Giroux (président), Lucie Bélanger, Isabelle
Gaudet-Labine, Lysanne Langevin, Jérémie Leduc-Leblanc, Tristan
Malavoy-Racine, Raymond Martin.

Illustrations : p. 10, 16, 74, J.J. Granville, 1844
p. 66, W. Heath Robinson, 1913
p. 86, anonyme

Maquette de la couverture : Raymond Martin

Mise en pages : Julia Marinescu

Dépôt légal, BAñQ et BAC, 3^e trimestre 2014

ISSN : 0225-1582

ISBN : 978-2-89031-976-9

La revue ne saurait endosser la responsabilité du contenu des textes qu'elle
reproduit.

Mœbius est subventionnée par le Conseil des arts du Canada, le Conseil des
arts et des lettres du Québec et le Conseil des arts de Montréal.

Mœbius est membre de la SODEP et de la FQLL.

Mœbius est distribuée au Canada par Dimedia, en Europe par D.N.M.
(Distribution du Nouveau Monde) et ailleurs dans le monde par Exportlivre.

Mœbius est diffusée en version électronique sur Érudit (www.erudit.org).

Mœbius paraît quatre fois l'an.

Mœbius
2200, rue Marie-Anne Est
Montréal (Québec)
H2H 1N1, Canada
Tél. : 514.597.1666
Courriel : trityque@editiontrityque.com
Site Internet : www.revuemoebius.qc.ca

CONSEIL DES ARTS
DE MONTRÉAL



Conseil des Arts
du Canada



Canada Council
for the Arts

Canada

Québec

SOMMAIRE

PRÉSENTATION.....	5
ALEXANDRE CÔTÉ-FOURNIER	
<i>Il l'aimait.....</i>	11
GUY LALANCETTE	
<i>Le cerceau de feu.....</i>	17
MICAËL BÉRUBÉ	
<i>Nu dans la neige.....</i>	21
JULIE TREMBLAY	
<i>Déconnection.....</i>	29
CAROLINE ALLARD	
<i>Hibakusha.....</i>	41
CAROLINE LEGOUX	
<i>L'entrevue d'embûche.....</i>	47
VÉRONIQUE PAPINEAU	
<i>Des jeunes femmes.....</i>	51
DANIEL CHOUINARD	
<i>Conseils.....</i>	61
JEAN PÉZENNEC	
<i>La veste.....</i>	67
BENOÎT MELANÇON	
<i>Vie et mort de l'éloquence parlementaire québécoise.....</i>	75
CHRISTINE MONOT	
<i>Le poète sauvage à Paris.....</i>	79
SUZANNE MYRE	
<i>Le premier jet suprême.....</i>	87
JULIUS NICOLADEC	
<i>Monophonie 3:49.....</i>	93
SÉBASTIEN CHARTRAND	
<i>À la Boulangerie Lovecraft.....</i>	105
CHRISTOPHE ESNAULT et LIONEL FONDEVILLE	
<i>L'esprit d'entreprise.....</i>	111
CATHERINE DESNOUVEAUX	
<i>Avani.....</i>	119
CATHERINE EGO	
<i>Thérèse.....</i>	127

LETTRE À UN ÉCRIVAIN *TOUJOURS VIVANT*

Michaël La Chance à Gabriel García Márquez.....133

NOTICES BIOBIBLIOGRAPHIQUES.....143

LES YEUX FERTILES.....147

Thèmes à venir (les dates sont sujettes à changements) :

n° 143 : *Territoires* piloté par Mathieu Blais (complet)

n° 144 : *Animaux* piloté par Lora Zepam (complet)

n° 145 : *Comme il vous plaira* – sans thème (date de tombée :
20 décembre 2014)

n° 146 : *Le secret* piloté par Robert Giroux (date de tombée :
30 avril 2015)

PRÉSENTATION

PRÉSENTATION

Je ne me souviens plus exactement comment m'est venue cette idée d'un numéro de *Mœbius* sur le thème du «Ridicule». Je vais donc tenter d'inventer l'histoire qui n'est jamais aussi crédible que lorsqu'elle est réécrite.

Le point de départ était naïvement d'essayer d'attenter à la rectitude politique ambiante qui nous interdit de dire que le roi est nu. Le cynisme se porte mal et le ridicule triomphe. Se montrer ridicule sans que quiconque ait le droit de rire est devenu un droit citoyen.

Cette idée m'est cependant vite apparue comme très restrictive, trop restrictive. L'univers du ridicule est immense et multiforme. Il n'y a pas de frontière, pas de limite, pas de forme parfaite, pas d'*entéléchie* du ridicule qui ne pourrait être dépassée, comme le démontrent la variété, l'abondance et la qualité des textes reçus. Les choix du comité de lecture furent quelquefois difficiles, voire douloureux.

Mais les choses ont commencé à vraiment se corser quand Lucie Bélanger, directrice de la revue, me rappela dans un courriel que je devais maintenant penser à l'ordre des textes à paraître dans le numéro. Je me suis senti un peu ridicule devant cette tâche. Ordonner les textes selon quels critères? Devant ce problème abstrus et pour me donner les ressources méthodologiques idoines, je suis allé relire la totalité des textes logico-mathématiques de Bertrand Russell, que j'avais pris soin d'apporter avec moi en vacances. Ça aide.

Et l'idée suivante m'est venue. Est-il possible de regrouper les textes selon un nombre limité de critères généraux caractérisant l'approche méthodologique du ridicule que privilégie l'auteur? La réponse est oui. Bien sûr, tout classement est un peu trompeur, les approches

forment un continuum, les catégories se chevauchent, mais l'exercice en valait la peine. Venons-en aux critères retenus.

Dans une première catégorie de textes, le ou les « héros » non seulement se couvrent de ridicule, mais ils s'y vautrent. Le texte d'Alexandre Côté-Fournier ouvre le bal. Il nous démontre une fois de plus que les chemins de la passion amoureuse sont semés de ridicules embûches. Puis Guy Lalancette, avec sa verve habituelle, nous montre qu'en s'y mettant à plusieurs, même dans le ridicule on peut atteindre des sommets inespérés. Le héros de Micaël Bérubé, lui, a besoin de grands froids pour calmer ses ardeurs, et encore. Quant à l'héroïne de Julie Tremblay, elle nous démontre au-delà de tout doute raisonnable que la technologie de pointe n'est pas un obstacle au ridicule et que le recueillement n'est pas un rempart bien solide...

Un second genre d'approche: les protagonistes se retrouvent bien malgré eux dans une situation ridicule. La conférencière de Caroline Allard est probablement la dernière victime de la guerre du Pacifique contre l'Empire du Soleil levant. Quant à la chercheuse d'emploi de Caroline Legoux, nous lui souhaitons meilleure chance la prochaine fois... Les protagonistes de la nouvelle de Véronique Papineau n'ont pas vraiment mérité de se retrouver dans cette situation rocambolesque, ce qui leur permet de ne pas se classer dans la catégorie précédente. Enfin, nous souhaitons à l'apprentie écrivaine de Daniel Chouinard de rencontrer des conseillers littéraires plus empathiques et plus compétents.

Passons à la troisième catégorie, celle où l'auteur vise à ridiculiser, directement ou indirectement, une personne ou un groupe, réel ou imaginaire. De toute façon, l'imaginaire est aussi réel que le réel et la réalité dépasse la fiction. La dizaine d'amateurs d'art conceptuel du Centre Régional d'Art Contemporain de Jean Pézennec sont presque émouvants de ridicule. Les membres de l'Assemblée nationale du Québec de Benoît Melançon le sont tellement qu'ils en paraissent imaginaires. Le poète sauvage de Christine Monot nous rappelle que le ridicule n'est pas toujours drôle, qu'on peut être tristement ridicule. Je ne parlerai du texte de Suzanne Myre qu'en présence de mon avocat et sur un ton austère. Pour Julius Nicoladec, je cite :

« Le propre de toutes les grandes œuvres, c'est d'inciter les contemplateurs à en produire d'autres. »

J'en arrive à ma dernière catégorie, probablement la plus éthérée. Il y a des situations où personne ne porte le ridicule de quelqu'un d'autre, où le ridicule transcende les relations humaines, qu'elles soient sociales ou psychologiques. La nature, le réel lui-même semblent se couvrir de ridicule. Ce peut être dans l'exubérance comme chez Sébastien Chartrand et sa Boulangerie Lovecraft. Ou encore dans « L'esprit d'entreprise » de Christophe Esnault et Lionel Fondeville. Ce peut être également dans la banalité quotidienne du choc des cultures comme dans « Avani » de Catherine Desnouveaux. Ou finalement dans la légèreté de l'être de « Thérèse » de Catherine Ego. On n'échappe pas au ridicule.

J'aimerais en terminant remercier Lucie Bélanger et toute l'équipe de *Mæbius* et souligner leur professionnalisme. Également, je m'en voudrais de ne pas souligner l'ouverture d'esprit de la direction de la revue qui a donné leur chance à plusieurs auteurs qui en étaient à leur baptême de l'air de la publication.

François Lepage



ALEXANDRE CÔTÉ-FOURNIER

Il l'aimait

L'amour coulait en lui. Les hormones n'y étaient pour rien, non ; ses allégresses nocturnes et solitaires ne se mêlaient jamais à ce qu'il appelait *l'amour tendre*. La noblesse du sentiment, sa perfection, le doux bouleversement devant l'être adoré, cela ne pouvait supporter le contact avec les pulsions basses de la débauche. Son professeur de français avait d'ailleurs parlé d'un écrivain incapable de s'accoupler avec les femmes qu'il aimait. Peut-être serai-je ainsi plus tard, pensa-t-il.

Il n'éprouvait alors de sentiments pour personne. Mais cela n'aurait su tarder. « Le cœur est un animal qui meurt si on ne le nourrit pas. » Il fouilla sa mémoire, puis savoura son triomphe en constatant que cette formule, surgie dans un moment de distraction, était sienne. Il ne l'avait jamais entendue ni lue, bien qu'elle parût étrangement familière. Il avait seize ans.

Dans une école secondaire, les jolies demoiselles n'étaient pas rares. Mais repérer une charmante inconnue, trouver une manière d'établir un contact – mot galant dans le casier, déclaration surprise dans un couloir, demande d'audience privée à sa table de la cafétéria – supposait un amour basé uniquement sur l'apparence. Et son esprit, son âme ? La beauté était douce et lumineuse, mais ne représentait qu'un seul des mondes auxquels il souhaitait accéder.

Aussi, il fallait l'avouer, sa timidité le paralysait. Toute son adolescence, il s'était demandé quand lui viendrait le courage de faire les premiers pas. Des mots simples comme « Veux-tu sortir avec moi ? » lui semblaient atroces à prononcer, surtout devant une fille pour qui il n'était

rien. Elle n'aurait su que répondre, aurait refusé. Il en fallait plus, il fallait broder, charmer, éblouir. Et ça, il ne savait comment.

La solution, pensa-t-il, serait de rencontrer l'âme sœur parmi son entourage : une fille de sa classe ou du journal étudiant ferait l'affaire. Le hasard et la proximité finiraient par causer un rapprochement tout naturel.

*

D. était une jolie blonde de son cours de création littéraire. Le fait qu'une fille eût choisi cette option au lieu d'une infamie telle que la physique ou la géographie en disait long. Leurs âmes étaient ouvertes à l'art, à l'absolu. Ensemble, ils s'enivreraient de mots, mépriseraient la banalité des sciences exactes !

Il gravitait le plus souvent possible auprès d'elle, guettant l'éclosion d'une conversation qu'il n'osait pas provoquer. Il s'assoit aux pupitres voisins, à l'affût, lui gardant une place réservée dans son regard.

Un jour, elle déplora que des enfants fussent employés dans des usines du tiers-monde. Il le déplorait lui aussi ! Il l'aimait ! Il l'aimait tant ! Sur son agenda, il écrivit en grosses lettres « À BAS L'ÉCONOMIE ! » et le plaça chaque jour bien en vue sur le coin de son bureau. Elle saurait qu'ils étaient faits l'un pour l'autre.

Plus tard, la jalousie le rongea quand il la vit examiner la pochette d'un disque apporté par un autre garçon, un disque qu'il savait intéressant, mais qu'il ne possédait pas. Il ne se calma que lorsqu'il se procura l'album à son tour, se plaçant sur un pied d'égalité avec son rival.

Il parlait souvent d'elle à ses camarades. Comme il aurait été bon que la nouvelle se répandît d'elle-même, qu'elle se rendît aux oreilles de sa bien-aimée (oh ! il savait que cette méthode ne valait rien en comparaison d'une véritable déclaration), ou encore qu'un des ses amis se proposât pour lui ouvrir la voie ! Il n'en fut rien, et les jours s'écoulèrent tandis qu'il demeurait un garçon de la classe de D. parmi les autres.

L'heure était pourtant venue. Il l'avait senti alors que la foule étudiante s'ébranlait dans les couloirs, en route

vers une fin de semaine, qui, dans son cas, s'écoulerait dans la solitude. S'il avait osé faire les premiers pas plus tôt, il aurait pu la passer avec elle, faire ses devoirs dans sa chambre à elle, regarder un film en sa compagnie et, bien sûr, aimer. Il devait agir, tout de suite.

Au lieu d'enfiler son manteau, il monta à la bibliothèque et composa quelques vers où D. ravissait la couronne de la beauté à des océans enchantés, à des saisons éclatantes et à un ciel infini. Il signa du pseudonyme de Poète Rêveur et envoya le texte à l'impression. Malgré l'extrême impopularité de l'endroit le vendredi après-midi, il se précipita pour récupérer le document avant toute main malveillante. De retour en bas, il jeta quelques coups d'œil inquiets aux alentours, puis, le souffle coupé, glissa la feuille pliée dans le casier de la belle.

Voilà. Il avait avoué son amour, projeté dans les airs. Son amour volait, virevoltait en mille flocons, prêt à être recueilli. Bien sûr, il n'avait pas signé son nom. Mais peu importe, son amour avait jailli, il avait osé le révéler. Forcément, il y aurait une suite à ce geste.

*

Il passa deux jours d'attente affreuse. Pourquoi n'avait-il pas envoyé un courriel (d'une adresse anonyme) auquel elle aurait pu répondre? D'ailleurs, comment répondrait-elle à son message?

*

Il entra en classe aussi crispé qu'au milieu d'une meute de loups. D. était assise tout au fond. Il entendit: «Tu me jures que c'est pas toi?» Son estomac se tordit. Elle parlait à l'une de ses amies et soupçonnait une vulgaire blague. «C'est pas toi non plus?» dit-elle à un petit rigolo notoire. Celui-ci jura que non.

— C'est quoi cette affaire-là? maugréa-t-elle.

À mesure que ses amies arrivaient, elles s'arrachaient le message, s'esclaffaient, piaffaient, jusqu'à ce que le comique se fût emparé de la feuille. Mimant une grotesque passion, il déclama les vers. Toutes les têtes se tournèrent dans

l'hilarité générale. Les mots « niaiseux », « ridicule », « con » et « quétaine » écorchèrent au vol l'auteur incognito.

Il apprit qu'il fallait trois jours pour qu'une blessure d'amour devînt supportable. Le cauchemar engendré par le message s'étira toutefois bien plus longtemps. Le poème circula, déchaîna les moqueries, transforma l'école en un champ de mines où il risquait à tout moment d'exploser de honte. Un collègue du cours d'histoire lui fit lire sa propre création. « R'garde ça, c'est débile. » Il étouffa son malaise, rit, renchérit : « C'est pire que du Éric Lapointe. »

On attendait les développements de l'histoire comme ceux du plus captivant feuilleton. On demandait chaque jour à D. si le Poète Rêveur avait sévi de nouveau. Certains surveillaient le casier de la jeune fille dans l'espoir d'y voir apparaître l'inepte versificateur. Mais il avait rangé sa plume. Frustrée, elle tenta de l'appâter par un mot sur sa porte. « Pourquoi as-tu cessé de m'écrire ? J'aimerais vraiment te rencontrer. » Ses amies gloussèrent malicieusement devant le stratagème.

Deux semaines durant, il entretint l'espoir que la saga finisse par s'étioler. Puis il réalisa qu'il faudrait des semaines, des mois, voire le reste l'année scolaire avant que l'impitoyable clabaudage cesse. La foule exaltée réclamait un dénouement à l'histoire ; elle multipliait les tactiques pour démasquer le coupable. Il ne tiendrait pas le coup. Cette dose quotidienne d'humiliation l'achèverait.

Un soir, il rendit les armes. Devant son ordinateur, il rédigea une interminable confession destinée à l'élue. L'ignominie refoulée remontait en lui, s'échappait du bout de ses doigts. « C'est moi ! » criait-il à travers ses mots, formant un immense bloc sans paragraphes. Un passage s'adressait à ses bourreaux, car il savait bien que son identité serait révélée à tous (quoi qu'il espérât convaincre D. de se taire). Ils pouvaient bien rire ! Qu'ils rient encore de cet aveu ! Tout valait mieux que ce silence qui le cuisait à petit feu. À elle, il se dit heureux d'enfin se dévoiler. Sans la torture qui l'avait poussé à bout, il n'en aurait peut-être jamais eu le courage. La vie avait trouvé le moyen d'arranger les choses.

Et il signa.

*

Il la croisa dans un corridor, sentant ses boyaux se serrer. En classe, il s'efforça de rester à l'écart, bien qu'il souhaitât lui parler.

Un matin, lorsqu'il passa près de sa table dans le cours d'informatique, elle et son amie lui posèrent une question sur une fonction. Il y songea toute la journée. Avait-elle voulu établir un contact? Dissiper le malaise?

Deux semaines passèrent.

Le hasard les réunit à l'arrêt d'autobus. Ils se saluèrent en se regardant à peine. Il bouillonnait au fond de lui-même, cherchant comment tirer profit de cette rencontre. Après un long silence, il s'excusa de lui avoir écrit un message aussi idiot. Il ne savait pas ce qui lui avait pris. D'une voix faible, elle répondit que c'était à elle de s'excuser, qu'il ne fallait pas montrer ces choses-là à tout le monde. Elle l'avait blessé. « Ça va », mentit-il.

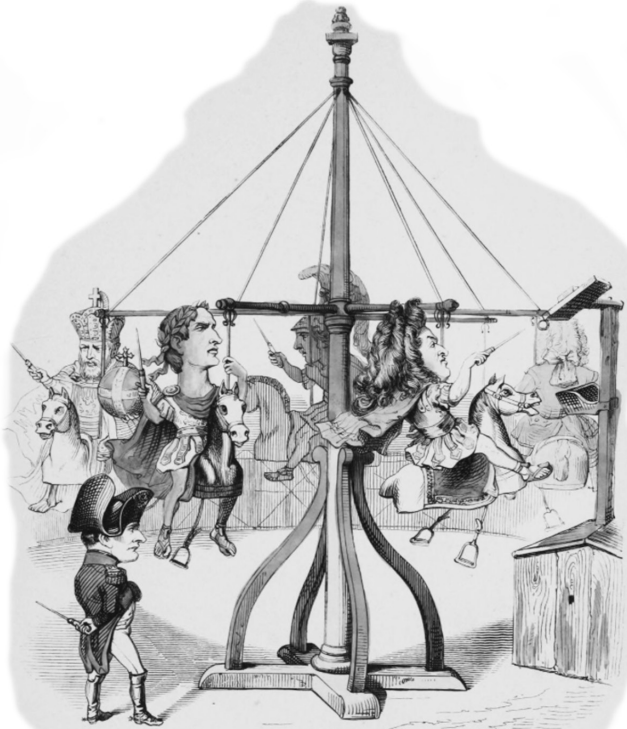
Elle sourit pour cacher sa gêne, et le silence revint se placer entre eux.

Puis il lui demanda si elle voulait l'accompagner au cinéma. La question sortit comme une formalité, comme s'il lui avait demandé la date de l'examen de mathématiques. Elle accepta, confuse.

*

Un mois plus tard, le printemps faisait fondre la neige.

Quelques-uns les remarquèrent côte à côte, sur un banc de la cour, un sandwich à la main pour elle, un plat de pâtes pour lui.



GUY LALANCETTE

Le cerceau de feu

Au milieu de l'été, à l'heure fauve du couchant, la grand-place du village, qui n'était à vrai dire qu'un terrain vague entre la salle paroissiale et l'église, fut envahie, ce vendredi soir-là, par une troupe de saltimbanques.

Avant tout, il faut dire qu'ils s'étaient pointés au milieu de l'après-midi. Ils étaient sortis, comme vomis, d'un gros autobus bariolé de tant de couleurs qu'on n'arrivait pas à les nommer toutes et qu'ils avaient parqué au fond de la place de manière à servir de décor à leurs extravagances à venir. S'étirant sur la droite, un long cube, qui faisait au moins deux fois celui de Pit Potvin, le livreur de lait, allongeait le tableau. Il affichait sur son flanc un nom dont les lettres peintes en mauve sur fond jaune semblaient danser dans les plis d'une manière de banderoles que brandissaient, de part et d'autre, deux garçons souriants dessinés en uniforme de parade : Les Cadets de Shawinigan. Des ti-culs de notre âge qu'on aurait bien aimé baver, si seulement ils étaient venus du village d'à côté.

Dans la bande que nous formions, Jacquelin et Gérard Harvey, Gaston Chiquette, mon frère Jean-Luc et moi-même, Billy (Blue) Labbé, personne n'avait la moindre idée de ce qu'était ce Shawinigan. Chiquette, comme à son habitude, a décrété que c'était un nom anglais qui venait des États-Unis. Mais avec Chiquette, ça restait à voir. Depuis que son oncle avait déménagé à la frontière du Maine, tout ce qui lui apparaissait le moins nouveau, ça venait nécessairement des États. C'est plus tard, quand on leur a parlé, qu'on a su avec effarement que Shawinigan c'était du monde de par chez nous. Enfin, pas tout à fait puisqu'il y avait quand même

plus de 300 milles entre leur ville et notre village. Très vite, il y a eu nous et eux, des sortes d'étrangers d'ici avec leurs «ô» en accent circonflexe, leurs «r» culbutés interminablement et quelque chose dans leur façon de parler qu'on n'aurait su dire s'ils avaient un défaut de langue ou s'ils prenaient des airs de péteux.

Ce soir-là, donc, un grand gars habillé en carnaval s'est avancé au son d'une trompette au milieu du bazar qu'était devenu la grand-place, et, embouché à un genre de haut-parleur, nous a fait un discours de bienvenue comme si on était de la visite dans notre propre village. Bon! On n'a rien dit parce que, depuis le berceau, on pratiquait une politesse de circonstance devant tout ce qui semblait nous dépasser. C'est dire notre déférence, de l'abaissement presque, devant ces étrangers qui venaient de la ville.

On nous avait promis un spectacle et on en a eu plus qu'on pouvait en prendre. Ça a commencé avec une parade d'une trentaine de cadets en uniformes d'un violet clair agrémentés de passementeries or défilant, parfaitement alignés. Puis, s'écartant tout d'un coup, ils se sont entrecroisés en un ballet ininterrompu de figures compliquées: des cercles, des carrés, des étoiles et d'autres géométries biscornues pour finir, comme par magie, au milieu de la place, enchaînant en une danse bizarre une série de déplacements précis et saccadés, une explosion en couleurs de jambes, de bras et de bâtons enrubannés. Et tout ça, au rythme d'une fanfare de tambourins, cymbales, grosse caisse, trompettes et trombones montée sur une estrade appuyée contre l'autobus. Dans notre bande, hormis Jean-Luc, nous faisons tous partie des cadets de la garde paroissiale du village et on a vite imaginé l'humiliation qui nous tomberait dessus le dimanche suivant pendant notre défilé habituel sur la rue Principale. Une parade qui, en comparaison, aurait à peine l'allure d'une promenade.

Comme si ce n'était pas suffisant, ils en ont remis. Pendant que leur fanfare jouait un air de cirque, ils sont réapparus en short bleu et camisole blanche chargés, tel une colonne de fourmis, de machins disparates: cerceaux, tapis, toiles, perches, tubes, câbles, quilles, crochets, tout un attirail qu'ils ont installé ici et là sur la grand-place.

Il aurait fallu avoir quelques yeux en plus pour les suivre dans leurs roulades, leurs sauts, leurs pirouettes, leurs jeux d'échasses, leurs pyramides humaines, leurs jongleries et autres cabrioles. Serrés les uns contre les autres en bordure de la place, nous restions éblouis et bêtas devant tant de prouesses. Nous rapetissions à vue d'œil : des nains devant un spectacle de géants.

Mais ce qui nous a achevés, c'est le dernier numéro. Alignés de part et d'autre d'un grand cerceau dressé sur un lourd socle de ciment posé au milieu de la piste, une dizaine de cadets, après s'être mouillé les cheveux à l'eau d'un seau qu'ils se passaient de l'un à l'autre, attendaient de toute évidence un signal quelconque. La fanfare s'étant tue, le chef de la troupe s'avança un flambeau à la main et mit le feu au cerceau. À ce moment-là, un roulement de tambour ajouta du suspense à l'éblouissement et, dans le silence imposé par un coup de cymbales, les deux premiers cadets s'élancèrent face à face, plongèrent dans les flammes sans aucune hésitation, comme si c'était permis une telle folie, et en ressortirent par une culbute avec un sourire vainqueur. Le manège s'est poursuivi jusqu'à ce que tous les cadets aient exécuté leur tour, mettant ainsi fin à la soirée. Nous sommes restés là, cloués sur place, remués secrètement par ce sentiment trouble : un enchantement miné de désespoir.

Le lendemain, retranchés dans la shed à bois des Harvey, nous ruminions une envie morose que la mesquinerie de Chiquette, moquant les Shawiniganais, ainsi qu'il les avait baptisés, ne parvenait pas à distraire. Comment rivaliser d'adresse et de courage avec ces cadets de la ville ? Si au moins il s'était agi d'adultes, nous aurions eu l'excuse de l'inexpérience. Il est vrai que nous étions parfois téméraires, mais nos audaces c'était souvent de l'à-peu-près, de l'informe à côté de ce qui nous avait été donné de voir. Nos concours de sauts à bicyclette sur des rampes de fortune méritaient plus souvent les rires que les applaudissements, nos plongeurs dans une baie de la rivière Mistassini tenaient plus de la grenouille que de Tarzan et nos courses en poche de patates sur la patinoire, ce n'était que de l'amusement au Festival des neiges.

Alors que nous peinions à nous découvrir quelques qualités qui auraient pu sauver notre honneur, redresser

notre amour-propre à la hauteur de ces cadets d'ailleurs, l'idée est venue de Gérard que nous pourrions nous essayer à leurs acrobaties. Ne possédant aucun des accessoires nécessaires, notre enthousiasme du début s'effritait lorsque Jacquelin, ayant avisé le vieux pneu sur lequel j'étais assis, suggéra que nous nous en servions comme d'un cerceau. Puisque nous avons un énorme retard à combler, nous convînmes d'oser l'exploit qui nous avait le plus éblouis : le cerceau de feu.

Une fois le pneu fixé sur la vieille brouette en bois des Harvey à l'aide de broches et de clous, il fut décidé que, en raison de sa petite taille, c'est Jean-Luc qui tenterait le coup. L'entraînement fut de courte durée : un essai réussi d'où Jean-Luc sortit par une roulade boiteuse sur la bâche que Chiquette avait dénichée dans la remise de ses parents. Pendant que notre futur héros, ayant enlevé sa chemise, se mouillait la tête et le torse, Gérard arrosa généreusement le pneu d'une mixture d'essence et d'huile que son père gardait en réserve pour le moteur de leur hors-bord, et sortit son briquet. Un souffle inattendu lui roussit les sourcils, les cils et le toupet, mais la flamme était magnifique, puissante, embrasant tout le pneu, barbouillant les alentours d'une lourde fumée noire dans un grondement de fournaise.

Inquiet, j'allais intervenir quand Jean-Luc s'élança, prit de la vitesse et plongea dans le brasier, emportant avec lui tout l'échafaudage : la brouette, le pneu et le jerrican que Gérard avait abandonné tout près. Une horreur. Les quelques secondes que Jean-Luc, se débattant, mit à se libérer des flammes suffirent à le marquer du cou à la taille de longues cicatrices bulleuses qu'il porte encore aujourd'hui comme un rappel de notre crétinerie.

Le lendemain midi, l'incident ayant déjà fait le tour du village, on nous chercha en vain dans les rangs du défilé de la garde paroissiale. La honte nous ayant marqués non moins profondément que les brûlures de Jean-Luc, on mit quelque temps à réapparaître. Bien sûr, on savait à qui était la faute, mais en l'absence des Cadets de Shawinigan, mêlant les railleries aux accusations, on nous accabla injustement. Et pourtant, n'avions-nous pas été les seuls dans ce village de pleutres à relever le défi de l'honneur bafoué ?

MICAËL BÉRUBÉ

Nu dans la neige

Je m'étire et tends le bras vers la table de chevet. Mes bouts de doigts tâtonnent de gauche à droite sur la surface lisse de bois peint jusqu'à toucher le plastique froid de mon cellulaire. Je saisis l'appareil et le tiens devant mes yeux cernés. L'écran s'allume et m'indique l'heure et la date. Il est 8 h 13, le jeudi 15 janvier. Pas de nouveaux messages. En fond d'écran, la silhouette sexy de Marilee me donne des envies. Dans moins de vingt-quatre heures, une hôtesse de l'air va nous servir des biscuits en sachets à bord d'un avion usé d'Air Transat. Passage obligé vers le paradis! Direction: Cayo Coco. Dans moins de trente heures, j'aurai les pieds dans le sable, les fesses bien au chaud et la main sur les tatous de ma blonde. Elle va porter ses ficelles. La grosse vie sale. Je consulte encore mon cellulaire. Pas de nouveaux messages. Je dépose l'appareil sur ma poitrine et me laisse emporter par le sommeil.

À 9h, cette fois c'est l'alarme de mon cellulaire qui me réveille. Pas de nouveaux messages. Les stores s'ouvrent graduellement, un horizon azur s'affiche sur mon écran de bureau et les haut-parleurs fixés au mur se mettent doucement à jouer un vieux hit de Miley Cyrus. Quelques secondes plus tard, j'entends Siri me souhaiter «*Good morning Robert*» puis m'inviter à me rendre à la salle de bain pour ma douche quotidienne. Je me redresse, un peu désorienté, et je dépose les pieds sur la moquette intelligente déjà chaude. Je fixe l'espace une minute, puis me ressaisis. Oui, le voyage! Pas de temps à perdre. Je n'enfile rien du tout, je m'élançe dans le corridor jusqu'à la salle de bain, puis saute sous la douche où l'eau coule déjà à 32°C exactement. La chevelure déjà trempée, je dépose

mon appareil à côté du savon (pas de nouveaux messages) et démarre ma routine.

La radio me rapporte maintenant les nouvelles du matin. Le Parti québécois tiendra son dernier congrès en fin de semaine. L'équipe olympique canadienne prévoit récolter au moins vingt-cinq médailles aux Jeux olympiques de Dresden. Après des mois de spéculation sur les marchés, Apple a finalement acheté Google. Je rigole lorsque le bulletin météo annonce le premier grand froid de l'hiver. *Suckers! I'm outta here!* Neuf minutes plus tard, le jet d'eau s'affaiblit graduellement puis s'interrompt. Siri me suggère de m'essuyer et de m'habiller. Je rince mon cellulaire (pas de nouveaux messages) et j'obtempère. Dans mon *walk-in*, j'enfile les *skinnies*, le t-shirt blanc et la chemise à carreaux qui sont accrochés au cintre numéro sept. Siri me recommande ensuite de déjeuner. Entièrement d'accord.

Dans la cuisine, je sors les toasts que le grille-pain m'a préparés à l'avance et me verse un verre de lait de soya. À table, Siri me présente mon horaire de la journée tandis que je grignote mon repas. Par la fenêtre qui donne sur la ruelle, je peux voir le chat de la voisine se frayer un chemin dans la neige fraîche qui s'accumule. Pas de nouveaux messages. J'écoute distraitement ce que me raconte l'intelligence artificielle. Premier stop, l'entrepôt Target du Marché central pour me procurer les huit articles qui me manquent encore, dont l'indispensable masque de plongée, la crème autobronzante et le bikini que ma poulette va devoir porter. L'autobus en direction du Marché passe dans vingt-quelques minutes. Deuxième stop, quelque chose à propos du gym... Troisième stop... prochain stop... stop... Je suis déjà perdu dans mes pensées. Siri me demande poliment si l'horaire me convient. Pas de nouveaux messages. Siri m'interroge à nouveau.

« Oui, oui! *Affirmative*, bout de viarge! »

« *Schedule confirmed for Thursday, January 15th. Enjoy your day, Robert.* »

Le déjeuner est terminé. Je glisse mon cellulaire (pas de nouveaux messages) dans la poche de mon jean. Je replace l'assiette dans le grille-pain intelligent et mon verre au lave-vaisselle, puis repasse en vitesse à la salle de bain

avec seulement quinze minutes en banque pour faire mes besoins, me brosser les dents et me rendre à l'arrêt de bus sur Crémazie. Bordel, il faut vraiment que je change les paramètres de gestion du temps, c'est vraiment trop serré! Pendant que je suis assis sur le bol je regarde nerveusement une émission japonaise de caméras cachées sur l'écran de la salle de bain. Je finis ce que j'avais à faire.

Soudain, j'entends la sonnerie de mon cellulaire à la hauteur de mes pieds, à travers mon jean. Je reçois un appel! Je m'efforce d'extirper l'appareil de la poche mais le tissu est entortillé sur lui-même, mes sous-vêtements pris je ne sais trop comment, mon cellulaire est coincé. Il sonne une deuxième fois. La panique me prend. Comment c'est emmanché? Le jean est retroussé vers l'extérieur et je vois la forme du cellulaire moulée par le coton blanc de la poche. Je m'y prends maladroitement. J'aurais dû activer la reconnaissance vocale pour les appels entrants! À bout de patience, je me lève, les pantalons à la hauteur des genoux, je tire encore, ma ceinture glisse et la boucle touche l'eau souillée de la toilette – la toilette qui s'est aperçue que je me suis levé commence à se vider d'elle-même – je tire encore du bout des doigts plongés dans la poche trop *skinny* et le cellulaire sort enfin, m'échappe, tombe tout en sonnant une troisième fois en plein sur l'amas de papier flottant qui spirale emporté par un vortex diabolique. J'hésite une seconde de trop par réflexe élémentaire d'hygiène et quand finalement je surmonte mon dégoût ma main plonge jusqu'au poignet et s'engouffre dans l'ouverture visqueuse et se referme sur... sur... sur... *fuck* non! non! nenenonon!

De l'eau.

Rien que de l'eau.

NON!

Le réservoir se remplit. Le niveau de l'eau remonte. Le bol de toilette est propre. Mes culottes sont par terre. Pas de sonnerie. J'entends des rires. Je me retourne vers l'écran de la salle de bain. Je vois un Japonais ahuri et flambant nu, cramponné désespérément aux accoudoirs d'un fauteuil-masseur équipé de skis, dévaler une pente enneigée jusqu'à ce qu'il percute un canon à neige en bord de piste. Quelques secondes s'écoulent encore. Puis ça me revient: Oui, bien sûr! Mon double!

Pressé par les délais fixés par feu Siri, je me rue vers ma chambre et sors mon cellulaire de rechange du tiroir de la table de chevet. Évidemment, la pile est morte. L'idée me vient de le recharger, mais à quoi bon? Je ne m'en suis pas servi depuis trois ans. Le système d'exploitation n'a pas été mis à jour. De toute façon, le caisson est endommagé, l'appareil ne fonctionne plus, je devais le remplacer par mesure de sécurité. Je devais, mais je n'ai jamais accepté qu'iOrganize ajoute la tâche à mon horaire! J'aurais dû écouter Siri! Combien de fois m'a-t-elle conjuré de prendre iOrganize au sérieux? Cibole! J'étais paumé, je n'ai que désactivé la notification automatique! Le souffle court, je balance mon double désuet entre les plis du couvre-lit. J'enfile quarante-quelques jurons, mais la pression refuse de descendre.

Par réflexe, je m'installe à mon bureau. *Connexion avec la borne wi-fi rompue* est affiché à l'écran. Il n'y a rien à faire. Ce n'est pas un ordinateur. Ce n'est qu'un écran accompagné d'un clavier. Mon ordinateur est dans une conduite d'eau, en route vers l'usine d'épuration où on va le broyer à mort et en chlorer les restes.

Debout. Cellulaire pas de cellulaire, je dois préparer mon départ. Je me dirige vers l'entrée où j'enfile mon manteau, mes bottes et ma tuque. Je sors sur le balcon, un étage au-dessus de Lajeunesse, et referme la porte derrière moi. Il s'est mis à neiger des bordées. J'ai oublié mes gants. Je m'en vais les récupérer, mais la serrure s'est déjà verrouillée. Je n'ai pas de clé. Elle est dans une conduite d'eau avec les cheveux de ma blonde et quelques poils de barbe. Gants pas de gants, je dois préparer mon départ.

Pendant que j'imagine Siri s'entretenant avec des rats d'égout, je me rue vers l'arrêt d'autobus en dépit d'une poudreuse agressive qui me râpe le visage. L'autobus est-il déjà passé? Quelle heure est-il? Bout de viarge qu'il fait froid! J'ai les oreilles sous les épaules. Personne en vue pour m'aider. Les traces de pneus dans la neige sont fraîches, mais je suppose que l'autobus passe souvent. Alors que j'attends comme un poteau planté au pôle Sud, ma nouvelle réalité s'impose. Je veux vérifier mes messages, mais ma poche est vide. Je n'ai pas de cellulaire. Je n'ai pas de carte d'autobus. Pas d'argent. Pas de téléphone. Pas

d'identification. Pas d'horaire. Pas de notifications. Pas de carte. Pas de GPS. Pas de Siri.

Siri!

Je cours en direction du dépanneur le plus près. Une fois entré en bourrasque, j'implore l'Indien de me prêter son téléphone. Il est surpris mais consent à ma requête sans demander d'explications. L'espoir poursuit sa chute. Je ne connais pas le numéro de téléphone de ma mère. Je ne connais aucun numéro, sauf le mien. Je le compose. Ça sonne. Personne ne répond. Boîte vocale. Il vit, j'en suis convaincu. Quelque part, hors de portée de tous les satellites de la planète, mon cellulaire vit. C'est moi qui meurs.

L'autobus passe devant le dépanneur et je me lance à ses trousses en bousculant au passage un client qui entrait justement et à qui je confie vite fait le téléphone de l'Indien. Si je rattrape cet autobus et me rends au Marché, je vais peut-être pouvoir me procurer un cellulaire de remplacement au Apple Store, tout télécharger à partir du nuage, reprendre le contrôle de ma journée et revenir à temps chez moi pour tout préparer. Pitié Seigneur, accordez-moi un miracle! Mais un cerbère barbu, diabétique et aigri par je ne sais quelles mesures d'austérité m'interdit l'accès au transport en commun.

— Je vous jure, monsieur le chauffeur, j'ai perdu mon cellulaire!

— C'est ben d'valeur mon homme, va t'acheter des billets!

L'autobus est arrêté et un vent glacial s'engouffre par l'ouverture de la portière.

— Des billets? J'suis pas une grand-mère! J'ai pas de cell, pas de *cash*, vous voulez que je les achète comment?

— Je sais pas moi, appelle ta gardienne!

Des passagers s'impatientent. Je redescends, les pieds dans la *slush*, un coin de rue plus loin, et l'autoroute 40 qui me surplombe dangereusement semble avoir envie de choisir ce moment exact pour s'effondrer et m'écraser sous mille tonnes de béton armé. Je n'ose pas retourner voir l'Indien du dépanneur. Je rebrousse chemin vers le métro Crémazie. À l'intérieur, je trouve un téléphone public. Je n'ai pas de monnaie pour l'utiliser. Comme un mendiant, j'intercepte les passants. Ils n'ont pas de monnaie.

Une adolescente à l'air préoccupé s'approche de moi en se découvrant le visage jusque là masqué par son foulard.

— Ça va? T'as pas l'air d'un robineux.

— Non, j'ai pas de cell, j'ai tout perdu, faut que je me rende au magasin me procurer un cell de remplacement.

— T'as pas de double?

— Quoi? Non, il est mort. Les deux sont morts.

La fille me sauve la vie en acceptant de payer mon taxi. Elle sort son propre appareil, appuie sur la touche de l'application désignée et me rassure. Nous sortons du métro pour affronter la tempête qui fait rage et immédiatement un véhicule apparaît. Je remercie mon ange qui me supplie à la blague de ne pas demander au chauffeur de rouler jusqu'en Floride. Ça lui coûterait trop cher. Je réponds que je me rends à Cuba et je referme la portière.

— Où vas-tu mon na-mi?

— Marché central. Apple Store.

Le temps s'écoule si lentement que j'arrive à compter les flocons qui percutent le pare-brise. La voiture se fraie un chemin à travers le blizzard, les murailles de neige et les cas de rage au volant, puis me laisse deux cents ans plus tard à destination.

Debout devant l'immense baie vitrée du Apple Store, je laisse échapper un soupir tremblotant. Je ne discerne clairement que les trois ou quatre premiers étages. Les dix autres se perdent parmi les rideaux de neige qui balaient le ciel en rafale.

Comment vais-je leur expliquer? À l'intérieur, un employé m'accueille aimablement. Je le regarde en silence. La neige accumulée sur ma tuque me fond sur le visage. Le sourire du mec s'estompe.

— J'ai perdu mon cell.

— Vous n'avez pas de double?

— Non.

Pause.

— Venez avec moi.

On me conduit au travers d'un univers de gadgets, d'aluminium anodisé, de verre translucide, de placage en pin blanc véritable et d'une foule de consommateurs captivés, jusqu'à l'ascenseur du fond. L'intérieur en est entièrement tapissé d'écrans tactiles. Les portes se ferment et je sens l'accélération m'alourdir tandis que le décor

virtuel nous fait passer de la boutique à la stratosphère. J'ai l'impression que mes pieds pendent dans le vide à vingt kilomètres au-dessus de la vallée du Saint-Laurent, comme si j'habitais Google Earth. Partout sur la planète en contrebas, je distingue des milliers de points minuscules qui représentent – je suppose – autant de Apple stores. J'évite de toucher à quoi que ce soit. Si ce n'était de la gadoue qui se répand autour de mes semelles et gâche l'illusion, je serais pris de vertige et perdrais connaissance.

Nous sortons au dernier étage, un labyrinthe de corridors lumineux aboutissant à un espace de travail ouvert et bruyant parsemé de cubicules achalandés. On me demande d'attendre dans une petite pièce située en périphérie. Je m'installe sur la chaise la plus proche, dos à la fenêtre, les cuisses sur les mains et le torse incliné vers l'avant. Du haut d'un cadre accroché au mur, Steve Jobs me considère froidement, le menton appuyé sur les phalanges. Entre un Marocain dans la trentaine, bouclé, bedonnant et arborant un polo bleu. Le visage long, il ne passe pas par quatre chemins.

— Vous savez que votre contrat stipule que vous êtes tenu de posséder en tout temps un double fonctionnel de votre cellulaire ?

— Je suis désolé... il était vieux, ça coûtait cher... la toilette... si j'avais su...

— Nous pouvons vous offrir un nouveau cellulaire aujourd'hui. Ce n'est pas un prêt, c'est un achat. Vous devez absolument en prendre un deuxième en guise de double. Dès que vous activerez votre nouveau cellulaire, vous devrez effectuer le paiement. Si vous n'avez pas suffisamment d'argent, nous avons un plan de paiements mensuels. Il y a des intérêts.

— Ça va, merci.

— D'accord. Je vais le chercher.

Le conseiller maintient son air grave et exaspéré, me dévisage deux secondes puis quitte la pièce. Il revient aussitôt, l'air encore plus agacé.

— J'oubliais... Quel modèle désirez-vous ?

— Le même qu'avant.

— C'est-à-dire ?

Je pointe derrière lui l'image publicitaire démesurée qui couvre le mur du fond, de l'autre côté des cubicules. C'est la même publicité qu'à la station Berri-UQAM.

— Lui, le nouveau, la dernière version.

L'employé me dit que c'est bon et quitte à nouveau la pièce. Fébrile et humilié à la fois, je regarde par-dessus mon épaule au travers de la baie vitrée. Je note une accalmie, mais la neige continue de s'amonceler et de tout recouvrir. Elle forme des congères basses et allongées, un peu comme les dunes de sable qui séparent inévitablement l'hôtel de la plage. J'entends des voix à l'extérieur de la pièce. Le conseiller refile bruyamment la commande à un collègue. On dirait qu'il me passe un message.

— *Hey, Garry? Garry! You've guessed it. Yes, yet another. I know. Just bring me two more of those iBrains, will you? At the back. Yes. Thanks.*

Je fulmine. Connards! Vous vous pensez plus futés que moi? Attendez un peu que je récupère mon iAll et que je contacte le service à la clientèle. Attendez un peu. Attendez voir. Siri va vous régler ça! Mais ma colère laisse aussitôt place à l'impatience. Quelques secondes plus tard tout est réglé, je sors la boîte du sac et déballe aussitôt mon nouvel appareil. « Vous ne pouvez pas rester ici, ouvrez la boîte ailleurs! » s'indigne le conseiller. Je suis contraint de sortir dans le stationnement pour échapper à la surveillance des polos bleus.

À l'extérieur, je finis d'extraire mon cellulaire de sa prison. Le double, resté dans sa boîte à l'intérieur du sac, heurte mon avant-bras chaque fois qu'une bourrasque s'abat sur nous. J'y suis parvenu. Je le tiens dans ma main. L'emballage est emporté par le vent et l'écran de mon cellulaire tout neuf se couvre de minuscules cristaux. L'écran éteint est parfaitement lisse, sans gras de doigt, sans la moindre empreinte. J'y vois mon reflet quelques secondes. Celui-ci disparaît sitôt que l'écran s'allume. La pile est en partie chargée. Mon cellulaire me souhaite la bienvenue. J'entre mes informations tandis que mes mains s'engourdissent. Je suis reconnu en quelques instants.

« *You have 29 new messages.* »

Je n'ai plus froid du tout.

JULIE TREMBLAY

Déconnection

J'étais arrivée en fin d'après-midi, par une petite route sinueuse qui serpentait le long du chemin de la Montagne-Coupée. Je me sentais légère, exaltée, épuisée, tout cela en même temps. En quittant la ville, sur l'autoroute, j'avais poussé un « WOOOHOOO » sonore par la fenêtre ouverte, grisée de m'offrir ce luxe pour les deux jours à venir.

Deux jours de silence, de forêt, de recueillement, moi qui avait un téléphone cellulaire pratiquement greffé à l'oreille et à la main, toujours en train de parler ou de texter, qui courait en tous sens à longueur de semaine pour concilier travail-famille-yoga-activité physique-pannes de métro-heures supplémentaires-vie amoureuse-sembler de vie sociale-demands des médias à toute heure-culpabilité et appétit démesuré de vivre et de planifier des choses dans un horaire trop serré. J'allais avoir DEUX JOURNÉES ENTIÈRES à moi, moi moi moi moi moi, pas de demandes, pas d'appels, pas de responsabilités, pas de choses à faire à toutes les minutes du lever au coucher, de besoins à combler, de sensibilités à ménager, la grosse PAIX!

J'allais reconnecter avec la nature, avec ma nature, solitaire, idéaliste, contemplative, dévoreuse de livres, wow... c'était si inouï que j'en étais émue, presque tremblante en sortant de la voiture avec ma valise et mon oreiller dans la petite brise. Un brin anxieuse aussi: de dire au revoir au monde civilisé, de me retirer du temps, de n'avoir rien devant moi... de fermer mon cellulaire. Avant de presser le bouton « Éteindre », j'envoyai un texto à mon amoureux, un second à mon ami Jules pour lui

souhaiter bon déménagement, une photo niaiseuse à mon frère et un autre texto à ma copine Léa en voyage, puis un dernier à Maude, mon amie de toujours, pour lui dire, comme à tous les autres, que j'entrais dans une retraite de silence pour les deux prochains jours, un peu pour me vanter et surtout pour me sécuriser, me faire réaliser que j'y étais bel et bien.

Deux jours de silence... C'est d'ailleurs le premier mot que j'ai vu sur un écriteau, après avoir rêveusement traversé l'allée principale bordée de bouleaux et poussé la lourde porte de bois de l'abbaye. SILENCE. Ce mot aurait pu effrayer plus d'un citadin perfusé comme moi au tumulte, au stress et aux sonneries incessantes, mais il me faisait plutôt l'effet d'un baume, d'une étendue d'eau calme où je mourais d'envie de plonger et de me vautrer à mon aise. Le jour de mon 35^e anniversaire de naissance, ce constat m'était apparu comme une nécessité, un manque flagrant à combler : j'avais besoin de silence, tout mon être le *désirait*, c'était sans appel. Une évidence : pour mes 35 ans, j'allais m'offrir une retraite dans un monastère.

Dès mon entrée, le frère Préposé à l'Accueil vint vers moi et attrapa ma valise, puis m'indiqua ma chambre et se fit un devoir de me faire faire un tour exhaustif des lieux. Tout ici respirait la sérénité et la communion avec la nature. Même le bâtiment, tout de bois et de verre, semblait avoir été conçu comme un prolongement de celle-ci, pour inviter les retraitants à y entrer.

Une fois revenue dans ma petite unité identique à celle des moines, toute enveloppée dans le silence, je dépliai une chaise et m'installai sur mon joli balcon isolé donnant sur le boisé, le nez au vent, plissant des yeux dans le soleil. Je souriais béatement en me délectant de chaque cri d'oiseau, du moindre souffle printanier faisant bruisser les arbres, du moindre rayon de soleil venant caresser ma joue. J'allais enfin pouvoir écrire, me répétais-je rêveusement, pleine de reconnaissance à la pensée de ces 48 heures bénies qui s'étaient devant moi, 20 fois plus que ce que je m'accordais d'habitude en un mois pour m'adonner à cet exercice... et encore, sans accès à une telle qualité de silence et de calme, à travers le fouillis de la salle à manger, la tête encombrée de choses à finir.

Après le souper au réfectoire où nous étions une dizaine de rescapés de la ville, d'épuisés, certains bousculés par la vie, d'autres en quête spirituelle ou simplement désireux de s'offrir un temps d'arrêt, mangeant en silence face aux grandes baies donnant sur la forêt, je fis une belle promenade dans les environs et restai longtemps, jusqu'à ce que la brunante se lève, assise sur un banc, à contempler la vallée grise d'arbres décharnés mais si paisible, avec la montagne Coupée à l'horizon. Depuis mon arrivée, je ne pensais à rien, sauf à traquer mon histoire, celle que je portais, que j'allais enfin écrire. Toutes sortes de scénarios me venaient à l'esprit et bien que l'envie me démangeait de me mettre au travail, je laissais macérer ces idées, leur donnant le temps de mûrir et de s'aligner pour la sortie.

Après je ne sais plus combien de temps à ne faire qu'un avec la vallée, à inspirer pour faire le plein et expirer pour faire le vide et place à de la nouveauté, je revins dans mon antre et ouvris mon portable, gourmande comme une enfant devant un étalage de friandises. Je m'étais permis ce petit luxe urbain, car c'était mon outil d'écriture, et j'allais m'en servir pour cet usage seulement, m'étais-je solennellement promis. Il n'était que 20 h et je me sentais exténuée au point de devoir lutter contre le sommeil, comme si tout ce silence et ce calme m'avaient fait prendre conscience du niveau de fatigue auquel mon corps et mon esprit étaient arrivés. Mais j'avais trop soif de profiter de cette parenthèse de la vie pour écrire, et me dis que j'allais m'y mettre doucement, même si ce n'était que pour remplir une page.

Avant de débiter et de lancer mes doigts et mes pensées au pays des merveilles, j'eus l'idée de mettre une photo de ma fille comme fond d'écran, pour m'inspirer dans mes moments de réflexion. Je venais de faire réparer mon ordinateur, qui avait subitement rendu l'âme une semaine auparavant, et de le récupérer « comme neuf », m'avais juré le réparateur avec un sourire triomphant. Il ne croyait pas si bien dire, car lorsque j'ouvris iPhoto pour sélectionner l'une de mes bouilles préférées de cette chipie de 2 ans, je fus prise de stupeur en découvrant le ventre vide de mes dossiers Photos et Événements, pour ainsi dire le résumé en images de toute ma vie. J'étais totalement

déseparée de voir l'application qui s'ouvrait comme si c'était la première fois, m'accompagnant dans les premiers pas de l'installation telle une novice.

Affolée au possible, mais tentant de me persuader que je gardais mon calme, je me mis à taper dans l'onglet de recherche tous les mots-clés qui me venaient à l'esprit : photos, *pictures*, documents, *library*, *HELP!!!*, mais ne retrouvai que quelques dossiers de photos, qui correspondaient à environ 1 % de celles que j'avais prises au cours des 10 dernières années. Les années les plus importantes de ma vie : nos *road trips* en amoureux, la naissance de notre fille, ses premières années où nous avons photographié presque chaque instant de sa vie (j'étais convaincue que si je les passais en accéléré, je pourrais voir sa jeune existence se dérouler jusqu'à maintenant en version animée), d'innombrables soirées, voyages et moments avec mes amis et ma famille.

Au bord de la panique, soudain accablée d'un intense mal de crâne, je m'exhortai au calme en me saisissant mentalement par les épaules et me sermonnant qu'il était impossible, en 2014, que ces machines si perfectionnées n'aient pas un dispositif pour garder en mémoire, dans un endroit caché, toutes ces précieuses données visuelles, textuelles, animées, audio, voire multisensorielles. Bien sûr, me rassurai-je, cela ne faisait pas de doute. Comme je ne parviendrais pas, de toute évidence, à les retracer moi-même, je contournai la règle et ouvris mon cellulaire afin de texter mon ami « macanicien », pour qui ces créatures électroniques n'avaient aucun secret. Je m'étais interdit l'usage du téléphone pour 48 heures, mais je n'avais pas le choix, c'était pour une bonne cause. Je lui décrivis en quelques mots le détail de mon angoissant problème puis, prenant conscience que tout cet affolement durait quand même depuis deux heures et que mon mal de tête était toujours présent, je m'allongeai sur le lit, déverrouillant l'écran de mon téléphone toutes les deux minutes pour voir s'il m'avait répondu. Rien. Il était 22h, sans doute avait-il d'autres chats à fouetter. Pendant une bonne heure je m'appliquai à respirer, à m'étirer, à méditer, à respirer encore pour chasser à la fois ce foutu mal de bloc et la pensée suffocante d'avoir perdu tous ces moments de ma

vie. À 23 h 30, je déverrouillai une nouvelle fois l'écran : rien.

Je décidai que le plus sage était de me coucher, harassée comme j'étais et me sentant, après un énième exercice de méditation, somme toute assez libérée de ces torturantes pensées. Mon mal de tête avait perdu de son ampleur et je me glissai sous les draps de mon petit lit monastique, presque apaisée. Puis un rappel fulgurant traversa mon esprit et je revis, dans la colonne de gauche de feu ma bibliothèque iPhoto, le diaporama réalisé pour le premier anniversaire de ma fille, toutes les cartes de souhaits, les sélections de photos de voyages retouchées et améliorées, la compilation des meilleures photos de notre petite famille destinées à créer un album jamais imprimé, et mon mal de crâne me revint comme un coup de massue, irradiant jusque dans mon cou et mon dos. Je devais absolument désamorcer cette tension, me disais-je, et me débarrasser de cette peur d'avoir tout perdu. Et pourquoi tenais-je autant à toutes ces choses reliées aux souvenirs ? Je revoyais l'immense classeur de 4 tiroirs bourrés de centaines de babioles de toutes les époques de ma vie, d'apparence si insignifiantes – certaines l'étaient sans doute : un aiguisoir cornet-de-crème-glacée en plastique, qui jadis fleurait la glace au chocolat et que j'aimais tant, les vestiges d'une collection de crayons, mille bouts de papier sur lesquels étaient griffonnés des idées, des mots d'amour, des demandes de pardon, des flambées de colère, des dessins, un herbier réalisé en 4^e année du primaire, sans compter les innombrables petits souvenirs du quotidien dispersés aux quatre coins de notre maison... Pourquoi devais-je accumuler et m'attacher à tant de choses ? Je fus soudain lasse et sentis monter en moi le désir de voyager désormais léger, de ne plus m'accrocher à tous ces avoirs terrestres. N'étais-je pas ici pour apprendre à me délester, à renoncer, à me créer moins de besoins ? Y étais-je pour ça ? Pourquoi étais-je ici ?

Alors que je commençais à m'enfoncer dans le sommeil, malgré les allers et retours lancinants du gong derrière ma tête, j'entendis trois sonneries sur mon cellulaire, et réalisai que c'était le son des textos entrants, mon ami ayant sans doute répondu à mes questions angoissées.

Mais j'étais trop paralysée par la douleur et la fatigue pour bouger, et je sombrai dans un sommeil agité, entrecoupé de sonneries de textos – qui étaient bien réelles, me semblait-il – et de rêves confus où toutes les personnes les plus proches de moi, mes meilleures amies, ma famille, mon amoureux, semblaient loin, inaccessibles et disparaissaient graduellement de ma vie.

Au petit matin, je m'éveillai avec le bruit du vent dans les arbres et les premières lueurs d'un ciel ennuagé, cabossée comme si j'avais passé la nuit sur le bord du chemin, nullement sereine et reposée comme je me l'étais imaginé, dans cette petite cabine où la nature semblait s'infiltrer par les grandes fenêtres sans rideaux. Toujours souffrante du crâne, j'étirai machinalement la main vers mon portable et lus les textos qui apparaissaient sur l'écran : *You won a cruise...* je cessai de lire celui-ci et vis le nom de mon ami au-dessous, qui m'apportait quelques pistes de réponse. En effet, ces brillantes machines prévoaient une sauvegarde de la bibliothèque photo sur mon disque dur, et je m'expulsai du lit pour ouvrir l'ordinateur et vérifier. Il y avait bien un dossier *Pictures* dans mon ancien dossier utilisateur, mais la plus grande part du contenu de ce dossier était corrompu. Passé ce nouveau moment de panique, mon *geek* d'ami, devançant sans doute ma réaction, me renvoyait à un autre dossier ainsi qu'à un blogue qui expliquait comment retracer et déplacer à la main mes photos originales dans les fichiers maîtres de ma bibliothèque photo. Ouf. Vivotant d'espoir en espoir, l'estomac noué, je progressais dans les différentes étapes du processus de sauvetage de ma vie en images. À un certain endroit, l'auteur du blogue mettait en garde les sauveteurs-de-vie-virtuelle-en-herbe comme moi : *Be extremely careful if you dare go in there.* Ouh-là, pression. *Yes, sir.* Sueurs froides et nouvelles crampes d'estomac s'ajoutaient à présent aux autres symptômes physiques de ma psychose électronique.

Puis, flash soudain ; dans le coin droit de l'écran, mon ami portable avait fait danser une heure sous mes yeux : 8 h 10. Ce n'était pas vrai !!! Mais si c'était le cas, je venais de louper le petit-déjeuner qui, m'avait à maintes reprises rappelé le frère Accueillant, prenait fin à 8 h. J'avais

d'ailleurs pu constater hier soir, au souper de 17 h, à quel point les horaires étaient respectés, chaque repas étant rigoureusement imbriqué entre deux messes ou prières liturgiques, à quelques minutes près. Me précipitant à moitié en pyjama et loin d'être coiffée dans les couloirs vitrés, telle une perdue, je constatai ce nouvel échec dans mon jeune séjour : je venais effectivement de passer sous la table. Qu'allais-je devenir, moi la goinfre par excellence du matin, qui pouvait engloutir près de trois déjeuners en un au cours de ce repas qui était le plus important de ma journée ? Le ventre gargouillant, la tête comme une cymbale, je regagnai ma chambre, me disant que c'était bien fait pour moi, d'avoir été si absorbée par mes bidules électroniques au lieu de me centrer sur l'essentiel : me ressourcer, respirer, manger. Déconnecter. Je réalisai aussi que je n'avais toujours pas écrit une seule ligne, bien qu'ayant passé près de quatre heures devant un ordinateur depuis mon arrivée.

Trop affamée pour me plonger une fois pour toutes dans l'écriture, par crainte aussi de sombrer de nouveau dans la boucle infernale de mes fouilles photographiques, je décidai que le plus sage était de me retirer du monde en me laissant aller au sommeil. Ce dernier était de bon conseil et je ne ressentirais plus la faim qui me tenaillait. Pendant je ne sais combien d'heures qui me parurent une vie, je me tournai et retournai, en proie à de vifs accès de faim et à des délires d'imageries gastronomiques, allant du banal *grilled cheese* à un *brunch* gargantuesque, associant sur une même table des délices norvégiens et de vulgaires *pancakes* à l'américaine, dégoulinantes de sirop et nappées de crème chantilly, semées de mûres et de tout ce que mon esprit affamé pouvait inventer comme nuances gustatives. Lorsque je revenais à moi, je me raisonnais en me répétant qu'on ne meurt pas de faim en étant privé de manger pendant 18 heures, mais dès qu'un mot ou une pensée s'approchait de près ou de loin de la nourriture, j'étais repartie pour une autre tranche de délire.

À 11 h 50, n'y tenant plus, j'allai me poster devant la porte du réfectoire, guettant le moindre bruit de pas pouvant indiquer que frère Cuisinier – (nouvelle ronde de délire : j'étais catapultée cette fois chez les Schtroumpfs :

Schtroumpf cuisinier, Schtroumpf à lunettes, allais-je rencontrer un frère Grognon ou un frère Farceur?) – allait nous ouvrir l’ancre de ses délices. Même si les délices en question se résumaient ici à de la nourriture tout droit sortie des années 80 (soupes en conserve, biscuits Soda, laitue iceberg avec vinaigrette française ou Catalina, quiche prête-à-manger ou croquettes de poulet congelées et rosâtres – j’aurais juré que c’était du saumon! –, avec biscuits Social Tea et *pudding* vert pour dessert), ces aliments revêtaient à présent pour moi l’attrait du plus somptueux festin. Tenant difficilement sur mes jambes, adossée à la vitre du couloir, je réalisai avec effroi que le réfectoire n’ouvrait qu’à 12 h 10, après la sexte (prière de midi). Ces 20 minutes furent comme un long tunnel dont l’issue reculait sans fin, sans aucun doute les plus élastiques de ma vie. Au bout de cette interminable attente, je pus enfin m’engouffrer dans la salle promise et me ruer sur le buffet, m’empiffrant, me délectant de chaque bouchée sous les regards furtifs et un brin perplexes des autres retraitants.

Une fois repue, je commençai à me reconnecter à la sérénité ambiante et à toutes mes bonnes intentions de paix, de dépouillement et de recueillement. Certes, la journée était grise et pluvieuse, mais pourquoi ne pas en profiter quand même? J’étais venue sans parapluie ni imperméable, mais ce n’était pas une petite bruine qui allait venir à bout de ma détermination. Je décidai de remonter à pied le chemin qui menait jusqu’au magasin des pères trappistes, question de ramener à la maison quelques produits locaux faits avec amour par nos frères Gourmands. Et ce petit ravitaillement pourrait bien m’éviter de frôler de nouveau la mort par escamotage accidentel de petit-déjeuner.

Enfin en paix avec le monde, je commençai mon ascension dans l’air frais et humide, que j’inspirais à pleins poumons, comme pour rattraper le temps perdu. J’étais tant bien que mal emmitoufflée dans une veste de laine qui ne s’attachait plus, ayant perdu tous ses boutons, seul vêtement « chaud » que j’avais pu attraper lors de mon départ hâtif de la ville pour éviter les embouteillages, et portais des gants de laine ramenés du Pérou, outrageusement troués depuis belle lurette. Il ne faisait que quelques

degrés au-dessus de zéro et toute l'humidité ambiante semblait faire chuter la température de plusieurs degrés, mais je me disais que marcher d'un bon pas allait faire l'affaire. J'en étais à inspirer une autre bonne bouffée d'air, les yeux mi-clos et une esquisse de sourire béat sur le visage, quand la sonnerie de mon téléphone me fit sursauter. Je l'avais remis dans ma poche après mes mésaventures de la matinée et avais de toute évidence oublié de l'éteindre. Et puis zut, j'étais en foutue retraite, j'allais laisser sonner. Qu'est-ce qui pouvait bien justifier un appel le samedi? Et je ne connaissais pas ce numéro. Sûrement pas une urgence... mais un doute s'insinua sournoisement en moi: et s'il était arrivé quelque chose à un proche? Ou si un média appelait pour l'entrevue de notre vie? Mes patrons ne me le pardonneraient jamais. Je composai donc le code de ma messagerie et attendis les indications, pour enfin entendre un message enregistré de la bibliothèque me rappelant qu'il me restait 24 heures pour venir chercher les livres que j'avais réservés. Rhâââ! J'attendais ces bouquins depuis près de six mois et j'allais les loucher. Et puis tant pis, me dis-je, je ne laisserais pas cela gâcher ma paix retrouvée.

N'empêche, ce coup de fil m'avait fait interrompre ma promenade et un début de béatitude, et tout ce que je ressentais à présent étaient le froid et l'humidité qui avaient entrepris de m'infiltrer les os, de même que les semelles, pas tout à fait étanches finalement, de mes vieilles bottes de cuir. Non sans avoir cette fois éteint l'objet maudit, c'est trempée, grelottante et un brin frustrée de ce coït interrompu avec la nature – et les délices chocolatés et fromagers des trappistes –, que je regagnai ma petite chambre dans les arbres, plus décidée que jamais à démarrer mon roman béni.

En ouvrant l'ordinateur, je me retrouvai devant la dernière étape du processus de récupération de ma mémoire visuelle, entamée plus tôt ce matin et laissée en plan. Ma parole, ce n'était que trop vrai, je n'en avais pas fini avec cette procédure du diable! Comble de malheur, mon cellulaire allait rendre l'âme d'une minute à l'autre, et je n'avais pas apporté mon câble pour le recharger, ne croyant pas en avoir besoin dans ma retraite au fond des

bois. Au moment où j'accédais au nœud du problème : pffffuit, mon intelligent compagnon de poche s'en retourna à l'obscurité. Nouveau moment de panique, auquel je coupai court en me disant, non sans une certaine crainte, que j'avais lu assez de fois les instructions au cours des dernières minutes pour m'en rappeler correctement et mener à bien ma mission. Bon, allons, il ne me restait qu'une petite étape pour retrouver mes photos, ma vie, et enfin passer aux choses sérieuses. Je pris mon courage à deux mains et entrepris de compléter, de mémoire, le dernier jalon de cette marche funèbre qui avait commencé la veille. J'allai récupérer les fichiers maîtres et les fis glisser, un à un, dans mon logiciel photo. Ce qui, je le croyais, ne devait me prendre qu'une petite heure à tout casser m'en prit finalement près de trois. Agacée, mais parvenue à la fin de ce parcours semé d'embûches, j'ouvris enfin iPhoto, pour admirer mon œuvre et me rejouer les meilleures scènes de ma vie. Miracle ! Les événements s'étaient remis à leur place, dans le bon ordre, bien datés, et je sentis que je touchais à la grâce. Mais mon bonheur fut bref, car en cliquant sur une photo pour l'ouvrir, ce fut un point d'exclamation dans un triangle qui se présenta à mes yeux irrités. Il ne devait s'agir que d'une photo corrompue ouverte par hasard... je retentai le coup avec une autre, puis deux, puis vingt-six autres, mais toujours, inévitablement, cette saleté de point d'exclamation narquois qui remplaçait les airs amoureux de mon chum, la mine amusée de ma fille, les paysages lunaires d'Islande ou les ruines de Pompéi qui auraient dû s'y trouver.

À bout de nerfs, au bord des larmes et de l'effondrement psychique, je m'écroulai sur le lit et fourrai mon visage dans l'oreiller pour étouffer un grand cri de désarroi, d'écœurement, de rage impuissante. Des visions de mon ordinateur volant par la fenêtre, de mon téléphone sur lequel je sautais à pieds joints, me traversèrent l'esprit et je me demandai pourquoi cela m'arrivait, quel genre de force suprême et malveillante me torturait et éprouvait mes pauvres nerfs de la sorte, quand donc cela finissait-il ?

Après avoir maudit tout ce qu'il était possible de maudire, avoir respiré, profondément, longtemps, avoir écouté la pluie tomber et m'être finalement calmée, je descendis, dans un état de renfrognement avancé, à temps

pour le repas du soir. Je ne portai qu'une attention distraite à ce qui entraît dans ma bouche, la séance de délectation nirvanesque du midi n'étant plus qu'un pâle souvenir.

Je retournai dans mon antre de hobbit et ouvris machinalement l'ordinateur, pour taper sur une page vierge mes premiers mots et partir le bal, peu importe sur quel air j'allais danser. Je fus déconcentrée par un grondement soudain, suivi d'une crampe foudroyante qui me plia en deux, les mains agrippées au ventre. Crispée, le front en sueur, je vis soudain valser dans mon esprit des morceaux de banane, oui, c'était bien ça, quelle horreur, j'avais mangé du pain aux bananes pour dessert sans même m'en rendre compte! J'avais appris, dans ma petite enfance, ce qu'une allergie aux bananes pouvait provoquer comme geysers de vomissures, même sortant d'un petit corps, menant parfois à l'évanouissement, et n'avais plus jamais goûté depuis ce fruit défendu. Dans un moment de répit, que je savais court, je me précipitai dans l'une des salles de bain de l'étage, verrouillai la porte et me laissai choir sur le plancher, à côté de la toilette, sachant quelle partie de plaisir m'attendait. Je ne fus pas déçue et, pendant les heures qui suivirent, mon corps, comme possédé, laissant échapper des gémissements où je ne reconnaissais pas ma propre voix, effectua des contorsions contre nature et bien d'autres cabrioles surprenantes dont je tairai les scabreux détails. Aux petites heures du matin je m'endormis, complètement épuisée, sur le carrelage frais et réconfortant de cette salle de bain devenue, au fil des heures douloureuses, une sorte de chez moi.

Je m'éveillai au son des cloches matinales annonçant les Laudes (prière de 6h45) et me trainai jusqu'à mon lit, non sans avoir fait un détour vers ma brosse à dents. Je tâtai le fond de la poche de ma veste, surprise d'avoir encore la présence d'esprit de mettre une alarme sur mon cellulaire pour ne pas louper le petit-déjeuner une seconde fois, mais me rappelai que cet enfoiré d'objet à durée de vie limitée s'en était allé quelques heures plus tôt. Je pesai le pour et le contre et jugeai qu'il était trop risqué de me recoucher sans manger, dans l'état lamentable où je me trouvais. Ayant passé la nuit à me vider de ma substance, n'importe quel nutriment, même liquide, saurait me ramener dans le monde des vivants. J'errai donc, translucide, dans les

couloirs transparents, histoire de rester éveillée jusqu'à l'ouverture du réfectoire et de remplir ce corps ravagé, telle une bagnole déglinguée et abandonnée sur le bord de la route.

En rôdant autour du buffet avec mon plateau, j'examinai de près, reniflai et goûtai avec suspicion chaque aliment que je mettais dans mon assiette, pour m'assurer que nulle trace de banane ne s'y trouvait, sous le regard de plus en plus craintif de mes voisins.

Encore un peu faible, mais dans une forme quasi-marathonienne en comparaison de l'heure précédente, je regagnai ma chambre d'un pas vif, bien décidée à accomplir enfin ma tâche d'écrivaine dilettante. Avant d'ouvrir l'ordinateur, je me fis la promesse solennelle de mettre une croix sur ces satanées photos, de plonger tête baissée dans Word et d'oublier le reste, comme s'il n'y avait plus de lendemains. J'écrivis frénétiquement, sans m'arrêter pour penser, fébrile et productive comme je ne l'avais jamais été. Les pages s'accumulaient : une, deux, trois, à une vitesse que je n'aurais jamais crue possible, pleines d'images rutilantes et dont j'étais fière, à des lieues des textes mièvres que j'avais réussis à pondre au bout d'efforts surhumains et d'un nombre incalculable d'heures dans ma vie d'urbaine survoltée. Ça y est, je n'avais pas souffert en vain, j'atteignais enfin la rédemption ! Ça n'avait pas été facile, mais ma venue en ces lieux retrouvait enfin un sens. Après une bonne dizaine de pages tapées à un rythme débridé, je me sentis tout d'un coup ivre de fatigue et décidai de m'accorder un repos bien mérité.

La voix de frère Préposé au départ à travers la porte, m'annonçant que l'heure de quitter était venue, me tira d'un sommeil lourd comme du plomb. Il me dit du même souffle qu'il était un peu plus tard que prévu, une panne de courant ayant pris tout le monde de court et qu'il n'avait pu me prévenir avant. Je me levai, pour revoir promptement mon œuvre fulgurante et inspirée avant de plier bagage, et réalisai que mon ordinateur, au bout de sa batterie, s'était éteint. En proie à une angoisse folle, je redémarrai, et ne trouvai, pour seule écriture dans une page Word, que les quelques mots que j'avais réussi à taper la veille au soir et enregistrés avant d'être secouée en tous sens par des spasmes diaboliques : *Tout cela est ridicule...*

CAROLINE ALLARD

Hibakusha

Je suis quelqu'un de sympathique. C'est pourquoi je garde le sourire même si je viens de me faire couper la parole par M. Balthus pour la seconde fois. Il est heureux que j'aborde un sujet délicat, dit-il, et il me demande si je sais que les survivants des bombardements d'Hiroshima et de Nagasaki sont appelés les *hibakusha*, mot dont la traduction littérale est *gens affectés par les explosions*.

Comme je suis quelqu'un de sympathique, je réponds poliment : non, je ne le savais pas. Et oui, c'est vrai, j'ai abordé le sujet – en quelque sorte. Avant que M. Balthus m'interrompe pour m'informer de l'existence des *hibakusha*, je discutais de la recette qui a lancé ma carrière, mon gâteau des anges à *l'explosion* de petits fruits.

Enchanté par mon ignorance, M. Balthus poursuit en évoquant la ségrégation dont sont victimes les *hibakusha*, que plusieurs considèrent encore aujourd'hui comme étant contagieux. Le gouvernement japonais les a dédommagés pour leur infortune. N'empêche, les *hibakusha* portent encore la tache morale de s'être trouvés du mauvais côté du globe au mauvais moment.

La première fois que M. Balthus m'a interrompue, c'était il y a cinq minutes à peine. Je venais tout juste de commencer à parler. Je mentionnais le fait qu'un chef risque sa vie professionnelle chaque fois qu'il entre en cuisine. Me remerciant d'aborder un sujet délicat, M. Balthus m'a demandé si je connaissais le vice-amiral Onishi. Rougissant de plaisir devant ma réponse négative, il a raconté que le vice-amiral Onishi était le père des kamikazes, qu'il avait imaginé cette stratégie originale de combat pour contrebalancer le retard technologique des Japonais sur

les Alliés. Onishi s'est dit que, puisque les pilotes étaient déjà prêts en principe à se sacrifier pour leur pays, ils accepteraient sans doute de partir pour une mission, une seule, où la mort était garantie mais où leur abnégation ultime mènerait infailliblement à la victoire. À la fin de la guerre, constatant l'échec de sa stratégie, il s'est fait harakiri. Extrême mais cohérent, le Onishi.

Je me trouve dans une bibliothèque où se donne une causerie (en principe, la mienne) devant un public de quatre personnes : une dame (Mona) qui « adore tout ce que vous faites », une paire d'anonymes et M. Balthus.

Pendant que M. Balthus disserte sur les *hibakusha*, Mona me lance un regard entendu : cet homme est très mal élevé. Mon admiratrice tient sur ses genoux un exemplaire usé de mon livre, *De ma cuisine à votre table : la gastronomie sans souci* ; elle aimerait beaucoup avoir une dédicace à la fin de ma conférence. Je souris à Mona : ne vous inquiétez pas, ce n'est pas grave.

M. Balthus finit par se taire. Pour la seconde fois, je le remercie de son intervention (je suis sympathique) et rassure du regard les trois autres personnes présentes (je suis sympathique mais je gère).

Même s'il s'est tu, M. Balthus frétille. La pression monte. Il voudra reprendre le crachoir.

Je suis agacée. Pas que je considère que M. Balthus m'empêche de changer le monde, une causerie à la fois. Je suis chef cuisinière, pas Roméo Dallaire. Mon livre est sorti il y a presque sept ans et même s'il persiste à se vendre, je comprends tout à fait que seules quatre personnes aient cru bon se déplacer ce soir pour m'entendre parler de bouffe. Je peux même concevoir que l'une d'entre elles ne soit pas si intéressée que ça à m'écouter, finalement. Je n'ai rien a priori contre M. Balthus. Mais je suis inquiète pour les trois autres, qui sont ici pour m'entendre, moi. Je jette un coup d'œil à la bibliothécaire. Occupée à son comptoir, elle ne me rend pas la pareille.

Comme s'il sentait qu'il joue avec mes nerfs, M. Balthus cesse de frétiller. Il me regarde gentiment : recommençons à zéro. Je lui souris : d'accord, recommençons à zéro.

Je décide de poursuivre avec la métaphore du chef cuisinier/chef d'orchestre. « Déjà toute petite, je considérais

chaque repas comme un concert au cours duquel je remarquais immédiatement s'il se détachait une ou plusieurs fausses notes... » Cette prémisse semble prétentieuse mais c'est un piège rhétorique ; le récit est en réalité très marrant et il se termine sur une pirouette d'autodérision qui fait invariablement applaudir tout le monde.

« Je suis heureux que vous abordiez ce sujet délicat », m'interrompt M. Balthus.

Mona fait discrètement mais distinctement claquer sa langue. Un des deux anonymes se racle la gorge.

Je demande à M. Balthus de m'accorder un petit instant afin que je puisse terminer mon histoire. Celui-ci hoche la tête avec ferveur : bien sûr, bien sûr ! Il est désolé. Ce lien que je suis en train de faire entre la musique et la nourriture est fascinant. Pour rien au monde, il ne voudrait y couper court. C'est simplement qu'il a une question. Est-ce que je chante lorsque je suis en cuisine ? En particulier si quelque chose ne tourne pas rond ? Je m'apprête à répondre mais il s'avère qu'il y a des liminaires à la question de M. Balthus, qui s'empresse de nous les exposer. « Pendant la Deuxième Guerre, voyez-vous, les Japonais, tout comme les Allemands et les Alliés d'ailleurs, chantaient en situation de grand stress. Ils en avaient non seulement l'habitude mais l'obligation stricte. Afin de combattre la fatigue morale des troupes, il fallait chanter et le faire en y mettant tout son cœur. Un soldat qui chantait sans entrain était perçu comme un soldat démotivé et démotivant. Quand on y pense, il y a un fond de vérité à cela, non ? Il faudrait... »

« Donc... » Mona interrompt M. Balthus. Elle lui coupe la parole sans le regarder. Elle me fixe, moi, comme pour signaler à notre camarade envahissant où se trouve le point focal de la soirée, là où l'attention de tous doit être dirigée : vers moi. Mona aura une belle dédicace.

« Donc, interrompt Mona en me souriant, chantez-vous lorsque vous cuisinez ? » Je ris. « Non, je ne chante pas quand je cuisine. Et les gens qui fredonnent devant une casserole m'irritent au plus haut point. » Mon auditoire est ébranlé. Je réalise que les quatre personnes assises devant moi chantonnet toutes en hachant leurs légumes.

Je suis de mauvaise humeur. Je suis quelqu'un de sympathique ! Et voilà qu'avec ses élucubrations sur le fait

que les soldats qui ne chantent pas n'ont pas le cœur à l'ouvrage, M. Balthus me fait passer pour une traître à la patrie.

Je termine mon anecdote gastronomico-orchestrale. Aujourd'hui, elle n'est pas marrante et à la fin, personne n'applaudit. Mon agacement a contaminé le ton de ma voix et puis, de toute façon, le momentum est passé. Mais ensuite, miraculeusement, M. Balthus me laisse parler. Pendant vingt minutes, je raconte sans interruption mes débuts en cuisine, l'ouverture puis la faillite de mon premier restaurant, les conseils donnés, les leçons apprises. Cette causerie, que je présente et bonifie depuis 2007, est toujours très appréciée. Les jours qui suivent ce genre d'entretien, je reçois plusieurs courriels de remerciements. Ce soir, ça ne lève pas. Mon débit est trop rapide. M. Balthus frétille devant moi, je sais que je parle sur du temps emprunté. Je bafouille, je m'interromps sans cesse avant qu'il le fasse lui-même. Je suis certaine qu'il saisira la moindre référence à un méchoui au cochon de lait ou à mon amour pour les vins du Jura pour reprendre sa présentation à lui sur les Japonais au temps de la Bombe A. M. Balthus me laisse parler mais il parasite mes pensées. Il est un kamikaze japonais. Il n'a aucune chance de ressortir d'ici avec la réputation d'un homme sain d'esprit mais, au passage, il anéantit mon opération.

Je regarde l'heure. En théorie, j'en ai encore pour cinquante minutes. Pour la première fois depuis que je donne des conférences, je songe à abréger. Par association d'idées, je dis : « Quoi qu'en dise l'affichette sur la porte d'un restaurant, l'heure de fermeture n'est pas la même pour tout le monde. »

M. Balthus pousse un *ah!* enthousiaste. Il est heureux que j'aborde ce sujet délicat. Son interruption me soulage, le genre de soulagement qu'on doit ressentir quand une tornade s'abat sur une ville après une longue attente.

Je l'invite à nous faire part de ses réflexions. Mon attitude avenante devant l'adversité semble soulager le reste de l'assistance. J'ai envie de leur dire : vous voyez bien que je suis sympathique !

Au sujet des heures de fermeture aléatoires que j'ai eu l'obligeance de mentionner, M. Balthus nous rappelle

que c'est le 15 août 1945 que l'empereur Hirohito, dans un discours radiophonique, déclare la capitulation de son pays. Mais pour le soldat japonais Hiroo Onoda, qui combat dans la jungle aux Philippines, la Seconde Guerre mondiale ne s'est terminée que vingt-neuf ans plus tard, en 1974. Dissimulé dans un épais labyrinthe végétal, ayant reçu l'ordre de ne pas se rendre jusqu'à l'arrivée des renforts, Onoda ne croit pas un mot des tracts qu'un avion fait pleuvoir sur la jungle expressément pour lui, annonçant la fin de la guerre. Il voit clair dans cette vile propagande. Il cessera la guérilla à l'arrivée des renforts, pas avant! (L'image de l'obstiné soldat Onoda m'arrache un sourire. Aux autres aussi.) Il faudra que son ex-commandant lui-même aille le chercher au cœur de la jungle pour qu'il accepte enfin d'en sortir, le 11 mars 1974. Et malgré ses presque trente années à affronter les soldats philippins, sans parler des insectes assoiffés de son sang, du paludisme et du dengue, Onoda a tout de même trouvé le moyen de vivre jusqu'à...

« Donc... » Cette fois-ci, c'est moi qui coupe la parole à M. Balthus. Je dois constater qu'il a remis les autres de bonne humeur avec son histoire de soldat obsessif. Je veux surfer sur sa vague. « Donc, tout ça pour dire qu'en restauration, les horaires sont fortement aléatoires et... » Le monsieur assis à gauche de M. Balthus fait claquer sa langue. L'autre se racle la gorge. Juxtaposées au tragique rocambolesque de la vie d'Onoda, l'insignifiance et la banalité de mon propos me choquent moi-même. Je me tais.

Mona lève la main sans me regarder, son attention toute entière concentrée sur M. Balthus.

— Il est mort à quel âge, Onoda?

— À 91 ans.

— Et qu'est-ce qu'il a fait entre 1974 et son décès?

— Il a fondé un camp jeunesse où il a enseigné les techniques de survie en milieu hostile. S'il avait été Américain, il aurait sans doute eu sa propre émission de télé-réalité.

Les quatre personnes qui se sont déplacées pour venir assister à ma causerie rigolent franchement. Sacré Onoda!

Mona veut des références sur la vie du soldat fou. M. Balthus sort un crayon de la poche de son veston. Il

n'a pas de papier. Mona lui tend mon livre de recettes. M. Balthus y griffonne quelque chose sur la page de garde, là où je rédige habituellement mes dédicaces. Je fais une croix sur celle de Mona et je quitte le champ de bataille.

Au comptoir, la bibliothécaire est désolée, qu'elle me dit. Pas de problème, que je lui réponds. Je veux juste mon chèque. Je suis une *hibakusha*, une survivante de la Bombe A. Mon orgueil est brûlé de bord en bord et j'exige ma compensation. La bibliothécaire me donne mes honoraires en espérant que je ne sois pas contagieuse.

Je rentre à la maison. Je me sers une part de gâteau des anges à l'explosion de petits fruits, puis je m'installe devant mon ordinateur portable et je consulte Google.

Il existe un sous-ensemble d'*hibakusha*, les *nijū hibakusha*. Ce sont les Japonais qui ont survécu aux deux explosions nucléaires, comme Tsutomu Yamaguchi, en voyage d'affaires le 6 août 1945 à Hiroshima (boum!) et de retour au travail malgré ses blessures le 9 août 1945 à Nagasaki (re-boum!). Tsutomu Yamaguchi a dit un jour : « Je déteste la bombe atomique par-dessus tout à cause de l'effet qu'elle a sur la dignité des êtres humains. » Je ne saurais mieux dire.

Si je croise une deuxième fois M. Balthus, si je deviens une *nijū hibakusha*, je me battraï contre les conférences dans les bibliothèques. Camouflée au cœur de la jungle livresque, j'évoluerai furtivement entre les rayons, attendant le moment propice pour ruiner les causeries même les plus appréciées. Je me bricolerai ma petite guérilla jusqu'à l'arrivée des renforts, pendant vingt-neuf ans, s'il le faut. On finira par m'offrir de réaliser ma propre émission de télé-réalité, ce que j'accepterai avec le sourire.

Après tout, je suis quelqu'un de sympathique.

CAROLINE LEGOUIX

L'entrevue d'embûche

Assise sur la banquette d'un café du centre-ville de Montréal, Chloé fixe depuis dix minutes la grande tasse de café latte surmonté de crème chantilly, initialement commandé dans le but de se reconforter, qui lui soulève le cœur. Elle n'a pas eu la force de rentrer chez elle en sortant de son rendez-vous et s'est réfugiée dans un lieu tranquille; cependant, la cohue subite devant le comptoir lui fait regretter son choix. Elle aurait voulu être au calme pour digérer sa bévue lors de la pire entrevue d'embauche de sa vie. En fait, elle peut dater précisément l'origine de cet échec: un quiproquo lors du party de Noël de bureau, huit mois auparavant, au cours duquel, à sa grande surprise, elle avait été récompensée pour un exploit athlétique lors d'une sortie en forêt organisée par le comité des activités sociales. Une prouesse motivée par une puérule phobie des araignées qu'elle n'avait pas osé révéler. Au début, elle avait flotté sur un petit nuage, malgré quelques turbulences internes liées à un net sentiment d'imposture. Mais ses scrupules n'avaient pas résisté à l'agréable sentiment d'être reconnue par ses collègues.

Alors, forte d'une nouvelle énergie, Chloé commença à prendre des risques dans ses analyses des tendances du marché boursier, encouragée par ses supérieurs qui la considéraient maintenant comme une battante, alors qu'auparavant ils lui avaient reproché sa trop grande discrétion. Ses décisions brillantes entraînèrent d'importants succès financiers récompensés par une promotion et une généreuse augmentation de salaire. Un journal de la presse quotidienne brossa son portrait en la présentant comme une jeune analyste ultra douée, dotée d'une intelligence

hors pair et d'un flair infallible. Les demandes d'entrevue de différents médias s'enchaînèrent, ou se déchaînèrent, selon la vision de Chloé. Elle aurait voulu les refuser toutes, mais c'était sans compter sur l'insistance de son patron qui y voyait l'occasion d'un bon coup publicitaire. Elle se résigna à jouer le jeu. Les sollicitations de contact affluèrent vers son compte LinkedIn et chaque intervention anodine de sa part dans les fils de discussion des divers réseaux sociaux fut reprise et commentée de façon dithyrambique ; c'en était gênant. Chloé détestait être l'objet de cette attention disproportionnée. Quand une chasseuse de têtes la contacta pour lui proposer un poste à l'étranger, elle y vit l'opportunité rêvée pour sortir du radar des médias.

Chloé prépara méticuleusement son entrevue d'embauche. Ses recherches approfondies sur la prestigieuse entreprise aux ramifications internationales lui permirent de bien comprendre les besoins du futur employeur. Elle peaufina l'analyse de son profil de candidate et prépara ses réponses à toutes sortes de questions pièges. Elle pouvait parler de ses compétences avec des exemples pertinents et concrets. Elle maîtrisait ce qu'elle mettrait en avant et la façon dont elle dévoilerait subtilement ses atouts cachés. Cela, c'était le contenu. Pour l'emballage, elle choisit une robe imprimée pied-de-poule en crêpe fluide et ultra léger, convenant à la fois à une rencontre professionnelle et à la température estivale. La veille du rendez-vous, elle mangea telle une athlète avant une compétition et se coucha tôt, non sans avoir programmé deux alarmes successives sur son cellulaire, afin d'être certaine de ne pas arriver en retard : elle se méfiait des actes manqués.

En jouant machinalement avec sa cuiller dans le petit dôme de chantilly qui flotte sur son café refroidi, Chloé se remémore les événements de la matinée. Son rendez-vous était à 10 h. Malgré sa prudence en ce qui concerne le calcul du temps de déplacement en voiture vers le centre-ville, elle n'avait pu prévoir la rupture d'une canalisation d'eau au milieu d'une artère principale, ce qui fit dériver le flot de circulation dans les dédales des petites rues avoisinantes aux multiples sens interdits. Son stress augmenta brutalement à l'idée d'arriver en retard mais, par chance,

elle trouva facilement une place proche de l'immeuble de l'entreprise. Après avoir couru jusqu'à la borne pour payer le stationnement, elle se précipita dans le hall d'entrée et monta par l'ascenseur jusqu'au 12^e étage. Un détour inéluctable par les toilettes consumma cinq précieuses minutes, mais Chloé réussit à se présenter pile à l'heure, et un peu échevelée, à la réception. La jeune femme chargée d'accueillir les visiteurs la pria immédiatement de la suivre jusqu'au bureau de Jean Leconte, le directeur financier qui allait la recevoir en entrevue. En chemin, en traversant une grande salle de bureaux paysagers, Chloé se sentit tout de suite à l'aise dans les lieux. Les employés la regardaient passer en souriant à pleines dents. Quelques clins d'œil amicaux l'avaient étonnée, mais elle s'était fait la réflexion que la culture de l'entreprise insistait sans doute sur la qualité de l'accueil des futurs collègues. C'était de très bon augure.

L'entrevue s'était bien déroulée. Jean Leconte posa à Chloé les questions usuelles sur son parcours professionnel et sur ses compétences, mais aussi sur son exploit dans la forêt, une information rebattue dans les médias pour mettre en valeur son profil sportif, ce qui orienta ensuite la discussion sur le dynamisme et le leadership, des qualités essentielles pour le poste proposé. Lorsque Chloé se leva pour prendre congé, elle était sûre qu'elle serait rapidement convoquée à une seconde entrevue, ou encore mieux, qu'elle obtiendrait immédiatement le poste. Le directeur financier lui serra la main, quelques secondes de plus que la normale et approcha son visage de celui de Chloé. Il lui chuchota à l'oreille, bien qu'ils ne soient que deux dans le bureau : « Je suis affreusement gêné, mais je dois vous dire que votre robe est... euh... à l'arrière, c'est-à-dire que le tissu est pris dans votre... euh... » Chloé, écarlate, s'enfuit sans dire au revoir, morte de honte à l'idée d'avoir montré ses *bobettes* à tous les employés en traversant les bureaux.

Le cellulaire de Chloé se met à vibrer à l'instant où elle vient de se décider à quitter le café : le numéro affiché est celui de l'entreprise où elle a passé cette entrevue désastreuse. Elle répond, dubitative.

— Allô...

— Allô, Chloé Bergeron ?

— Oui ?

— C'est Jean Leconte. Écoutez, je tenais à vous faire savoir rapidement que vous avez fait une excellente entrevue, et ce n'est pas parce que, euh... que... euh... enfin, bref, je voulais vous dire de ne pas vous inquiéter, votre candidature nous intéresse beaucoup.

Chloé n'en croit pas ses oreilles, elle sent l'espoir revenir.

— En fait, reprend le directeur financier, j'ai eu une idée qui me semble intéressante. On pourrait utiliser à notre avantage votre petite mésaventure lors de l'entrevue d'embauche. J'en ai parlé à un ami journaliste, il pense comme moi que ce serait une bonne accroche humoristique pour illustrer un article dans la presse sur notre entreprise, qui annoncerait en même temps que vous allez faire partie de notre groupe. Je crois même que certains employés ont pris des photos de vous ce matin, on aurait donc le visuel. Qu'en pensez-vous ?

Chloé éclate de rire... puis elle coupe la communication et va commander un café latte à la chantilly au comptoir, qu'elle dégustera en ignorant les vibrations insistantes de son cellulaire.

VÉRONIQUE PAPINEAU

Des jeunes femmes

Quand j'ai vu que maman portait ses boucles d'oreilles en perles, j'en ai eu un électrochoc au cœur, et j'ai compris que lui annoncer ce que j'avais appris au sujet de papa serait encore plus difficile que prévu.

J'étais la première arrivée chez elle, ni Max ni Louise n'étaient encore là. J'ai laissé tomber mon sac à main par terre et suivi ma mère à la cuisine, où elle finissait de préparer le repas. Avec sa blouse blanche, sa jupe à motif pied-de-poule et ses cheveux cendrés qu'elle avait bouclés juste sous les oreilles, elle était aussi mignonne que si elle recevait pour le réveillon de Noël. J'avais apporté du vin rouge et, tout en répondant à ses questions usuelles sur mon travail (oui, j'avais assez de contrats pour réussir à manger), sur mes amours (non, il n'était pas question que mon couple avec Jérémie renaisse de ses cendres) et sur mon appartement (oui, je faisais le ménage toutes les semaines), j'ai débouché la bouteille et l'ai vidée dans une carafe. « Juliette, sers-nous du blanc en attendant que celui-là respire un peu. » Maman a pointé le réfrigérateur du menton. J'ai rempli deux coupes du sauvignon qu'elle gardait au frais, tout en me demandant à quel moment le dévoilement de ma nouvelle ferait le moins de dégâts. Ce n'était pas la fin du monde. Du moins, j'avais réussi à m'en convaincre durant les derniers jours et, aussi improbable et sordide que cela m'aurait paru une semaine plus tôt, je m'étais même vaguement habituée à l'idée. Le plus important était que je m'étais juré de ne pas ressortir de chez maman tant que je n'aurais pas craché le morceau. Quitte à me saouler pour y arriver.

Quelques minutes plus tard, Louise est arrivée accompagnée de Claude. Avec un soupir de soulagement, elle s'est laissée choir dans l'un des canapés du salon et a retiré ses talons hauts. «Merci mon Dieu d'avoir inventé les week-ends!» a-t-elle soupiré en renversant la tête sur le dossier. «Ainsi que la mousse au chocolat.»

Notre mère a crié depuis la cuisine: «Tu travailles trop!» Et Claude a hoché la tête en signe d'assentiment. «Je n'arrête pas de lui dire.» Louise a fait semblant de ne rien entendre et s'est levée pour aller embrasser maman. Comme celle-ci s'appêtait à soumettre ma sœur et son mari à la même série de questions à laquelle j'avais eu droit, j'ai décidé de m'éclipser sur la terrasse pour fumer une cigarette.

Notre mère vivait au onzième étage de son immeuble et bénéficiait d'une vue unique sur la montagne et le centre-ville. C'étaient les premiers jours du mois de mai, et les bourgeons venaient tout juste d'éclorre, laissant sortir de minuscules feuilles vertes qui formaient des boules phosphorescentes. Je me suis assise à la petite table de jardin où maman déjeunait durant les beaux jours et j'ai tiré une première bouffée de nicotine avant de presser mon front dans ma main.

Il y avait plus de trois ans que nos parents étaient divorcés; cette séparation, à l'époque, nous avait complètement déstabilisés ma sœur, mon frère et moi, même si nous étions adultes depuis belle lurette. Nos parents étaient mariés depuis 35 ans et leur union était à nos yeux inébranlable. Il ne nous serait jamais venu à l'esprit de les imaginer l'un sans l'autre. Mais l'incroyable s'était produit. Un soir d'automne, ils nous avaient réunis à la table de la cuisine et papa avait déclaré: «Votre mère et moi allons divorcer.» Je me rappelle le long silence abasourdi qui avait suivi. Puis Max avait posé la seule question intelligente possible: «Mais pourquoi?» Nos parents s'étaient regardés, gênés, chacun espérant que l'autre prendrait la parole et répondrait pour les deux. C'est maman qui avait fini par avouer: «Il est temps pour nous de prendre des chemins différents.» À l'entendre, on aurait cru qu'elle était l'héroïne d'une comédie romantique de fin d'après-midi. Louise s'était insurgée: «On ne décide pas de prendre

des chemins différents après 35 ans de mariage ! Avez-vous pensé à faire une thérapie de couple au moins ? » Et là, à notre plus grand étonnement, maman avait confessé qu'ils consultaient une psychologue depuis quatre mois et que c'était grâce à elle qu'ils en étaient venus à ce constat. « Mais c'est qui, cette psy ? » avait simplement fait Louise. Puis papa avait secoué la tête : « Notre décision est prise. Ce n'est pas facile pour nous non plus. » Et maman s'était sentie obligée d'ajouter : « Ce n'est pas votre faute. » Dans la voiture, au retour, Louise s'était exclamée : « Et dire que l'an dernier, on s'est tapé l'organisation de leurs noces de rubis ! »

Par la suite, ils s'étaient vus de temps à autre, à Noël notamment, alors que Louise recevait tout le monde chez elle. Désormais, côte à côte, ils donnaient l'impression d'être des connaissances de longue date qui n'avaient plus grand-chose à se dire. Sans que la présence de l'un excède l'autre, ils prenaient tout de même soin de ne pas abuser des minutes passées dans la même pièce. Leur relation postconjugale et son succès étaient maintenus grâce à un équilibre qu'ils s'ingéniaient à ne pas rompre. Maman n'avait plus le droit de reprocher à papa son mauvais emploi des auxiliaires être et avoir, et papa, que les tics de maman tels que son habitude de claquer la langue quand elle était nerveuse irritaient, ne se permettait plus de le lui faire savoir. Max, Louise et moi étions bien conscients qu'ils se donnaient tout ce mal pour nous, et ce, même si la garde partagée ou le prix de la pension alimentaire n'étaient pas des sujets qui les concernaient. Il s'agissait plutôt d'une question de respect et d'un désir de maintenir la paix au sein de la famille, malgré leur divorce. C'étaient du moins les conclusions que nous en avions tirées. En écrasant ma cigarette dans le bac à fleurs, je me suis demandé si cette paix pourrait encore être maintenue après que j'aurais dévoilé ce que je savais sur papa.

À l'intérieur, le rire de Louise fusait. Elle en était à mimer une anecdote incluant la prise de sa température vaginale. Ma sœur essayait de tomber enceinte. « Dans mon temps, faire des enfants était beaucoup plus simple, avait commenté maman. Je n'ai jamais pris ma température ailleurs que sous la langue. »

Mon téléphone a alors émis un sifflement. C'était Max qui m'envoyait un texto: «J'amène quelqu'un.» J'ai grimacé. La dernière chose dont j'avais besoin, c'était d'une intruse. Une quinzaine de minutes plus tard, j'ai fait entrer Max et sa copine, qu'il nous a présentée. Elle se prénomme Aline. C'était une brunette anguleuse avec de grands yeux verts et une bouche mince. Sa nervosité était palpable et Max s'en amusait. «Je t'avais bien dit qu'ils te considéreraient tous comme un bonbon à croquer!» Elle avait ri, esquissant un sourire beaucoup trop large pour être naturel.

Alors que Louise et moi apportions les assiettes sur la table, Aline expliquait à Claude la nature de son emploi. Elle s'occupait des communications pour une banque alimentaire, ou quelque chose comme ça. J'écoutais distraitement, trop absorbée pour m'intéresser à la nouvelle petite amie de Max. J'essayais encore de trouver la meilleure phrase pour mon entrée en matière. Je m'étais d'abord dit que je me pointerais tôt chez maman et que je lui apprendrais tout avant l'arrivée des autres. Puis, craignant de gâcher son souper, j'avais écarté cette idée et m'étais plutôt fait la suggestion de parler à maman au dessert. Ou plutôt après le dessert. Je prétendrais vouloir en griller une et trouverais un prétexte pour qu'elle m'accompagne sur la terrasse. Ou quelque chose comme ça. «Juliette! Hé ho! Tu reviens avec nous?» Louise avait claqué des doigts et tout le monde me fixait en riant, s'amusant de mon air ahuri. Seule Aline souriait poliment. Nous venions de terminer le plat principal et je n'avais presque rien dit du repas. C'est alors que je me suis rendu compte que Max parlait de papa. Il racontait une anecdote, à l'intention d'Aline. C'était une histoire de camping et de kayak, il relatait la fois où papa était tombé de son embarcation et que ses lunettes de prescription s'étaient retrouvées au fond du lac. Maman, qui n'avait jamais appris à conduire les voitures à transmission manuelle, avait eu droit à un cours accéléré afin que toute la famille puisse rentrer à la maison le lendemain – papa, grand myope depuis l'adolescence, ne possédant ni lunettes de rechange ni verres de contact. J'avais à peu près 13 ans lorsque cette histoire de lunettes

perdues en eaux troubles était survenue. Après cette mésaventure, nos parents s'étaient disputés, ce qu'ils faisaient rarement. J'ai jeté un regard à maman, elle souriait au souvenir de cet épisode qui s'était teinté d'humour avec les années. Elle tripotait la perle de son oreille gauche en secouant la tête. Mon Dieu, ai-je songé encore une fois, pourquoi a-t-elle mis ses perles ce soir ? Après son alliance, c'était son bijou le plus précieux, celui qu'elle portait lors des grandes occasions. Depuis le divorce, je ne me rappelais pas l'avoir vue les porter. Et là, ce même soir où je m'apprêtais à lui apprendre que l'homme qu'elle avait aimé durant plus de 35 ans s'apprêtait à refaire sa vie, les perles avaient ressurgi de leur tombeau. Eh merde, que j'ai pensé.

Maman s'est levée pour aller à la cuisine. Louise avait redirigé la conversation vers sa nouvelle assistante, une jeune femme de tout juste 20 ans qui disait des choses comme « Ça me fait turbo plaisir ! » ou encore « Yolo ! » censé être le nouveau carpe diem. Il n'y avait rien de plus déstabilisant, selon Louise, qu'une expression dont elle ignorait le sens.

J'ai entendu maman sortir les assiettes pour le gâteau. J'ai eu envie d'aller la rejoindre, mais j'avais les deux fesses clouées à ma chaise, j'étais incapable de bouger. Je me sentais comme une grenade sur le point d'exploser, dégoupillée, vivant sur des secondes empruntées. Les allusions à papa et ces anecdotes sur lui m'avaient poussée dans mes derniers retranchements. Heureusement, la conversation avait bifurqué ; en effet, je me sentais incapable d'entendre un seul autre mot sur notre paternel sans déclarer ce que je savais. Je n'y tenais plus. Mais Max, que le sujet de la nouvelle assistante de Louise n'intéressait pas autant que de s'attendrir sur les clowneries de papa, ne l'entendait pas de cette façon. Tout ce qu'il désirait, aurait-on dit, c'était démontrer à sa conquête à quel point sa famille possédait un passé savoureusement cocasse. Il a saisi la carafe de vin et a rempli nos verres, s'étirant pour se rendre jusqu'à moi. « Juliette, tu te souviens de la fois où papa s'était déguisé en lion pour l'Halloween ? » Louise se rappelait : « Oh oui ! Maman lui avait fait une

crinière avec un vieux t-shirt jaune orange!» « Papa va se remarier », ai-je fini par balancer.

Une seconde plus tard, j'ai retrouvé sur les yeux de Louise et de Max, fixés sur moi, la même expression effarée qui les avait saisis à l'annonce du divorce de nos parents. L'instant d'après, nous est parvenu de la cuisine un bruit de verre brisé et, conséquemment à ces deux réactions, j'ai senti d'un coup que toute la chaleur emmagasinée dans mon corps s'était logée dans mes oreilles. Tout compte fait, il ne m'avait servi à rien d'élaborer un plan puisque je n'en respectais pas un seul point. Claude s'est levé et s'est dirigé vers la cuisine, il y est entré au moment où maman en sortait. Elle me regardait aussi, plus interloquée que choquée.

— Qu'est-ce que tu as dit ?

— Maman, viens t'asseoir, s'il te plaît. Je ne voulais pas te l'annoncer comme ça, mais...

— Qu'est-ce que tu chantes ? s'est écriée Louise. Papa n'a même pas de copine, à ce que je sache ! S'il avait rencontré quelqu'un, il nous l'aurait dit. Qui t'a dit ça ? C'est lui ?

Maman s'est réinstallée sur le bout de sa chaise, les fesses presque dans le vide. Du coin de l'œil, j'ai aperçu Aline, dont le visage prenait une expression embarrassée. La pauvre venait d'être catapultée dans une scène familiale à la tournure incertaine qui lui faisait sûrement regretter d'être là. Elle avait retiré ses coudes de la table et s'était adossée à sa chaise. Max, au contraire, s'était penché en avant.

— Papa ne peut pas se remarier, il a 63 ans !

Louise avait roulé les yeux.

— T'es tellement insignifiant, Max !

— Laissez parler Juliette !

Maman avait levé sa main en signe d'autorité, comme lorsque nous étions enfants et qu'elle gérait nos disputes. Louise et Max se sont tus. Maman a adouci sa voix.

— Juliette, qu'est-ce que tu sais ?

J'ai pris une grande inspiration pour m'insuffler un peu de courage. Ce n'est pas la fin du monde, que je me suis répétée.

— Il y a deux semaines, Caroline a rencontré papa à Cuba.

— Notre cousine? a fait Max aussi étonné que si Caroline avait enfreint une quelconque interdiction de sortir du pays.

— Oui, notre cousine. Et le hasard a voulu qu'ils logent au même hôtel.

— Bon, on a saisi, s'est impatientée Louise. Et alors?

— Caroline m'a téléphoné à son retour. Elle m'a dit que papa était là-bas... avec une fille.

— Une fille?

Louise avait les sourcils en accent circonflexe. J'ai regardé maman sans pouvoir lire autre chose qu'une sorte de terreur sur son visage. Louise s'apprêtait à me bombarder de questions, je pouvais le voir à son agitation; Max, quant à lui, restait sur le qui-vive, comme s'il se tenait prêt à déguerpir si ce que j'allais dire le rudoyait trop. En le regardant, j'ai pensé: Tant pis! Lâche la bombe! Ce n'était pas le temps d'être délicat ou de tenter de ménager qui que ce soit.

— Oui, papa était avec une fille de là-bas, une Cubaine... Prenant une grande inspiration, j'ai continué d'un trait: Elle s'appelle Luna elle a 19 ans ils se connaissent depuis un an et papa lui envoie de l'argent tous les mois depuis qu'il l'a rencontrée il a l'intention de l'épouser et de la faire venir ici.

Derrière maman, j'ai vu Claude, qui était demeuré sur le seuil de la cuisine, appuyé au chambranle, une main sur la hanche. Il semblait attendre le bon moment pour revenir s'asseoir. Après un bref silence halluciné, Louise a frappé la table de sa paume.

— Mais c'est ridicule! C'est n'importe quoi, cette histoire! Il s'est fait embobiner par cette fille!

Max me dévisageait, comme si je m'apprêtais à crier «Poisson d'avril!» et que tout ce que je venais de dire n'était qu'une invention tordue pour mettre du piquant dans notre souper. Aline fixait la saucière au milieu de la table en se mordant la lèvre inférieure. J'ai tourné la tête vers notre mère, et Louise et Max ont fait de même. Louise continuait de crier au scandale.

— Cette nymphette va le laver, c'est ça qu'elle va faire. Tout ce qu'elle veut, c'est sortir de son trou et vivre aux crochets de notre père! Il a trois fois son âge! Il va faire un fou de lui, il va devenir la risée de la famille. Il faut

faire quelque chose pour l'en empêcher. Il ne doit pas l'épouser!

Maman s'est alors levée brusquement, si vivement en fait que sa chaise s'est renversée. Sans prendre la peine de la remettre en place, elle est sortie sur la terrasse et a refermé la porte derrière elle. Louise a planté ses yeux dans les miens.

— Es-tu bien certaine de tout ce que tu viens de dire, Juliette? Caroline aurait pu mal interpréter ce qu'elle a vu.

— Elle lui a parlé, Louise. C'est papa lui-même qui lui a tout raconté.

— Il a préféré se confier à elle plutôt qu'à ses propres enfants!

— Quand on voit ta réaction, ai-je lancé du tac au tac.

Louise a ouvert la bouche pour riposter, puis l'a refermée. Elle s'est ensuite tournée vers Max.

— Et toi, tu ne dis rien?

Max a haussé les épaules, dépassé. Puis Louise s'est souvenue de la présence de son mari.

— Claude, tu as entendu?

Claude a hoché la tête sans rien dire.

— Bon sang!

Louise s'est levée pour aller rejoindre maman, mais j'ai posé ma main sur son bras.

— J'y vais, Louise.

Dehors, j'ai trouvé maman debout, les bras croisés sur sa poitrine, ses mains couvrant ses coudes. Le vent manipulait dans tous les sens une boucle de cheveux sur son front. « Il faudrait de la pluie. » Elle fixait la montagne et je me suis placée à côté d'elle, comme si le fait d'avoir le même point de vue constituait le départ naturel de notre conversation. Je sentais le besoin de m'excuser; même si je n'étais nullement responsable des actions de papa, j'étais la messagère, celle qui avait transmis la mauvaise nouvelle, et j'en éprouvais du remords.

— Maman, ai-je commencé, mais elle m'a coupé la parole.

— Je le savais, Juliette. Pour ton père.

J'ai avalé ma salive de travers. Je me suis tournée vers elle et j'ai articulé:

— Tu étais au courant?

— Depuis des mois. C'est lui-même qui me l'a appris. Mais... je ne savais pas qu'il voulait l'épouser et la faire venir ici. Je croyais que... je croyais que ça lui passerait.

Elle a posé ses doigts sur le ciment de la balustrade, comme elle l'aurait fait sur le clavier d'un piano. Elle parlait lentement, soudain lasse, comme si toute cette histoire avait drainé en quelques minutes son énergie. Sans pouvoir retenir une note d'agacement dans ma voix, je lui ai demandé :

— Pourquoi tu ne nous as rien dit ?

Au lieu de répondre à ma question, elle a ajouté :

— Eh bien, Juliette, on dirait que ton père est amoureux, après tout.

Elle ne me regardait pas, elle semblait rentrée à l'intérieur d'elle-même et, pour la première fois de ma vie, j'ai vu ma mère comme la jeune fille qu'elle devait avoir été lorsqu'elle avait rencontré papa et qu'elle en était tombée amoureuse, alors qu'elle était moins âgée que je ne l'étais présentement. Cette fille-là, je ne l'avais pas connue, j'avais été élevée par la mère, j'avais réussi à créer des liens de complicité et d'amitié avec la femme, mais la fille fragile de 22 ans, la jeune personne chamboulée par ses premiers émois amoureux, je la percevais comme il ne m'était jamais arrivé de le faire.

Papa avait une autre personne importante dans son quotidien, une personne qui avait pris la place laissée vacante par le divorce. J'ai compris à quel point tout ça lui faisait mal. Cet ex-mari retraité qui trouvait refuge dans les bras d'une Cubaine tout juste sortie de l'adolescence, ça signifiait également que papa refaisait sa vie.

Bien sûr, on dirait toutes sortes de choses sur papa ; l'histoire devait déjà être en train de se propager, comme une épidémie de cancans. Dans la famille on s'en délecterait, tout en se félicitant que ça n'arrive pas sous son toit. Et on plaindrait notre mère, on la prendrait en pitié, on avancerait qu'elle ne s'était pas remise de ce divorce, alors que papa s'envoyait une jeune femme dont elle aurait presque pu être la grand-mère. Mais à quoi bon penser à tout ça ? Le cœur de papa, son ancien amoureux, battait pour une autre personne. Le vrai drame était là.

Maman a soupiré. « Et puis, il peut bien faire ce qu'il veut, je m'en fous. » C'était la première fois que j'entendais ma mère utiliser ce verbe. Elle devait être arrivée à un point d'exaspération inhabituel pour que même son vocabulaire s'en trouve transformé. J'ai passé mon bras autour de ses épaules et je l'ai serrée contre moi.

Parce que je savais que je ne pouvais rien dire qui la consolerait tout à fait, j'ai penché la tête vers son oreille et j'ai murmuré : « C'est juste une fille, maman. » Elle a hoché la tête, puis elle a répété : « Oui, c'est juste une fille. »

DANIEL CHOUINARD

Conseils

— Bon. La première affaire. Surtout, surtout, pas une maudite histoire avec un écrivain dedans.

Il ouvre les yeux et semble surpris de voir une fille de 22 ans assise devant lui. Du coup, j'ai peur qu'il réalise qu'il ne m'a jamais enseigné, qu'il ne m'a même jamais vue, contrairement à ce que ma chum Catherine m'avait dit : « Tu vas voir, par définition, y est prêt à croire tout ce qu'une fille de notre âge dit en autant qu'on ait l'air de le trouver moyennement intéressant. »

Milieu de la cinquantaine, chargé de cours en création littéraire, auteur d'une douzaine de livres et trois ou quatre succès d'estime à son actif. Il me dévisage un peu pour essayer de me replacer, mais comme je ne suis pas du genre pétard inoubliable, il passe à autre chose :

— Pis quand j'dis *pas d'écrivain*, ça veut dire *pas d'écrivaine* non plus, là. J'dis pas ça, moi, *écrivaine*. Un écrivain, c'est pas un homme, c'est pas une femme, c'est juste quelqu'un qui a de l'imagination. Point final.

Une chose est sûre, il en fallait de l'imagination pour choisir le bar d'un des plus chics hôtels de Montréal pour répondre à mes questions et me prodiguer des conseils. Moi-même, jamais je n'aurais imaginé que ses 330 ml de Stella Artois puissent coûter 12,50 \$ avant pourboire. Quant à ma bouteille de Perrier (9,75 \$), lorsque le serveur l'a déposée sur la table, je l'ai trouvée si petite que pendant un instant je me suis demandé si je ne la regardais pas avec des jumelles à l'envers. Pas de doute, une partie de mes maigres gains du printemps érable étaient en train de me filer entre les doigts.

— C'est quoi déjà le concours qui t'intéresse?

— Radio-Canada, le concours de nouvelles de Radio-Canada.

Zéro réaction. Ou plutôt faible sifflement provoqué par un mouvement d'expiration forcée qui ressemble au bruit d'une bouilloire qui ne se déciderait pas à bouillir.

— Radio-Canada. Radio-Canada. Ça pogne encore, ça, chez les jeunes? Parce que tu m'excuseras, mais R-A-D-I-O-C-A-N-A-D-A, c'est pus ce que c'était.

Et comme pour noyer le chagrin que lui cause le déclin de la société d'État, il fait signe au serveur de lui apporter une autre Stella Artois.

— Écoute, je sais pas si j'peux t'aider. Tu sais, moi, j'ai un peu de misère avec ça, les concours. J'ai jamais fait partie d'aucun jury, d'ailleurs. À mon âge, au Québec, y faut le faire!

— Pourquoi pas d'histoire avec un écrivain?

— Remarque, j'ai déjà failli être en nomination pour le Renaudot. Même que mon livre s'était fait descendre dans *Le Monde*. C'est pas donné à tout le monde de se faire descendre dans *Le Monde*.

— Pourquoi pas d'histoire avec un écrivain?

Bingo! Le v'la crinqué:

— Parce que c'est d'la marde! C'est comme écrire en gras pis en majuscules: **J'AI PAS D'IDÉES FAIT QUE J'VAS VOUS FAIRE LE COUP DE L'HISTOIRE DE L'ÉCRIVAIN QUI FAUT QU'Y ÉCRIVE UNE HISTOIRE. LE COUP DE L'HISTOIRE DANS L'HISTOIRE. LA MISE EN ABYME, VIARGE! NON MAIS FAUT-TU ÊTRE UN LOSER PAS D'INSPIRATION POUR FAIRE ENCORE C'TE COUP-LÀ! DÉJÀ, QUAND J'AVAIS TON ÂGE, LES PROFS NOUS FAISAIENT CHIER AVEC ÇA!**

Je prends une petite gorgée de Perrier et j'opine du bonnet. Il boit la moitié de sa bière d'un trait et repart:

— Je vais te dire une chose tout de suite, pour mettre les choses bien au clair: j-e s-u-i-s u-n é-c-r-i-v-a-i-n c-o-n-f-i-d-e-n-t-i-e-l, u-n é-c-r-i-v-a-i-n p-o-u-r l-e-s *h-a-p-p-y f-e-w*, avec toute la noblesse que cela suppose. On se comprend bien? D'ailleurs, j'sais pas pourquoi j'te dis ça. Tu l'as probablement déjà lu sur Wikipédia.

J'opine à nouveau et pour montrer ma bonne foi je devance la commande de sa troisième bière. Ça marche, il a un petit regain d'intérêt pour moi :

— Pourquoi tu veux faire ce concours ?

— Ben, pour faire lire mes choses...

— Oui, mais encore ? Qu'est-ce qu'y a à gagner ?

— De l'argent, la publication du texte dans un magazine et une résidence d'écriture de deux semaines à Banff.

— De l'argent ? Combien d'argent ?

— Six mille dollars. Pour le gagnant. Mille dollars pour les finalistes.

Il a un moment de rêverie.

— Six mille dollars... Hum... Pour une nouvelle... T'as pas idée du nombre de péteux de broue qui se disent écrivains et qui font même pas ça avec leur plus gros vendeur ! Et le magazine, c'est quoi ?

— *En Route*.

— Pardon ?

— *En Route*, le magazine d'Air Canada. Celui qu'on trouve dans les avions. Un million de lecteurs par mois.

Il ferme les yeux, un peu étourdi, il me semble. Je ne saurais dire toutefois s'il s'agit des chiffres ou de la bière.

Mais bientôt il refait surface, ragaillard :

— Mais bien sûr. Il suffisait d'y penser. Il est là le salut de la littérature. Dans les avions ! Pas de cellulaire ! Pas d'Internet ! Rien ! Un million de lecteurs captifs chaque mois ! C'est du génie !

Il se cale dans le fauteuil de cuir bourgogne, caresse un peu sa calvitie. Il tend le bras vers son verre, se ravise. Il me regarde, comme un père, j'imagine, parce que ça commence à sentir la bienveillance.

— Tu sais quoi ? chuchote-t-il en s'extrayant à nouveau du fauteuil pour se pencher vers moi par-dessus la table, je crois que l'écriture, c'est comme le pétrole.

Mes sourcils en accents circonflexes semblent lui faire plaisir.

— Je veux dire que pendant des décennies tous les nouveaux curés d'écolos ont parlé de la fin du pétrole, du pic pétrolier, de ce fameux moment où on en consommerait plus qu'on en produirait et que ce serait le début

de la fin et qu'on allait s'entretuer pour une ressource non renouvelable et patati et patata. Et qu'est-ce qui s'est passé? Hein?

Je m'empresse de ne pas répondre.

— Rien! Voilà ce qui s'est passé! Rien pantoute!

Voilà aussi qui mérite une bonne gorgée de Stella Artois pour fêter ça.

— Et qu'est-ce qui se passe lorsqu'on ne trouve plus de pétrole, hein? Tu peux me le dire?

Dieu m'en garde.

— Eh bien on en trouve d'autre, tout simplement. On en trouve là où on n'avait pas regardé. On trouve du pétrole de schiste. Et on en trouve beaucoup, on en trouve tellement qu'on dit que d'ici quelques années la production de pétrole des États-Unis va dépasser celle de l'Arabie saoudite.

Ici je ne sais pas très bien quel visage je compose, étant peu habituée aux turbulences de la géopolitique du pétrole.

— Mais ça non plus, ça n'arrivera pas! annonce-t-il triomphant. Les Américains ne vont pas clencher les Saoudiens d'ici quelque années...

— Ah non, comment ça? dis-je tout de même pour lui prouver que je respire toujours.

— Parce qu'ils vont les clencher avant! Peut-être même cette année! Contre toute attente, les Américains se préparent à devenir des exportateurs de pétrole!

— Et le rapport avec la littérature?

La question semble le surprendre. Il s'enfonce profondément dans le fauteuil et me fixe d'un regard houblonné.

— Le rapport, ma belle, c'est que je crois qu'avec Internet nous sommes entrés dans l'ère de l'écriture de schiste. Internet, c'est la fracturation hydraulique de la création. La création à l'infini. Y a pus de boutte! Nous allons franchir un pic. Nous l'avons peut-être déjà franchi. Nous avons peut-être déjà basculé dans un monde où il y a plus d'écrivains que de lecteurs, plus de créateurs que de public. Et dans un monde comme celui-là, à quoi bon les concours? Santé!

Il veut couronner sa tirade par une grande gorgée théâtrale mais ça tombe à plat: son verre est vide. Je me

lève et je dépose le contenu entier de mon portefeuille sur la table, billets ET pièces de monnaie.

— Mais moi, tout ce que je veux, c'est que quelqu'un d'autre que ma mère, ma sœur ou mes amies lise ce que je fais. Quelqu'un de juste un peu objectif et compétent. Quelqu'un de bien intentionné. Au fond, c'est tout ce que je veux.

En général, dans les films, lorsque quelqu'un traverse le hall d'un grand hôtel en direction de la sortie, il marche d'un pas décidé et ne se retourne pas. Par peur du ridicule, peut-être. Mais moi, je me suis retournée.



JEAN PÉZENNEC

La veste

Ouf! Ça y était! Il avait fini les tubulures du grand hall!

Il essuya son front couvert de sueur et regarda sa montre. Avant de laisser échapper un juron. Merde! Midi vingt déjà! Plus qu'une heure quarante avant l'ouverture des portes au public! Et il lui restait toutes les tubulures de la petite salle à peindre! Jamais il n'aurait fini à temps!

C'était toujours comme ça avec les gens du culturel local. C'était la dixième ou quinzième fois qu'il travaillait pour eux, chaque fois c'était le même cirque. Ils lui commandaient des travaux de peinture pour un festival ou une exposition, il s'y prenait bien à l'avance pour être sûr d'avoir fini à temps, il achevait les travaux deux ou trois jours avant la date limite, et hop! au dernier moment, une lubie les prenait, une inspiration d'artiste comme ils disaient, et il fallait satisfaire le caprice de ces messieurs dames en urgence, toutes affaires cessantes.

Là, ça les avait pris la veille au soir. Le metteur en espace de l'exposition avait eu une bouffée délirante en faisant une dernière revue des lieux, il avait décrété que les tubulures qui soutenaient les faux plafonds des deux salles d'exposition devaient être peintes en rouge. Et on l'avait appelé à dix heures du soir pour lui demander de repeindre en rouge avant le lendemain quatorze heures, heure d'ouverture au public, les tubulures que trois jours plus tôt il avait peintes en vert.

Depuis six heures du matin qu'il y était. Il en avait des crampes dans le bras. S'il n'y avait pas eu la crise, comment qu'il les aurait envoyés promener, tous tant qu'ils étaient. Un larbin, pour eux, il n'était qu'un larbin. Ils ne

perdaient pas une occasion de lui marquer qu'eux étaient des gens de la Culture avec un grand C et que lui n'était qu'un peintre en bâtiment avec un petit p, un sous-fifre, un exécutant des basses œuvres, ver de terre, chenille, grisaille. Oui, comment qu'il les aurait envoyés au diable, le peintre en bâtiment, s'il avait pu. Seulement il ne pouvait pas, la crise était là, les clients se faisaient rares, il ne pouvait pas se permettre de refuser un chantier.

En attendant, il faisait une chaleur dans ce hangar ! Encore une idée géniale, ça, organiser une exposition dans un hangar en plein été. Dès dix heures du matin, c'était une vraie étuve. C'est bien simple, il n'avait plus un poil de sec.

C'était leur nouvelle lubie, ça, depuis quelque temps, « investir », comme ils disaient, d'anciens hangars industriels « en hommage au passé ouvrier de la ville ». Ils auraient mieux fait de penser au présent ouvrier des types qui travaillaient par une chaleur à crever à leur foutue exposition.

Parce que c'était une foutue exposition, il n'était peut-être qu'un peintre en bâtiment, mais il n'était pas ignare, il s'intéressait à l'art contemporain à ses moments perdus, il avait voyagé, il avait visité des musées dans d'autres villes que cette ville aux mains d'imposteurs de la culture, il ne fallait pas essayer de lui faire prendre des vessies pour des lanternes. Pendant les huit jours passés à travailler dans ce lieu, il avait eu le temps de les admirer, leurs prétendues œuvres d'art. Ce tas de papiers froissés jonchant un coin du hall et intitulé *Papiers froissés*; ce miroir cassé posé sur une table et intitulé *Miroir cassé*; cette masse grisâtre et informe de deux mètres de haut face à l'entrée, intitulée *Absence* et prétendant interroger la notion d'œuvre d'art en illustrant le concept d'absence de concept; cette succession d'objets récupérés dans des décharges, bidons en plastique, tuyaux rouillés, ressorts, bottes en caoutchouc, canettes de bière vides, disposés sur le sol suivant un tracé en forme de corne, le tout fièrement intitulé *Corne*. Art contemporain, ça ? Attrape-gogo, oui ! Escroquerie en bande organisée !

Il oubliait l'« œuvre » intitulée *Sisyphé*, qui consistait en un bateau en plastique qu'un dispositif dit « artistique »

gonflait et dégonflait sans cesse. Lors de ses dernières vacances, dans les Alpes, il avait fait un saut jusqu'à Lausanne pour visiter une exposition d'art contemporain, une vraie, et par un curieux hasard, il avait précisément vu une autre œuvre intitulée *Sisyphé*, une sculpture de métal de l'artiste suisse Hansjörg Gisiger. C'était bien autre chose. C'était une œuvre dont la contemplation vous transportait, une sculpture d'une grande pureté de ligne, moderne, novatrice, absolument pas réaliste, mais habitée par quelque chose d'impalpable, fruit à la fois du talent et d'années de travail de l'artiste. Il était bien sûr absurde de comparer deux œuvres qui n'avaient en commun que leur titre, il n'empêche. Cette coïncidence ne faisait que souligner le gouffre qui séparait les authentiques œuvres d'art qu'il avait pu voir à Lausanne ou ailleurs et les pitoyables crottes pseudo-artistiques accompagnées de commentaires à la mords-moi-le-nœud parsemées ici un peu partout.

Enfin, il n'était pas là pour jouer les critiques d'art, mais pour gagner sa vie. Ils le payaient pour peindre leurs tubulures, il allait leur peindre leurs tubulures.

L'œuvre, énigmatique, était exposée dans un coin de la grande salle, à gauche en entrant.

Une veste d'ouvrier. Bleue. Toute simple. Comme jetée sur le sol. Une veste maculée de taches de peinture rouge.

Elle avait très vite attiré l'attention de la dizaine d'amateurs d'art conceptuel qui s'étaient rués dans le hangar dès l'ouverture des portes, impatients d'admirer la nouvelle exposition du Centre Régional d'Art Contemporain.

Les premiers, un jeune homme aux longs cheveux noirs réunis en queue de cheval et une petite blonde portant des sandales et une robe longue à fleurs étaient tombés en arrêt devant l'œuvre.

— Ça, j'aime beaucoup... avait dit le jeune homme d'un ton pénétré, se campant devant la veste en posant son index sur son menton pour souligner l'intensité de sa réflexion. Ah oui... Ah oui... J'aime beaucoup comme proposition...

— C'est vrai que c'est fort... Et même très fort... avait fait écho la petite blonde, croisant les bras sur sa poitrine et fixant elle aussi l'œuvre d'un regard profond.

Le jeune couple avait été presque aussitôt rejoint par deux femmes d'une cinquantaine d'années – sans doute enseignantes tant elles ressemblaient à la caricature qu'on fait parfois des membres féminins de cette profession, lunettes à verre épais, visage ingrat et habillement à la décrochez-moi ça –, elles aussi immédiatement fascinées par cette veste d'ouvrier d'apparence faussement simple posée à même le sol.

Puis les uns après les autres la totalité des visiteurs de l'exposition étaient venus s'agréger au groupe.

Tout excités, ils étaient maintenant réunis en cercle autour de la veste, tentant d'analyser ce qui faisait la force de l'œuvre, indiscutablement la plus intrigante de toutes celles présentées dans la grande salle, et rivalisant d'intelligence pour en mettre à jour toutes les subtilités.

Ce choix déjà d'une veste d'ouvrier comme matrice de l'œuvre, choix qui renvoyait de façon évidente au passé ouvrier de la ville, passé auquel renvoyait déjà la transformation en haut lieu artistique de cet ancien hangar industriel qui, lui-même, du temps de sa splendeur, renvoyait à la dimension artistique du travail ouvrier dans la mesure où on y usinait des coques de bateaux si finement profilées qu'on les qualifiait d'œuvres d'art. Il y avait là un jeu de miroirs assez fascinant.

Il y avait ces taches de peinture rouge aussi, rouge comme le drapeau de la révolution, qui faisaient de cette veste beaucoup plus qu'une référence plus ou moins anodine au passé ouvrier de la ville et marquaient clairement le soutien de l'artiste aux luttes sociales en cours.

— Avez-vous remarqué aussi, intervint un homme d'une trentaine d'années portant de fines lunettes rondes, la façon faussement négligente dont la veste est posée sur le sol? Au premier abord, on a l'impression qu'elle a été jetée n'importe où n'importe comment. En fait, quand on y regarde de plus près, on s'aperçoit que non, pas du tout. Le col reste dressé vers le ciel, comme un poing levé, comme une revendication. La veste refuse de se coucher, à la fois humble et fière. Et l'artiste a choisi d'exposer son

œuvre à gauche en entrant. Pas à droite ni au centre. Non, à gauche. Et même très à gauche.

— En même temps, si je peux me permettre, dit d'une voix douce le jeune homme à queue de cheval qui le premier était tombé en arrêt devant la veste, il faut prendre garde de ne pas réduire l'œuvre à cette dimension politique, qui est présente bien sûr, indiscutablement on est là en présence d'une œuvre engagée, mais qui ne doit pas occulter le caractère énigmatique et profondément dérangeant de cette veste d'ouvrier posée au beau milieu d'un lieu d'exposition artistique.

— Je suis tout à fait d'accord avec vous, approuva une femme à l'allure de grande bourgeoise, en élégant tailleur pied-de-poule. Le concept proposé ici par l'artiste est beaucoup trop riche pour qu'on le réduise à une dimension banalement politique. Moi, ce qui m'a d'abord frappée, c'est que cette veste d'ouvrier jetée ainsi sur le sol de la salle modifiait notre perception du lieu en tant qu'espace d'exposition dédié à l'art, donc interrogeait la notion d'art elle-même...

Ouf! Il avait fini! Enfin! Un peu en retard, ça faisait une dizaine de minutes que les portes de l'exposition étaient ouvertes, mais à peine. L'essentiel était que les quelques visiteurs déjà entrés étaient toujours dans la première salle. Il allait s'éclipser par la porte du fond, ni vu ni connu, et personne ne saurait qu'un ouvrier s'activait encore dans les lieux au moment où on avait ouvert les portes.

Alors... Ses pinceaux, son pot de peinture, son sac... Sa veste! Merde! Merde merde merde! Il avait oublié sa veste dans la grande salle! Quel crétin, mais quel crétin! Voilà qu'il allait être obligé de retourner là-bas! Bonjour la discrétion!

Enfin, il n'y avait pas à tortiller, il fallait qu'il y aille. Le tout était de récupérer sa veste sans trop se faire remarquer. Avec un peu de chance, peut-être même passerait-il inaperçu, absorbés que devaient être les visiteurs par la contemplation de leurs chefs-d'œuvre.

À pas de loup, il franchit la porte de communication et posa un pied dans la grande salle. Avant de s'arrêter, pétrifié. Sa veste était au centre d'un petit attroupement.

Tous les visiteurs sans exception étaient réunis en cercle autour d'elle, la contemplant en discourant gravement.

En fait, plus on poussait l'analyse et plus on s'apercevait qu'on était en présence d'une œuvre beaucoup plus riche et beaucoup plus profonde qu'elle ne le paraissait au premier abord, avec un entrecroisement de symboles et de signifiants assez fascinant.

— Moi, dit la petite blonde, rebondissant sur les propos que venait de tenir la femme à l'allure de grande bourgeoise, j'aurais plutôt tendance à dire que l'œuvre nous interroge sur la notion d'artiste, plus précisément sur la notion de créateur de l'œuvre d'art. Est-ce que l'auteur d'une œuvre, tableau, sculpture, proposition, installation est uniquement l'artiste qui l'a conçue et apparaît sous le feu des projecteurs le jour de l'inauguration, ou est-ce qu'on doit considérer comme coauteurs à part entière les petites mains, les techniciens, les ouvriers qui ont permis la réalisation matérielle de l'œuvre? Pour moi, c'est là la question que pose l'artiste en choisissant d'exposer une veste d'ouvrier.

— Pour aller dans le même sens, ce qui me paraît très significatif aussi, surenchérit le jeune homme à queue de cheval, c'est que l'œuvre n'a pas de titre et que nulle part n'est indiqué le nom de son concepteur. Façon évidente de souligner la volonté de l'artiste de s'effacer derrière son œuvre et de rester un anonyme parmi les anonymes, au même titre que les ouvrières et ouvriers qui ont contribué à la confection de la veste.

— Est-ce qu'on ne peut pas voir aussi derrière l'absence de titre, intervint à son tour l'homme à lunettes rondes, un refus de l'artiste de donner une clé, une façon de laisser totalement libre l'interprétation de son œuvre? Tout titre est par essence réducteur. A contrario, l'absence de titre ouvre à l'infini le champ des interprétations possibles. Par exemple, ne peut-on pas voir aussi dans cette veste d'ouvrier couverte de taches posée sur un sol blanc un symbole de salissure, la salissure que représente la vie aliénante à laquelle le système capitaliste réduit les travailleurs prolétaires?

Non! C'était pas vrai! Voilà qu'ils avaient pris sa veste pour une œuvre exposée!

Il s'était immobilisé, un pied dans la grande salle et le second encore dans la petite, et écoutait, ayant peine à en croire ses oreilles, les commentaires des visiteurs. Sa veste interrogeant la notion d'œuvre d'art ! Symbole de la salissure que représente la vie aliénante des ouvriers ! Fascinant entrecroisement de symboles et de signifiants ! On pouvait dire que quand des pseudo-intellos débloquaient, ils ne débloquaient pas à moitié !

Tas de guignols. Il allait se faire un plaisir de leur mettre le nez dans leur ridicule en reprenant sa veste illico. Ça leur mettrait la honte et leur rabattrait le caquet, à tous ces snobinards qui regardaient de haut le simple peintre en bâtiment qu'il était quand ils le croisaient mais se pâmaient devant une veste d'ouvrier quand elle était posée sur le sol d'une salle d'exposition agréée par les instances culturelles officielles.

D'un pas tranquille, l'artiste s'était avancé, avait saisi la veste, l'avait mise sur son épaule et sans un mot s'était éloigné et avait disparu dans la seconde salle.

La petite assemblée resta d'abord pétrifiée, rendue muette par la surprise. Avant, l'artiste à peine sorti, de retrouver l'usage de la parole et de se répandre en commentaires passionnés. L'excitation était générale et tous parlaient en même temps, leurs propos se mêlant en une énorme cacophonie.

Remise en cause radicale de l'idée d'un art qui se donne à voir... Fascinante interaction entre artiste et œuvre exposée... Faire exploser les cadres de la pratique artistique traditionnelle... Geste fort aux interprétations ouvertes et multiples... Marcel Duchamp... Mouvement Ready-made... Objet de la vie la plus prosaïque transformé en moyen de compénétration de l'art et de la vie... Mouvement Fluxus... Captivante mise en avant d'un art qui se vit... Refus de toute finalité édifiante de l'œuvre d'art... Appréhension de la vie comme œuvre d'art globale...



BENOÎT MELANÇON

Vie et mort de l'éloquence parlementaire québécoise

Les élus québécois sont doublement déchirés linguistiquement. D'une part, la norme la plus basique du français leur échappe (trop) souvent. De l'autre, ils sont fermement soumis à une norme interne, celle du Parlement du Québec : il leur est interdit d'avoir recours à certains mots spécifiques dans l'exercice de leurs fonctions, du moins s'ils veulent s'en servir pour attaquer leurs adversaires politiques. On les imagine hésitants entre ce qu'ils peuvent dire et ce qu'ils ne peuvent pas dire, entre ce qu'ils croient incorrect et ce qu'ils pensent (à tort) correct.

À l'usage des représentants du peuple, les présidents successifs de l'Assemblée ont concocté, depuis avril 1984, une liste de « Propos non parlementaires », fréquemment augmentée de choses à ne pas dire ; il y a plus de 300 de ces mots et expressions à éviter¹.

Qu'arrive-t-il quand des « Propos non parlementaires » sont malgré tout tenus ? On demande au contrevenant de retirer ses paroles. Mais de quoi s'agit-il précisément ? Quelle langue peut-on parler, ou pas, à Québec ? Allons consulter le Recueil de décisions concernant la procédure parlementaire et sa liste de « Propos non parlementaires » datée du 17 septembre 2013. On va le constater : on y a l'épiderme bien chatouilleux et on y est peu sensible au ridicule.

Dans la mesure où personne n'a le droit de comparer le « Salon bleu » à une « basse-cour », ou une de ses parties à un « poulailler », il va de soi que les comparaisons avec d'autres règnes du vivant ne sont pas les bienvenues : sus aux « bebites », au « chien de poche », au « cochon » (et à

ses « cochonneries »), aux « moutons » (et à leur « vote grégaire »), au « pauvre petit pitou ». Vous aimeriez « distinguer un chien qui jappe d'un chien qui mord » ? Allez faire ça ailleurs. De même, « pelleter du fumier », ça ne se fait pas ni ne se dit.

Dans la liste des « Propos non parlementaires », on a évidemment retenu plusieurs insultes, plus ou moins graves : « bandits », « con » et « conneries » (haro sur le « Cass' toi pôv' con » à la Sarkozy), « deux de pique », « épais » (substantif), « eunuques », « fainéants », « fou »/« folle »/« folies », « fourbes », « fraudeuse » (mais pas « fraudeur »), « grossier personnage », « imbécile », « innocent » (substantif), « justicier de bas étage », « lâche », « matamores », « menteur », « *pickpockets* », « pleutre », « poltron », « sauvages ». D'autres expressions aussi peu amènes, mais propres au français du Québec, se retrouvent dans la liste : « gorlots », « nono », « politicien patronneux », « sans cœur », « tata », « ti-coune », « vire-capot ». La plus personnalisée est « tête de *slinky* » (il s'agirait de celle de Stéphane Bédard, du Parti québécois, selon Jean Charest, l'ancien premier ministre libéral).

Le français, c'est bien assez compliqué pour les députés, tous partis confondus. Ils n'ont pas intérêt à s'aventurer dans d'autres langues. Pour eux, pas de « *bullshit* » (mais « merde » et « marde » paraissent acceptables), « *cheap* » (ni « *cheap* et mesquin », qui est pléonastique), « *cover up* », « *loser* », « peddleur », « sale job », « *Yes man* ». À côté de ces emprunts à l'anglais, un seul mot italien est proscrit : « *omerta* ».

Deux adjectifs, bien français ceux-là, seraient particulièrement dangereux : « crasse » (« impuissance crasse », « incompetence crasse », « inconscience crasse ») et surtout « petit » (« parc des petits amis », « petit gouvernement », « petit ministre », « petite – et basse – politique », « petits amis du parti » ou « du régime », « pauvre petit pitou »). Il est vrai qu'en politique la grandeur est généralement meilleure conseillère que la petitesse.

À lire la liste des « Propos non parlementaires », on se demande comment les élus peuvent dire ce qu'ils ont à dire. Vous voulez dénoncer l'« hypocrisie » et les « hypocrites » ? Non. Vous croyez qu'on vous « cache » des choses ? Non. Vous trouvez un comportement « déshonorant » ?

Non. Des choses vous semblent « fausses »? Non. Vous souhaitez dénoncer des « basses œuvres »? Non.

Cette censure préventive n'a pas seulement pour effet de compliquer la tâche des députés, en les empêchant d'utiliser des centaines de mots et d'expressions; elle les prive également d'un vocabulaire imagé. Le plus connu de ces mots, car il en a beaucoup été question dans les médias, est « girouette » (et sa variante « girouette nationale »), que Jean Charest associait à Mario Dumont, le chef de l'Action démocratique du Québec: pareille icône patrimoniale ne doit plus être agitée sur la colline parlementaire. On doit aussi déplorer l'ostracisme dont souffrent l'« aigrefin », la « bigoterie », l'« esbroufe » le « fanfaron », l'« hurluberlu », les « tartuferies » (seulement au pluriel), voire le « sépulcre blanchi ». Voilà de beaux mots, menacés de disparition.

De même, l'invention verbale n'est pas bien vue à Québec. L'homonymie subtile (« cimenteur » et « si menteur », « marionnette » et « Mario net ») est refusée. Il en va de même pour l'allitération: le « cocu des caquistes », le « fin finaude », le « fligne-flagne » ne sont pas les bienvenus. Pas question, non plus, d'évoquer le « Bonhomme sept-heures » ou d'écraser son adversaire en disant qu'il se comporte comme « une carpe » ou comme « un tapis de porte ». Il faut parler comme tout le monde; bref, comme personne.

On notera surtout qu'un « propos » ne peut devenir officiellement « non parlementaire » que s'il a été prononcé au Parlement et que le président de la Chambre l'a jugé tel. Un élu peut donc, pour l'instant, traiter un de ses adversaires de « pédé », de « nazi » ou de « fasciste » – mais pas de « boucher de Charlesbourg » ou de « mousquetaire de Joliette ». Ça ne s'invente pas.

À l'Assemblée nationale du Québec, le ridicule ne tue pas. Quand ils parlent, certains députés se ridiculisent; pourtant, personne parmi leurs pairs ne sanctionne leurs fautes². En revanche, des mots, souvent parfaitement banals et corrects, leur sont interdits. Conçue comme un outil pour éviter les débordements, la liste des « Propos non parlementaires » est aujourd'hui un foutoir où cohabitent les clichés les plus éculés et la langue vivante, la langue figée et l'inventivité, de vraies insultes et des mots de la

vie de tous les jours. En outre, dans la mesure où il est impossible de tenir compte à l'avance du contexte où les mots de la liste seront prononcés et que ce contexte déterminera le sens qu'ils prendront, son utilité est fort limitée, voire inexistante.

On ne s'étonnera pas que l'adjectif « ridicule » fasse lui-même partie de la liste des Propos non parlementaires.

1. Cette liste a son origine dans le septième sous-article de l'article 35 du règlement de l'Assemblée nationale, selon lequel un député, en Chambre, ne peut « se servir d'un langage violent, injurieux ou blessant à l'adresse de qui que ce soit ».

2. Antoine Robitaille, qui a été courriériste parlementaire avant de devenir éditorialiste au quotidien *Le Devoir*, s'amuse depuis plusieurs années à mettre en lumière la faiblesse, en matière de langue, des occupants du « Salon de la race », ainsi qu'on désigne parfois l'Assemblée nationale québécoise. Son blogue, *Maux et mots de la langue*, regorge de perles, qui ne représentent – Robitaille serait le premier à le reconnaître – que la pointe de l'iceberg.

CHRISTINE MONOT

Le poète sauvage à Paris

Le public peu nombreux se répartissait en deux zones. Certains s'étaient déjà engouffrés dans le petit amphithéâtre obscur où ils se chuchotaient des choses à l'oreille. Ceux de l'autre camp, debout dans le vestibule, surveillaient les allées et venues ou faisaient les cent pas en attendant le poète dans une spirale fébrile. Ils parlaient fort, agitaient leurs mains et fumaient beaucoup.

Le poète apparut enfin descendant les marches, solennel et très élégant, entouré de professeurs d'université et de critiques, tous en costume sombre et cravatés, sauf les deux femmes, sobrement vêtues d'une petite robe noire. Dans l'escalier, il paraissait un roi, le roi du vertige, un roi sage et humble. Réellement il avait l'air d'un monsieur, et si ça n'avait pas été le cas, il serait alors une canaille de première, capable des crapuleries les plus basses. Mais le poète n'était pas une crapule; c'était un homme très timide et il passa sans oser les regarder. Tous pénétrèrent dans la caverne chaude où l'on allait débattre d'un sujet récurrent, un exercice à la fois classique et rafraîchissant : les nouvelles voix de la poésie espagnole.

Dès son entrée, le poète pressentit le piège bleu du salon : il y faisait très chaud. En arrivant à la table, il chercha son nom sur les petits cartons blancs. Une fois qu'il l'eut trouvé, il parut rassuré; il n'avait pas eu à se pencher excessivement, évitant ainsi d'exposer publiquement la myopie ennemie. On lui avait recommandé le laser inodore et, selon certains, indolore, c'était ce qui l'inquiétait le plus. Un rayon contre la vieillesse, voilà ce que devraient inventer les scientifiques, pensa-t-il, tandis que les autres invités finissaient de s'accommoder sur leurs sièges en

s'adaptant comme ils pouvaient aux corps de leurs voisins. En effet, erreur d'appréciation des organisateurs, la table était beaucoup trop petite et les intervenants, sans être obèses, prenaient de la place. Face au public, coude à coude, après un regard à l'assistance, ils se résignèrent à s'asseoir en maugréant. Le poète maudit le spot au-dessus de lui qui le visait tout particulièrement et se rappela qu'il voulait maigrir. Bientôt il mourrait, et il préférerait le faire sans ses kilos en trop. Le visage du poète s'illumina soudain du rouge des poules.

Il fallait se résigner, semblaient dire ses yeux qui maintenant erraient en direction du public avec une attention intense peut-être due à la myopie, mais le regard était sauvage et la vivacité de ses yeux très rapprochés, le front traversé par un seul sourcil très fourni... un sanglier du Nord... contrastaient avec son habillement; pourtant, si on avait regardé le fond de ses yeux, on y aurait vu le pantalon de velours de son cœur. Que faisait le poète quand il n'écrivait pas, quand il ne lisait pas? Comment était sa maison? Qu'est-ce qu'il aimait manger? Avait-il des animaux? Savait-il réparer une prise électrique? Rien en lui ne laissait présager un quelconque talent manuel. Est-ce qu'il jardinait?

Le directeur du Centre culturel ouvre la réunion et le poète, en entendant les éloges qui lui sont destinés, baisse les épaules dans l'attitude d'un enfant à qui l'on énumère ses fautes. Puis le poète prend la parole dans sa langue, l'espagnol, et on dirait que chaque mot qu'il prononce va être le dernier. À moitié affalé sur la table et d'une voix très lente, il remercie pour les éloges. D'un ton humble et presque douloureux, il parle de sa petite ville de province, du temps qui passe et de la solitude puis il remercie à nouveau le traducteur... qui... va faire connaître... dans ce pays... ses poèmes. Ensuite, après avoir cité comme possibles sources de la poésie espagnole actuelle trois poètes morts, il propose de lire un poème, en s'excusant presque. D'une voix de basse, profonde et vibrante, il distille le poème et, c'est certain, plus d'un a envie de se jeter dans ses bras pour le consoler. Après un silence ému, le public rompt en applaudissements.

Un professeur prend ensuite la parole et énumère tous les malheurs du poète qui ont été légion car, avec le temps, les amis disparaissent et il évoque les années passées à la banque, les misérables années à la banque, la mort récente de sa vieille mère et la reconnaissance tardive de ses pairs. Pendant ce temps, le poète sourit doucement car, devant ces mots prononcés dans une langue quasi inconnue pour lui, il a l'intuition que le mieux à faire est encore de sourire.

Après le déballage biographique, une critique littéraire écorche lentement un poème d'une voix suraiguë comme si elle criait du haut des balcons. Le poète, la tête enfoncée dans les épaules, fond discrètement, les yeux sur sa cravate qu'il voudrait défaire et commence à détester, comme les spots et les commentaires de texte. Il repense aux bégonias de sa mère que la femme a oublié de nommer, leur odeur âcre, leurs petites feuilles grossières, les fleurs les plus robustes du marché.

Ensuite un autre critique français ne réprime pas son envie de lire lui-même un poème du livre en castillan pour que le public en apprécie le rythme, et il le fait avec un accent si marqué qu'on en a honte pour lui. Le poète regarde ailleurs comme s'il n'avait rien à voir avec tout ça. Il a surtout chaud.

La femme qui intervient ensuite est si délicate qu'il suffit qu'elle prononce un « r » roulé pour que tout son corps en tremble. Elle parle de générations de poètes, d'héritages et de répudiations et elle se demande où est le *truc*. Elle parle aussi d'émotion, d'expérience, du métier de l'intimité. Le poète a l'air distrait. Il se demande où ces messieurs vont l'emmener dîner après et il est convaincu que son séjour à Paris l'obligera à son retour à une diète prolongée. Seul le traducteur qui parle en dernier le sort de sa rêverie. Il a une bonne voix, un ton vif et enthousiaste et, à travers ses mots en français, le poète identifie le nom de quelques poètes encore vivants. Le traducteur est le plus sympathique de tous. Mais maintenant arrive le pire, les questions du public. Une seule. C'est une femme d'un certain âge qui la pose : « Pourquoi ce titre à votre dernier livre ? »

Le poète prend enfin la parole et il lui demande à son tour si ça ne se voit pas qu'il va bientôt mourir et si

elle croit que l'on vit des mots; non, ils permettent de survivre, c'est tout, et on sait bien qu'ils ne vont sauver personne. La vie est poésie ou n'est pas. La vie, c'est aussi cette réunion d'inconnus qui ne vont probablement pas se revoir mais qui pourtant respectent les formes. Et il se tait. Il sent la sueur couler dans son dos, mais non, il résistera. Il ne mourra pas ce soir ici, à Paris, en exil.

Applaudissements du public.

*

Des années avaient passé. La direction du Centre culturel avait changé et la couleur des murs aussi. Cette fois la salle était pleine, des gens debout, d'autres assis par terre. Le poète avait à présent beaucoup de cheveux blancs, quelques kilos en plus peut-être, mais très bonne mine, le teint rose et frais. Le succès et les derniers prix reçus lui seyaient à merveille. De fait, lui qui avait toujours déclaré détester les voyages ne refusait aucune invitation et il bénéficiait de l'avantage non négligeable de ne pas avoir à s'occuper des réservations. Un confort dont ne jouissent dans cette vie que quelques rares individus avant de finir dans le dictionnaire et les manuels scolaires. Le poète avait l'air beaucoup plus à l'aise, plus désinhibé que jamais depuis qu'on l'invitait régulièrement dans les capitales culturelles du monde. À présent, il abandonnait volontiers sa terre déprimée, il traversait les océans, les montagnes et les plaines et, là où il arrivait, on l'écoutait, on lui posait des questions auxquelles il n'était pas tenu de donner de réponses précises, car en tant que poète, on n'attendait pas de lui des informations fiables et encore moins vérifiables. On l'applaudissait, on se bousculait, comme dans les expositions temporaires, pour emporter un livre dédié, on l'invitait à dîner dans des restaurants sélects avec des gens aimables qui jamais ne le contredisaient.

Cette fois, le traducteur était accompagné de son épouse, qui était elle aussi sa traductrice, et il montrait toujours cet enthousiasme débordant d'humour, même en évoquant les difficultés et renoncements que leur avait coûté la version française. À la table, la traductrice était restée tout le temps de profil et la couronne de cheveux blancs qui

entourait son visage lui donnait un air majestueux. Très attentive à ce qu'il disait, elle étayait parfois le discours de son mari en levant discrètement les sourcils ou en agitant un doigt. Elle avait un beau profil.

La principale intervenante était la fille du poète, une jeune femme universitaire devenue spécialiste de l'œuvre de son père. D'un ton jovial, elle fit dans un français parfait un brillant exposé d'une heure en maniant des concepts tant abstraits que relatifs à des réalités corporelles : la lumière, l'ébahissement, la conscience, la perception, les pulsions, le lien et la mémoire. Elle entraîna l'auditoire dans un vertige inquiétant, car ces gens étaient conscients que, en tant que dignes lecteurs du poète, ils devaient comprendre ce discours et l'interpréter comme une simple énonciation, une mise en mots de ce qu'ils connaissaient déjà ; ils ressentaient l'obligation d'être à la hauteur. Il ne s'agissait pas de s'abandonner, comme dans une quelconque lecture de poésie où il arrive toujours un moment où l'auditeur, emporté par un poème, un vers ou un mot, est tout à coup rendu à la réalité par une petite douleur ou par une question triviale qui le visite tout à coup, s'il a bien fermé les fenêtres ou donné à manger au chat. Avec la fille du poète, il était impossible de se détendre un seul instant : tu perdais le fil et adieu ! Tu devais alors attendre le prochain *petit épisode*, comme elle appelait les parties de son exposé. La fille du poète maniait avec beaucoup de pédagogie des théories très complexes du ton qu'elle aurait employé pour te raconter ce qu'elle avait entendu au café, mais malgré son enthousiasme, certains auditeurs paraissaient éprouver quelques difficultés à suivre le fil : le sourcil froncé, examinant leurs ongles, se passant discrètement une main dans les cheveux ou bien se massant la tête comme pour tonifier la circulation cérébrale... tandis que d'autres notaient ses plus belles phrases ou gribouillaient d'un air inspiré. C'était l'amabilité naturelle de la jeune femme, sa vivacité et son allant qui donnaient envie de la comprendre. Disons-le, ce n'était pas facile, d'autant moins que, de temps en temps, elle accélérât son discours, générant une grande inquiétude parmi le public qui interprétait ces changements de rythme comme des affirmations évidentes, un « c'est bien clair pour nous

tous» dont beaucoup se sentaient exclus. Le motif de ce changement de rythme était en réalité que l'organisatrice s'était approchée pour lui chuchoter à l'oreille de ne pas trop s'attarder, car on était vendredi soir, veille de week-end, et les agents chargés de fermer la salle s'impatientaient car ils habitaient dans la grande banlieue.

Finalement l'organisatrice de la réunion, une grande femme mince qui avait l'air d'une rescapée d'un tableau préraphaélite avec son cou très long et sa chevelure démesurée, une espèce d'Ophélie, présenta le poète d'un ton si affligé qu'on avait envie de monter sur l'estrade pour lui dire: «Mais enfin, ne te mets pas dans un état pareil», en lui tapotant sur l'épaule; mais personne n'osa la consoler, ni même le poète qui avait la sensation d'assister à la lecture de son oraison funèbre. Elle se déclara très heureuse et honorée par la présence du poète, devint toute rouge et fut incapable de retenir de grosses larmes. Si la salle fut touchée par cette réaction, le poète, prisonnier d'une très vieille pudeur, ne bougea pas un cil.

Enfin ce fut à son tour de parler. Sa voix était descendue d'une octave depuis sa dernière apparition, quinze ans auparavant et à présent, il ne prononçait plus que les syllabes accentuées, donnant de ses poèmes une lecture quasiment jazzistique. À propos de l'intervention de sa fille il exprima son admiration, son incompréhension et son étonnement. Quelques phrases plus tard, il déclara que la poésie était une chose inexplicable. Du fond de la salle, on entendit un applaudissement ténu. La lecture du poète, de sa voix d'outre-tombe, berçait maintenant l'auditoire et d'aucuns se sentaient projetés dans l'enfance des mots et s'imaginaient au fond de leur lit avec le poète à leurs côtés leur disant des mots jaunes terrifiants.

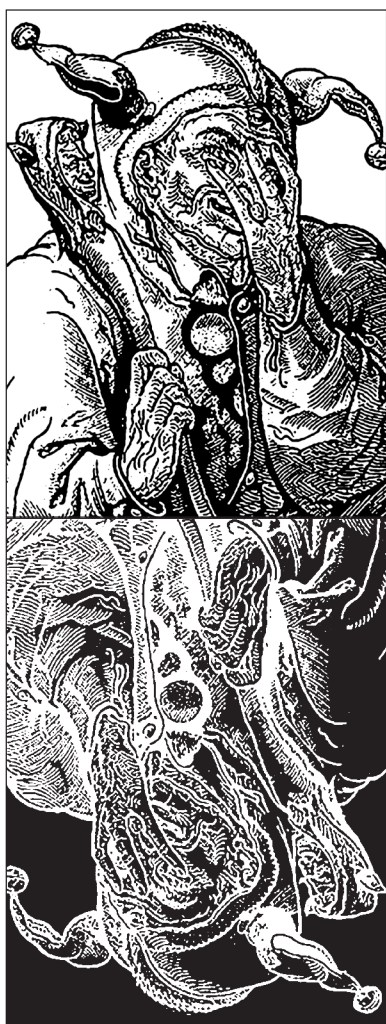
Plus tard, dans la queue des candidats à une dédicace, apparut un autre spécialiste qui avait publié une étude critique sur l'œuvre du poète et venait lui en offrir un exemplaire dédicacé. C'était un petit homme avec un béret et une allure de forain. En le croisant dans la rue, on aurait eu du mal à imaginer qu'il était critique littéraire. Il avait plutôt l'air d'un vendeur à la sauvette, d'un de ces types qui surgissent alors que tu prends tranquillement une bière au comptoir et ouvrent brusquement leur veste

pour déballer un échantillonnage de montres et de lampes de poche.

C'est Ophélie qui avait choisi le restaurant. Le poète, qui adorait le confit de canard, se vit attablé dans un restaurant turc, un endroit confortable et assez élégant, où toute la carte paraissait une déclinaison des mêmes choses. Mieux encore, elle lui évoqua quelque chose de poétique avec ses répétitions et ses variations, principalement basées sur trois mots, agneau, *cacik* et aubergine. Il compta quatorze plats : un sonnet. De fait, bien que les convives aient fait des choix différents, ils se retrouvèrent presque tous avec les mêmes ingrédients dans leur assiette. Peu importait, la perspective du confit de canard s'était volatilisée dès l'arrivée.

D'autres poètes assistaient à ce dîner. Parmi eux, un conseiller culturel, également auteur d'un livre de recettes culinaires d'Arequipa – dont il était originaire –, racontait au poète lequel, à défaut de confit de canard, était en train de se régaler d'une belle tranche de gigot, qu'il fallait cesser de manger de la viande, dont la consommation était responsable de la déforestation de la forêt amazonienne, où l'on condamnait des gens à la misère et à la faim, seulement pour alimenter des animaux pour que nous les mangions.

— Oui, c'est vrai, la vie est une chaîne de morts, déclara le poète. Ce sera bientôt mon tour. Qu'est-ce qu'il y a comme dessert ?



SUZANNE MYRE

Le premier jet suprême

Écrire... *C'est dur de le faire, c'est encore plus dur de ne pas le faire*¹.

Un œil s'ouvre, puis un autre. Le troisième reste inerte, paresseux, comme toujours. Il fait encore noir, un noir accentué par le sentiment qu'éprouve Edgar de n'avoir pas suffisamment eu de sommeil, malgré qu'il soit posté à l'horizontale depuis dix heures. Ça se voit sur sa figure, qu'il a dormi comme une souche, des plis de taie d'oreiller ont marqué sa peau, l'agrémentant de motifs zébrés. Ça ne l'arrange pas, c'est même très laid. Heureusement, sa blonde est déjà partie pour le bureau, «un vrai travail», lui serine-t-elle dès que se présente l'occasion, chaque jour. Il n'aura pas à subir de commentaires sur sa face apocalyptique et le fait qu'il a trop dormi et que l'avenir appartient à ceux qui se lèvent tôt. Il se tortille, prend son oreiller à bras-le-corps, l'enlace et essaie de trouver la position propice à une deuxième phase de sommeil, jusqu'à onze heures serait parfait. Mais son corps ne veut pas, il en a eu assez. Il lui dicte: «Lève-toi et marche.» Son mental, entité sournoise et séparée de sa volonté renchérit: «Lève-toi et marche, vers l'ordinateur.» Comme l'esprit d'Edgar est la plupart du temps aussi séparé de son corps, il n'entend rien, ou plutôt fait mine de ne rien entendre, c'est plus commode. Il se lève tout de même; élémentaire, il doit pisser.

Il fait chaud dans son appartement, un petit cinq et demi étouffant avec chat et blonde qui paie les deux tiers du loyer, grâce à son «vrai travail». Le chat miaule, s'entortille autour de ses chevilles, l'empêche de marcher droit, de pisser droit, il veut manger, vite! L'estomac

d'Edgar crie aussi, il souffre du vide, il n'a aucune envie de le laisser produire des mots, ce primitif glouton ; il veut se sustenter, pour fournir l'énergie nécessaire au cerveau de son maître dans le but de créer un chef-d'œuvre littéraire. Edgar prend son temps, déjeune en lisant le journal d'hier, tous les journaux de la semaine passée aussi, s'essaie à des mots croisés, lui qui n'en fait jamais, écoute les nouvelles à la radio en tétant son café, pourquoi pas, il est tôt. Il se dit qu'il aura amplement le temps de se creuser la tête pour inventer des histoires que personne ne lira de toute manière, sauf sa blonde et encore, pour critiquer sa ponctuation, et surtout insinuer qu'il s'inspirerait d'elle pour tous ses personnages féminins lesquels, bien que déguisés sous des noms et des apparences différents, sont bien elle (Oh si, je le savais, salaud ! C'est comme ça que tu me vois ?) sans rien remarquer de la trame géniale du récit.

Il commence à faire soleil. Comique, on dirait que le premier rayon tombe directement sur le clavier de son ordinateur. Il faudra le changer de place, il est trop en évidence. Il lui renvoie sa triste réalité : Edgar est écrivain, enfin, c'est ce qu'on lui dit et, en même temps que cette appellation le flatte, il déteste ça, qui l'oblige à rendre des comptes, d'abord à lui-même, et pour des revues que personne ne lit, des éditeurs qui doivent combler une ou deux pages blanches et n'ont trouvé aucune figure connue et emblématique disposée à le faire. Edgar est d'un naturel légèrement négatif et a une nette tendance à l'autodépréciation. Il ne faut absolument pas trop approfondir ce constat sinistre, sinistre car il sait fort bien qu'*il existe de meilleures façons de vivre sa vie que de s'enfermer tous les jours pour écrire des livres...* Il va faire rudement beau aujourd'hui. Une température à jouer dehors. Avec du monde, du vrai monde, pas les mecs perturbés qu'il invente ni ces supernymphomanes féministes aux prises avec des éjaculateurs précoces. Ha ! Il avait adoré cette dernière, une nouvelle pur *sci-fi* bondée à ras bord de filles pas chanceuses, mais sa blonde l'avait boudé pendant une semaine, non sans avoir insinué méchamment qu'au moins, pour une fois, il s'était inspiré de lui-même pour les protagonistes mâles. Il est vrai, Edgar se l'avoue et

éprouve un tantinet de compassion pour sa copine, qu'il est très difficile de vivre avec un écrivain, surtout pour une fille qui a une nette tendance à la psychanalyse.

Il remarque, chose rare, que le plancher n'a pas été balayé depuis un bon moment. Il faut remédier à ça, sinon il y aura assez de minous sur le sol pour faire un autre minou. Tandis qu'il se dirige à reculons vers le balai, son regard tombe sur son visage dans la glace. Tombe de haut : sa peau semble « se déposséder de tous ses pores », l'expression idiote et favorite de son ex qui alors s'empresait de lui enduire la face de boue volcanique. Il laisse tomber l'idée du balayage pour se consacrer à la réparation de son patrimoine épidermique. À ce stade-ci, il s'avérerait utile de spécifier que le côté féminin est plus élaboré chez Edgar que chez d'autres hommes, probablement à cause des années de cohabitation avec des filles qui cherchaient toujours à lui péter les boutons, à lui extraire les comédons, à le triturer pour lui arracher la moindre once superflue de sébum. Depuis ce temps, il est enclin à s'examiner de près, une tactique instinctive pour prendre de l'avance sur l'autre. Il cherche dans le fatras de cosmétiques de sa blonde la vase qui lui remontera la face. Pendant que la chimie effectuera ses miracles, il aura la possibilité de faire mille choses, lire, passer l'aspirateur (ça fera craquer sa copine, c'est assuré), faire la vaisselle (deux fois plutôt qu'une, c'était son tour hier et avant-avant-hier et sa blonde, pour une fois, n'a pas eu pitié de lui, serait-ce le début de la fin ?), se recoucher, lire encore, regarder le chat ne rien faire, regarder dehors, regarder dedans, argh ! argh ! argh ! non pas dedans, pas dedans !!!

Un malaise commence à s'installer insidieusement, bien qu'il semble faire tout ce qu'il faut pour justement éviter ce genre d'inconfort pouvant nuire à sa fuite. Il n'en fait visiblement pas assez, il y a des failles à son système de protection ou il les laisse paraître exprès, inconsciemment, dirait sa blonde. Un genre de chatouillement désagréable qui cherche à lui dire quelque chose et fait palpiter la paupière de son troisième œil. Il hausse le volume de la radio pour ne pas s'entendre penser, se tartine la face, essaie de se détendre en inspirant les effluves camphrés et se laisse

distraire par les commentaires de l'animateur radio. On parle du dernier film d'Almodovar qui a remporté des prix; pourquoi ne pas aller voir ça aujourd'hui? Personne n'a besoin qu'il ponde une œuvre ce matin ni ce midi ni jamais d'ailleurs. Pourquoi s'imposer cette torture? Son mental n'a pas à le commander, il n'est pas un éditeur! Il n'est pas un public délirant et assoiffé! Il est juste cet emmerdeur qui met la pression et n'aura de cesse de l'amplifier jusqu'à ce qu'il craque et que...

Voilà, ça craque, pas juste la boue thérapeutique sur son visage mais en lui. Saisir le moment ou le laisser s'envoler vers le cimetière où gisent les I.N.P.P.P. (Inspirations Négligées Par Pure Paresse)? Il se jette sur son grabat devant l'ordinateur, déjà allumé, toujours allumé *au cas où* et il explose, compose, décompose l'alphabet en une symphonie burlesque où il est en partie le personnage, comme souvent, narcissisme oblige. Le soleil respandit sur son ordinateur, le couvre d'une chaleur tropicale, ce qui n'est guère conseillé pour l'appareil, mais Edgar est un écrivain, pas un spécialiste des circuits d'ordinateurs en danger. Ça coule tout seul, de cette source qu'il renie sans cesse par peur de ne jamais la trouver, la retrouver lorsqu'il en a besoin, insécurité et manque de confiance toujours en veille, et pourtant, elle est là, muette, patiente, constante! C'est dans ces moments qu'il pue l'écrivain, qu'il transpire son noble statut. Pas *entre* ces moments, ces espaces vides qu'il cherche à combler au lieu d'y plonger, ces temps où il n'est pas un écrivain mais un nul, une larve analphabète, un écrivainillon, un qui ne paie que le tiers du loyer. Tandis que les mots se posent, il sent enfin *cette espèce de pression intérieure* qui se relâche en lui, il voit une fois de plus de quoi *il est fabriqué*: de chair, de sang, de mots, de mille et un personnages. Une émotion connue lui étreint le cœur – ou est-ce l'ego –, elle semble nouvelle et pourtant n'a rien de neuf. Un moment de grâce intense, un état de grâce. Le sentiment de son pouvoir personnel, d'être dans son élément. Il a du talent, le monstre.

C'est clair, une fois de plus: il (ne) se sent vivre vraiment (que) lorsqu'*il repousse le monde réel pour entrer dans le monde imaginaire, lorsqu'il écoute la réalité imaginaire.*

Cette *nécessité intérieure* qui le pousse à écrire et qu'il n'a de cesse de repousser (paresse, bon film à la télé, journée il-faut-faire-l'amour-sinon-elle-ira-voir-ailleurs) est sa force, elle est son atout dans ce monde où souvent, il n'existe aucun plancher sur lequel poser ses pieds pour garder un équilibre stable, alors que sa blonde, elle, peut courir en talons hauts, c'est insensé. L'écriture est ce plancher rassurant, cet abri, cette surface où il peut créer *un instant de vie* pour vivre ce dont il est composé : chair, sang, mots, milles personnages. Et mille ego plus ou moins mesurés mais bon, ça va de soi.

Voilà. C'est parti. Rien ne peut plus l'arrêter. Malgré la température interne qui monte, ses doigts sont frigorifiés tant il tape vite sur le clavier pour suivre sans en manquer une les idées que son brillant esprit lui dicte. Il est un génie. Ce ne sera pas nécessairement un chef-d'œuvre, quoique ça en approche. Lorsqu'il aura posé le dernier mot avant le dernier point, il éprouvera peut-être ce déjà-vu, *ce sentiment de n'avoir rien fait* qui vient avec l'après-écriture. Et alors ? Au moins, il pourra aller jouer sans ce sentiment de culpabilité de n'avoir pas fait ce pour quoi il existe (un sentiment purement féminin, la culpabilité, ça ne va pas ; il faut qu'il cesse de jouer à l'auto-esthéticienne, il se décolore la psyché masculine), maintenant délivré de cette précieuse marchandise qu'il doit rendre au monde pour le bonifier. Il a une mission, il est un raconteur d'histoires, ce n'est pas rien ! Avant de sortir, Edgar se relit, tout haut. Cette masturbation mentale et sonore, presque 3D puisqu'il se touche en même temps, le réjouit. Pour un premier jet, c'est rudement bon.

Le soleil brille, encore plus que tantôt même, resplendit sur lui, n'en laisse presque pas aux autres, le couvre d'une aura de gloire. Il sent son troisième œil totalement ouvert, il capte les énergies telluriques et cosmiques. Il aurait besoin d'un unique verre fumé, d'un monocle pour protéger son intelligence d'une prochaine cécité, d'un nouvel endormissement, si imprévisible. Son bonheur est palpable, il irradie, comment ne pas voir qu'il vient de pondre une œuvre unique ? Ce n'est qu'une fois arrivé au parc et que quelques regards amusés plutôt qu'admiratifs

se déposent sur lui, qu'il s'aperçoit qu'il est toujours en pantoufles et que les morceaux de glaise qui ne sont pas tombés pendant qu'il gesticulait au-dessus du clavier, pendent par petits bouts sur sa figure comme des croûtes d'eczéma. Ah bah, que ne peut-il se permettre, se dit-il en les grattant, il est un artiste.

1. Toutes les phrases en italique sont empruntées à M. Auster qui les a prononcées lors d'une entrevue télévisée en faisant étalage, entre autres choses, de son nez magnifique.

JULIUS NICOLADEC

Monophonie 3:49

Mal dormi, et comme chaque fois que ça arrivait, il s'était réveillé en pensant à la gamine du dessous. Savoir si c'était le sommeil agité qui débouchait sur la gamine ou le contraire, interprétation mouvante suivant ses humeurs. Quand il disait gamine, c'était relatif. Elle devait bien avoir la trentaine, mais lui allait tranquillement vers le demi-siècle. Tranquillement était bien sûr un gros mensonge, il y allait avec beaucoup d'angoisse. Il se sentait raté, comment souvent les gens lucides à cet âge-là. En quête tardive de sens, une fois les illusions perdues. Il faut dire qu'indépendamment de lui, le monde n'était guère aidant. Il avait maintes fois éprouvé à quel point il est difficile d'essayer de donner sens, sans qu'on se moque.

Donc, question ambiance, c'était un matin tristounet comme les autres, avec sa petite touche usuelle d'angoisse existentielle. Il prenait sa douche routinière avant d'aller travailler, rêvassant de manière intermittente au corsage de la gamine, avec la radio en bruit de fond. Enfin, travailler, pour son boulot de contrôleur de normes, principalement conçu pour entraver ceux qui avaient le goût de prendre des initiatives, c'était beaucoup dire. Mais le monde des hommes était un agencement de tant d'absurdités, qu'il ne se sentait guère coupable de faire ce métier-là plutôt qu'un autre. Il n'y avait qu'à se donner la peine d'écouter les gars, dans le poste, pour se sentir dédouané. On nageait dans le non-sens. Ordinairement, il n'accordait pas d'attention spéciale au sujet traité, ce qui aurait exigé plus de complicité que son courage ne le permettait. En fait, il aimait simplement le fond sonore, à la fois déroutant et pourtant si stéréotypé.

Quelles vertus apaisantes dans ces intonations forcées, ces silences calculés, ces relances artificielles, ces beaux trémolos d'indignation, ces jolies modulations rassurantes pour inciter à aller vers le juste. On restait bien dans le répertoire traditionnel de tous ces gens qui avaient pour mission de vous éclairer avec conviction, celle-ci feinte ou réelle, sur ce qu'il fallait penser, sur ce qu'il fallait comprendre. C'était une musique tellement rassurante dans sa monotonie, le ronron de tous ces dispensateurs de vérités, qu'il aurait été dommage d'essayer d'en percer le contenu. Tout cet ensemble, douche, céréales pour rester jeune et dynamique, chroniqueurs du matin, entrecoupé d'images rêvées de gamine en tenue plus ou moins affriolante, teinté de la nostalgie de ne plus trop croire en un avenir radieux, ce n'était pas forcément du grand art de vivre, mais c'était son petit rituel de réveil à lui. Il se consolait en pensant que bien d'autres devaient sans doute avoir la même hauteur de vécu.

Ce matin-là, par exception, il y eut un dérapage indépendant de sa volonté. Une animatrice, comme ils disent par antiphrase, en était à contester le palmarès de la dernière édition de cette mascarade qu'ils appelaient «Victoires de la musique». Comme beaucoup de gens, même pas spécialement exigeants, il trouvait cette appellation stupide, voire scandaleuse. Mais le vrai bon moyen de contester une sottise, comme chacun sait, c'est de n'en jamais parler. Il n'avait donc résolument rien à dire à ce sujet. Si on commençait à s'agiter à chaque ineptie proférée... Puis l'animatrice, voulant critiquer une chanteuse qui avait été primée, la compara à une certaine Florence Foster Jenkins, une curiosité du début du siècle précédent. Et de passer à l'antenne les exploits de cette dernière, dont l'air de la «Reine de la nuit» dans la *Flûte enchantée* de Mozart. Alors là, c'en était fini de l'attention flottante. Il y avait un côté grandiose dans le ridicule qui forçait l'admiration. Il fallait vraiment avoir entendu ça. C'était peut-être la première fois qu'il écoutait vraiment la radio, ce qui s'appelle écouter. Il faillit glisser en sortant de la douche, sous le coup d'un fa particulièrement incertain. Il réussit à se rattraper au radiateur trop chaud, ce qui, allez savoir pourquoi, augmenta encore sa haine des

amalgames. Avec cette méthode malhonnête consistant à se référer à un truc pitoyable pour essayer d'en dévaloriser un autre sans rapport aucun, on était bien dans la rigueur intellectuelle d'usage. Parce qu'enfin, c'est la Florence qui avait raison, il faut oser. De toute façon, *à vous regarder ils s'habitueront...*

Il passa du coup tout le reste de la matinée, tout en continuant bien sûr sa petite routine professionnelle de nuisance à des gens qui ne lui avaient rien fait – mais là, il n'avait pas vraiment besoin de son cerveau –, à méditer sur l'absurdité des comportements humains. La chroniqueuse avait cru donner, avec sa petite démonstration, l'exemple absolu du ridicule des incompetents. L'ironie de l'affaire était qu'elle-même était encore plus incompetente, à coup sûr, beaucoup plus insignifiante que dame Foster Jenkins, dont le ratage se haussait quasiment au génie. Seulement l'une donnait dans l'absurdité conforme, donc semblait normale, tandis que l'autre donnait dans l'excentrique. Il éprouvait du mépris pour ce genre de nullité qui passe pour raisonnable, simplement parce qu'elle est courante. Tandis que la Foster... S'il avait été présent à Carnegie Hall, ce 25 octobre 1944, c'est avec enthousiasme et même reconnaissance qu'il l'aurait applaudie.

Du coup, entre deux petits rappels fugitifs d'images fantasmées de gamine du dessous en tenue légère, il se mit à s'interroger sur les limites du normal, et sur les différentes manières d'en sortir. Un peu de fantasme n'empêche pas la réflexion, ça peut même aider. Il faisait donc le tour des cas de figure les plus courants de sortie de route. Si vous avez des mœurs sexuelles tout à fait hors normes, vous êtes un criminel. Si vous vous jetez du balcon en maillot de bain dès qu'il pleut à la pleine lune, vous êtes un malade mental. Si vous redoublez de mesures aberrantes chaque fois qu'il y a constat d'échec, vous êtes un véritable homme d'État. Si vous parvenez à vous financer un passage à Carnegie Hall et que vous faites salle comble en massacrant Mozart, vous êtes une excentrique. Si vous faites la même chose de votre fenêtre ouverte, sans avoir pu vous payer une campagne de pub, vous troublez l'ordre public. Si, officiellement mandaté, vous pourrissez la vie de gens qui ne vous ont rien fait et que vous ne connaissez

même pas, vous êtes un fidèle serviteur de l'État. Si vous vous obstinez à offrir innocemment de jolis bouquets de violettes à une femme, alors que ça fait des semaines qu'elle vit une aventure torride avec votre meilleur copain, vous êtes un pauvre jobard. Il y existe finalement mille et une méthodes, il faut juste choisir et oser.

Pour sa tranquillité d'esprit, il lui fallait pousser loin la compréhension de ces différentes manières d'outrepasser les limites. Limites de quoi, d'ailleurs, la question le laissait perplexe. Recherches faisant, il tomba sur le bouquin d'un psy américain apparemment assez connu, du nom d'Allen Frances, qui exprimait ses doutes tardifs sur la limite entre le normal et l'anormal. La question n'était pas neuve, mais c'était toujours intéressant d'en voir les différentes déclinaisons. En fin de lecture, il eut une véritable révélation causée par une anecdote relatée par l'auteur. Celui-ci mentionnait le cas d'un artiste contemporain désireux, comme ils disent de manière naïve et prétentieuse, de dépoussiérer les œuvres du passé. Le gars avait donc entrepris de mesurer toutes les longueurs d'onde réfléchies par un tableau de la Renaissance. Puis, à l'aide de son ordinateur, car il est sain que l'informatique participe aux progrès de l'art, il avait calculé la valeur arithmétique moyenne de ces longueurs d'onde. Une fois le résultat atteint, il avait tartiné une belle toile de la couleur obtenue. Un joli rectangle, parce que, malgré tout, on reste toujours traditionnel sous un rapport ou un autre, couvert d'une couleur caca très stimulante.

Le propre de toutes les grandes œuvres, c'est d'inciter les contemplateurs à en produire d'autres. Il n'était question pour lui ni d'imiter bêtement ni même de produire une œuvre plastique. Comme nous le savons déjà, il était plutôt branché musique. Cependant, il trouvait l'idée du gars assez judicieuse. À savoir revenir, pour la critiquer, sur cette passion primitive de la diversité. Problème aussi bien politique qu'artistique puisque, comme l'ont fait savoir maints penseurs et politiques contemporains, la diversité mal gérée risque toujours de dégénérer en discrimination. Il est infiniment plus équitable de ne présenter qu'une seule couleur, ça évite les présupposés idéologiques. Quand on y réfléchit, Yves Klein, c'est beaucoup plus démocratique

que Van Gogh, puisque ça ne fait plus de distinction entre les spectateurs, en fonction de leur capacité à différencier formes et couleurs. Et puis, c'est quand même grisant de faire du différent sur la base du refus de la différence.

Pourquoi, donc, ne pas transposer cette brillante idée musicalement? Il connaissait l'école minimaliste américaine, mais, tout bien pesé, ces artistes s'étaient arrêtés à mi-chemin. Il fallait partir du plus complexe pour le réduire au plus simple. Méditant la démarche du peintre, il en vint tout naturellement penser à Mozart. Voilà un compositeur que tout le monde prétend aimer, toutes civilisations confondues, quelles qu'en soient les traditions musicales. On le diffuse même dans les étables pour augmenter la production de lait, et dans les serres pour faire pousser la salade. Mais il paraît évident que si tout le monde aime ça, c'est surtout parce que personne n'écoute vraiment. On le disait déjà de son temps, il y a trop de notes là-dedans. Prenons par exemple le Concerto pour clarinette. On comptera les occurrences de chaque hauteur de notes, en pondérant bien sûr suivant leur durée, et on fait la moyenne. Chose à laquelle il n'avait pas pensé au début, c'est qu'il est impossible d'obtenir une fréquence moyenne qui tombe juste sur une note de la gamme tempérée usuelle. Mais c'était très bien comme ça, le côté moderne et audacieux s'en trouverait renforcé. Et puis, il y aurait un petit côté difficulté technique, toujours utile pour faire comprendre qu'on est dans le grand art. Que faire de cette note? Eh bien, la faire entendre, évidemment. Il appellerait ça «*Monophonie*»: un seul son, retour au vrai sens du terme. C'était une trouvaille de son copain Marcel. Il sentait bien qu'avec un si beau projet, la gamine allait cesser de faire la fière. Remarquez, la fière, elle n'était peut-être que timide. Enfin, il y aurait de fortes chances qu'elle lui tombe toute cuite dans les bras.

Quelques mois plus tard, il avait mis l'aventure en branle. Il avait sollicité l'aide efficace dudit Marcel, un gars décidément précieux. «*Copain*» était en fait beaucoup dire. Un jeunot, lui aussi dans la trentaine, qui, allez savoir pourquoi, semblait lui vouer une certaine admiration. Peut-être encore un de ces gars en manque de père... Enfin, même s'il avait ce côté un peu niais

propre à son âge, c'était vraiment un chic type. Il était très dévoué et savait se montrer efficace. Jusqu'alors, il lui avait surtout servi de confident. C'était bien d'avoir quelqu'un de discret à qui causer de la gamine, des stratégies possibles, et de leur éventuelle chance de succès. Il avait fini par le nommer officiellement conseiller technique et artistique. Marcel s'était tout de suite mis à l'œuvre. Il avait fait construire une variante de clarinette qui donnait juste la fréquence trouvée, et qui pouvait la tenir dans la durée. Bon pour le marketing, ça, qu'il y ait rétroaction des œuvres sur les instruments. Il allait falloir peaufiner la technique de jeu pour faire croire à une longue tenue de note sans renouvellement, et former des virtuoses qui y parviendraient parfaitement. On avait là tout un programme, de quoi faire un séminaire de recherche et obtenir au passage quelques subventions.

Lui, personnellement, manquait un peu de compétence technique. Mais chacun sa place. Il était le créateur, et l'important était de bien montrer qu'on était dans la conquête artistique... Saisi par l'enthousiasme d'une réussite qu'il pressentait imminente, il se prenait à envisager qu'il existait aussi, dans le monde, d'autres filles que celle du dessous. Pour en revenir à l'œuvre, comme le Concerto pour clarinette durait environ une heure, sa première idée avait été de donner à sa création la même durée. Mais Marcel lui suggéra qu'il fallait prendre en compte aussi bien les limites physiologiques de l'exécutant qu'un certain déficit d'attention propre au public contemporain. C'était décidément un petit gars avisé sous ses airs quelconques. Alors, à titre symbolique et en guise d'hommage, il se limita à trois minutes quarante-neuf secondes, parce que c'était la durée exacte de l'enregistrement de Florence Forster Jenkins qu'il avait recueilli sur Internet. Il y aurait une référence historique, ce qui est toujours bon. C'est encore Marcel qui trouva le titre final: «Monophonie 3:49». Il fallait prévoir qu'il y en aurait des suites, ne pas compromettre l'avenir. De plus, avec un titre à la John Cage on s'inscrivait dans une tradition. Ça faisait sérieux et réinscrivait l'innovation dans des repères connus – toujours bon, ça. Ce Marcel était décidément futé. Il avait bien fait d'en faire son conseiller.

Le succès démarre parfois de manière foudroyante. On entendait son œuvre à la radio jusqu'à une demi-douzaine de fois par jour. Les publicitaires payaient le prix fort pour être dans le créneau adjacent. Quand il lui arrivait encore de fréquenter son appartement d'origine, et qu'il croisait la gamine dans l'escalier, il voyait bien qu'il avait droit à un nouveau type de sourire. Il s'ouvrit d'ailleurs à Marcel, histoire d'évaluer le meilleur moment pour cueillir, mais celui-ci lui répondit de manière très évasive. Il n'avait peut-être plus le temps de jouer les confidents. Bon, du moment qu'il assurait la gestion technique de l'aventure... Et de ce côté-là, ça marchait. Sa «*Monophonie 3:49*» se répandait de plus en plus. Le jour où il eut l'extraordinaire joie de l'entendre en fond sonore dans le hall d'une grande gare, il réalisa à quel point elle était en phase avec la réalité de son siècle. D'ailleurs, ce qui est indubitablement le signe d'une grande création, on voyait bien que tous les gens présents avaient l'air de trouver naturel qu'on entende cela à cet endroit et en cet instant.

Maintenant, pour couronner le succès, il lui fallait bien sûr l'apothéose de la scène, qu'il s'agisse d'une salle de concert ou, mieux, du plateau d'une grande chaîne télé. Aussi, à la première invitation, il fut très ému. Également très inquiet, car il ne fallait pas rater cette opportunité charnière. Il fallait surtout soigner la présentation. Il ne voulait pas tomber dans cette erreur lamentable qu'il avait souvent observée, de professionnels sérieux qui, ayant produit des choses assez astucieuses pour faire recette, faisaient un flop, tant ils avaient fait preuve d'un amateurisme stupéfiant dans leur manière de présenter. Il avait vu des naïfs, confiants parce qu'ils avaient concocté un joli agencement plein de notes, et qui s'étaient imaginé qu'il suffisait de faire écouter leur machin pour obtenir le succès. Comme si ça se trouvait à chaque coin de rue, quelqu'un qui soit d'humeur à écouter vraiment. Les gens éclairés savent bien qu'il importe peu qu'on n'ait rien d'intéressant à dire, pourvu qu'on le fasse avec le tapage adéquat. Et après ça, moins on en dit, mieux on se porte. Il est évident qu'en tous domaines, trop de contenu ne peut que nuire à une bonne présentation. Et ça fait longtemps

que les plateaux de télé l'ont compris : un plateau du kitsch le plus tapageur pour mettre en scène, comme écrin du quasi-rien qu'ils ont à proposer.

Il allait donc falloir soigner la tenue. L'avait bien compris en son temps la Foster Jenkins, qui dessinait elle-même ses tenues tarabiscotées. Pas facile toutefois de se démarquer de nos jours, où on a à peu près tout essayé. Il avait cru avoir un coup de génie en concevant la présentation en costume une pièce. C'est-à-dire une veste haute couture en haut, et rien en bas. Enfin, tout de même un slip, un pagne, ou une parure de ce genre. Parce qu'on a beau vivre une époque libérée, il y a quand même des limites. Et puis, il pouvait y avoir des mineurs dans la salle. Patatras, son conseiller préféré lui avait alors signalé que non seulement un chanteur à la mode avait déjà fait le coup, mais qu'en plus il avait fait breveter le concept. Le concept, si, si. Mais le Marcel, qui était décidément plein de ressources, avait trouvé le coup du bermuda. Donc, pour composer le tableau : le superbe Borsalino bleu qu'il avait acheté le jour où il avait compris qu'il ne lui restait plus à jouer que la partition de l'homme mûr, un haut de smoking grande classe dont les plus ignares pouvaient voir qu'il avait coûté très cher, avec lavallière rouge clinquant sur t-shirt de l'équipe de foot de son patelin natal, tout ça pour faire valoir le bermuda un peu voyant. Il était tenté par une bonne paire de charentaises, mais peut-être que ça ferait trop, on verrait. Le bermuda, en tout cas, c'était vraiment une bonne idée, parce qu'il avait de ces mollets flatteurs, pileux juste comme il faut pour faire viril. Décrit comme ça, le tout pouvait sembler grotesque, mais c'était comme pour la Foster Jenkins, passé un certain point, on est forcément dans le grandiose. Et puis, ça restait tout de même dans l'unité stylistique d'un plateau de télé. En tout cas, il lui paraissait acquis qu'avec tout ça, la gamine ne songerait plus à opposer la moindre résistance. Il anticipait même un avenir radieux, se complaisant dans l'idée que la monophonie n'engageait pas du tout à la monogamie. Là encore, le Marcel consulté avait eu l'air d'éluder. Il était clair que le conseiller technique n'avait plus guère de temps pour se soucier d'autre chose. Et puis, son truc

à lui c'était la technique, l'organisation et le marketing, manifestement pas trop les filles.

Le premier plateau télé avait marché vraiment très fort. Les jolies plantes qu'ils ont toujours soin de mettre au premier rang, avec leurs beaux sourires admiratifs et innocents qui ont l'air de tout ignorer des tenues incendiaires qu'ils surplombent, ça donne une ambiance chaleureuse, ça stimule les invités. Beau succès. Quand il fallut passer à la première dans une grande salle de concert de la capitale, il sentit qu'il fallait adapter. D'abord, moins de cinq minutes, ça peut aller à la télé, mais pas en salle. Il réussit à se caser dans un concert de musique contemporaine. On lui fit même l'honneur de le faire passer en dernier, pour conclure sur le plus marquant. Il atténua bien sûr la vivacité du tableau. Le bermuda tourna au pantacourt, de couleur plus sobre, mais il laissait encore entrevoir qu'on avait affaire à un homme véritable. Trêve de tergiversations, à la suggestion de son conseiller, il invita la gamine à la première. Il fallait bien conclure parce que, sous peu, il y aurait sans doute d'autres opportunités à saisir. Tenant compte de sa timidité naturelle, il lui avait réservé une loge. Pour la rassurer et afin qu'elle ne soit pas trop perdue, Marcel lui tiendrait compagnie. Il était convenu que ce dernier la retiendrait un petit quart d'heure après la fin des ovations, le temps qu'il se débarrasse des journalistes. Elle accepta l'invitation, semblait-il, avec enthousiasme.

Suite à une brillante idée du gamin, il avait fait rechercher le monochrome dont parlait Frances. Il l'avait retrouvé, l'avait acheté. Ça lui avait coûté cher, en temps et en argent, mais puisqu'il avait les moyens désormais. Et puis, il fallait marquer le coup symboliquement, c'était quand même son premier concert et sa première groupie. Il comptait lui offrir le tableau à l'issue du concert. Dans son esprit, pas vraiment un cadeau d'amoureux, plutôt pour lui montrer ce qu'elle allait pouvoir s'offrir si elle disait oui. Le succès avait été énorme, à la hauteur de celui de Foster Jenkins à Carnegie Hall. On était quand même parvenu à contenir le temps des applaudissements. Finalement, les journalistes avaient été expédiés en deux minutes. Ils étaient pressés de téléphoner à leur rédaction

pour rendre compte de l'ampleur du succès. L'un d'entre eux proposa que soit plutôt organisée une conférence de presse un peu plus tard au foyer de la salle de concert, le temps de mobiliser les moyens supplémentaires nécessaires. Il avait donné son accord, rendez-vous dans une heure, Marcel mettrait l'affaire au point.

À peine deux minutes de parcours pour rejoindre la loge. Le temps tout de même d'esquisser quelques rêves de gloire. S'inspirant de Cage, il se dit que ce serait une idée astucieuse d'intégrer le temps des applaudissements dans l'œuvre. On aurait un truc en deux parties, la mononote sur trois minutes et quarante-neuf secondes, puis l'ovation du public qu'on ne chercherait plus à limiter dans le temps. Un côté interactif très moderne, il appellerait la nouvelle version complétée « Monophonie 2.0 ». Il avait aussi fallu, chemin faisant, qu'il écarte quelques admiratrices un peu collantes – on verrait ça plus tard. Il arriva donc dix minutes en avance, les oreilles encore toutes frémissantes de son œuvre et de son succès, prêt à recevoir les manifestations de l'admiration qu'elle allait lui porter. Dans le feu de l'enthousiasme, il entra dans la loge en trombe, sans frapper.

Comme c'est le cas dans tous les grands chocs, il commença par ne rien comprendre à ce qu'il voyait. Il fallut bien une dizaine de secondes pour que le tableau prenne sens. C'est long, dix secondes, en cours de catastrophe. Marcel était en train d'embrasser la gamine à pleine bouche, et elle semblait collaborer avec enthousiasme. Il lui maintenait la tête, qui semblait en avoir bien besoin, de la main droite, tandis que la gauche s'affairait sous la jupe. Ils ne prêtèrent même pas attention à son entrée. Ils finirent tout de même par daigner faire relâche, le temps pour la gamine de lui saccager son bonheur. Elle y alla gaiement, elle était radieuse dans l'assassinat.

— Pauvre ami, jamais rien vu ni entendu de plus stupide. Le reste du concert, c'était plus ou moins supportable. Mais alors ton truc : nul ! Envie de partir au bout de trente secondes. Marcel a voulu que je reste. Faut dire qu'il embrasse sacrément bien, ton conseiller technique. Et qu'est ce qu'il sait en faire des choses, avec ses mains, un vrai virtuose. Heureusement qu'il était là pour meubler.

Parce que 4 minutes, ça peut être long. Mais lui alors, il m'en a casé des heures en quelques minutes, et pas une seconde sans surprise. Allez, va vite te rhabiller parce que là, tu es vraiment ridicule sur toute la ligne, avec en plus ta petite merde à la main...

Complètement désemparé, impuissant, il ne songeait plus qu'à se défendre sur les détails.

— Ma petite merde, un monochrome qui m'a coûté une fortune? Et puis c'était 3 minutes 49, pas 4 minutes.

— Je ne voulais pas parler du prix, juste de la couleur. Mais tu as raison de me reprendre sur la durée, parce que ton conseiller technique, qu'est-ce qu'il sait en faire voir du pays, en onze secondes. Pas monogestuel du tout.

Et d'en rajouter Marcel dans la cruauté.

— Mon grand, il y a au moins une chose où tu as vu juste. Ton monochrome couleur caca est tout indiqué pour fêter ton succès. Tu te souviens de ce que t'avait dit une de tes anciennes victimes professionnelles, un jour de rebuffade: raté, chez vous, c'est une vocation définitive? Pour le reste, la gourde de service n'est pas toujours celle qu'on croit. Et puis, tu vois, je sais vraiment gérer, même quand on n'est plus dans le débile...

— Oh, au fait, reprit la gamine, si tu veux, j'avais demandé à Marcel de te prendre un pantalon de secours, en prévision de ton désastre. Tu vois, je sais avoir pitié.

Et de lui tendre le pantalon, avant de repartir cyniquement à la charge. Elle prit quand même deux secondes de pause avant l'estocade finale.

— Faut dire aussi que t'es trop mignon, mon chou. Un jobard en tenue de clown qui rêve de faire défiler les gamines alors qu'il n'est pas foutu d'aligner deux notes de suite... Enfin, rassure-toi, comme le dit le proverbe, ça ne tue pas...

Sur le coup, il se dit que ça ne tuait peut-être pas au sens propre, mais qu'on pouvait quand même en périr dans sa tête. Mourir de ridicule... juste assez vivant pour savoir qu'on ne l'est plus. Mais il se reprit vite. *À te regarder, ils s'habitueront...* Il était de la même race que la Foster Jenkins, sauf qu'il ne fallait pas compter qu'il ferait comme elle sa crise cardiaque un mois après son triomphe. Il avait eu le courage d'essayer, il aurait celui de recommencer.

Ces deux-là pouvaient bien jouer les distributeurs de bons points de normalité. Ils ne soupçonnaient pas qu'ils étaient prisonniers d'un vieux schéma éculé. De pauvres excités provisoires qui ne se rendaient même pas compte qu'ils jouissaient surtout d'avoir trompé quelqu'un. Petit scénario usé qui se dissoudrait vite fait dans la grisaille. Tandis que lui saurait rester à hauteur. Peu importe qu'il soit difficile de créer sans qu'on se moque, une fois compris par qui on est moqué... Encore et toujours, *répondre à l'effondrement des preuves par une salve d'avenir*. Il fit demi-tour, la tête pleine de nouveaux projets qui s'esquissaient. Et puis, il devait bien rester encore dans le hall deux ou trois admiratrices toutes disposées à lui servir de lieu de passage vers son avenir radieux...

SÉBASTIEN CHARTRAND

À la Boulangerie Lovecraft

De ce que je m'apprête à rédiger, je ne puis confirmer la totale véracité. Ma raison a probablement été altérée par l'indicible horreur dont je fus témoin. Il me faut néanmoins affronter une dernière fois ces souvenirs avant de tout faire ensuite pour les reléguer dans les abîmes de l'oubli. Or, il est possible qu'un jour le monde soit confronté de nouveau à ce qui se produisit, la nuit précédant le 1^{er} novembre 1927, au domicile de mon collègue et ami, William Earthman.

Les lecteurs de l'*Arkham Advertiser* se rappelleront peut-être avoir lu ses articles, qui paraissaient chaque semaine dans la section gastronomique, où il dévoilait les secrets de sa science. Nombreux furent ceux qui recopièrent fidèlement ses indications et louangèrent son audace. Son nom était connu dans les grands cercles culinaires de Londres, Paris et Rome. Quand, le 10 mai 1925, il annonça qu'il quittait la pratique pour ne plus se consacrer qu'à la recherche, il sema la consternation chez tous ses disciples.

Celle-ci fut d'autant plus grande dans sa famille et chez ses amis les plus intimes, dont j'étais. Le grand public ne sut jamais comment William Earthman s'isola dans sa résidence de Hasley Street, éconduisant le moindre visiteur, refusant de répondre à ses correspondants, sauf pour indiquer qu'il ne consacrerait désormais ses efforts qu'à des expériences qu'il jugeait de première importance. Il déclina toute invitation de ses proches, cessa de fréquenter les clubs privés d'Arkham, si bien qu'au bout de quelque temps on ne fit plus d'effort pour tenter de rompre son isolement. Ma dernière tentative pour le faire

sortir de sa demeure se solda par un piteux échec et me fit comprendre la gravité de son état. Quatre mois avant la nuit d'une terreur sans nom, j'étais chez lui, pensant attiser son intérêt en décrivant les nouveaux arrivages d'un navire en provenance des Indes Orientales, chargé d'épices rares et exotiques. Malheureusement, celui qui avait été mon ami se contenta de me toiser avec mépris : « Que savons-nous, dit-il avec fièvre, de l'art gastronomique véritable, de la réelle science de créer ce qui doit être consommé ? Depuis qu'il a émergé de son état bestial et domestiqué le feu, l'homme n'a cessé de diversifier les moyens pour apprêter ce dont il avait besoin pour assurer sa subsistance. De toute évidence il existe, sous-jacent aux infinies variantes imposées par la culture, la tradition et les coutumes, une création primitive, ancestrale, commune à toutes les sociétés humaines et qui constituerait l'origine même de toute science culinaire. »

Je connaissais suffisamment William Earthman pour être plus inquiet que moqueur et lorsque je lui exprimai mes craintes, il me jeta hors de sa demeure sans ménagement ni considération. Je ne devais plus avoir le moindre contact avec lui jusqu'à la date fatidique.

Je me rendis chez lui le soir même où je reçus sa lettre, sous un ciel éclairé par une pleine lune anormalement brillante. Nous étions la nuit du 31 octobre, veille de la Toussaint, mais dont les célébrations remontent à des âges beaucoup plus anciens et ténébreux. Je me sentis troublé dès qu'on m'ouvrit la porte, car c'était lui qui se tenait dans l'encadrement et non le vieux domestique auquel j'étais habitué. L'angoisse m'étreignit quand je vis quels atroces stigmates ces quatre mois avaient laissés sur mon ami. Lui que j'avais connu bien charpenté voire corpulent, semblait maintenant émacié, comme vidé de sa substance. Ses cheveux, qu'il avait blonds, avaient pris une sinistre teinte blafarde et ses yeux, naguère vifs et rieurs, étaient désormais profondément enfoncés dans leurs orbites. Ils luisaient d'une manière inquiétante qui me mit tout de suite mal à l'aise.

Il m'invita à entrer d'une voix qui avait pris des sonorités cavernueuses et me tourna aussitôt le dos, s'éclairant d'une seule chandelle. Je lui emboîtai le pas, presque sans

réfléchir, à travers la vieille maison coloniale que sa famille occupait depuis le XVIII^e siècle. Je tentai de meubler l'oppressant silence qui y régnait en lui narrant les dernières nouvelles concernant nos relations communes. Je m'arrêtai quand je vis qu'il ne prêtait pas la moindre attention à mes paroles.

Nous pénétrâmes dans la cuisine et j'observai l'état lamentable des lieux. Il régnait dans cette aire de travail une atmosphère lourde et lugubre que je ne pouvais définir précisément, à laquelle contribuait l'étouffante chaleur dégagée par le four. Posés négligemment sur la table, au milieu des accessoires culinaires, gisaient des volumes que mon ami était parvenu, sans que je ne sache comment, à sortir des sombres rayons de la bibliothèque de l'Université Miskatonic. J'y reconnus de nombreux titres qui m'effrayèrent grandement, tels le rarissime *Recettes des vieux pays* du Comte de Méridaine, le légendaire *Encyclopédie alimentaire* de Anthonio Pétridis, le *Compendium culinaire* dont l'Histoire n'a pas retenu l'auteur et, par-dessus tout, l'ineffable *Gastronomicon*, rédigé par la ménagère démente Jehane Ben-Oha.

William Earthman, qui m'observait, remarqua ma surprise. M'invitant à prendre place dans un fauteuil qu'il épousseta à la hâte, il commença à me tenir d'inquiétants propos : « Vous aurez déduit à la teneur de ma lettre, commença-t-il d'une voix lente, que si je vous ai fait venir ici, c'est que je ne puis garder plus longtemps pour moi seul le fruit de mes découvertes. »

Je hochai la tête, frissonnant au timbre presque sépulcral de sa voix. Sans se préoccuper de mon trouble, mon ami poursuivit : « Ce que je vais exécuter devant vous est le résultat de nombreuses expériences dont plusieurs se sont soldées par de lamentables échecs. J'ai heureusement fait disparaître les hideux résultats de mes premiers tâtonnements, car j'ai la certitude que les gastronomes obtus pousseront les haut cris devant ce qui n'est, en vérité, que formes imparfaites de la plus séculaire tradition culinaire. »

Je ressentis une frayeur plus grande encore et gardai les yeux rivés sur le moindre mouvement de mon ami. Il tira d'une armoire un bol de grandes dimensions qu'il posa sur

la table et apporta un énorme pot de terre cuite, vestige du siècle dernier, dans lequel il puisa une farine très fine et très blanche. Je le vis calculer avec beaucoup de précision la quantité de cette poudre blême qu'il versa dans le bol et y ajouter une carafe d'eau qu'il avait recueillie une heure auparavant à peine, sous la sinistre lueur de la lune, alors que le brouillard s'était levé, dans l'unique but de procéder à cette troublante démonstration.

C'est à cet instant que je vis une sorte d'éclat soudain dans son regard autrement vide, éclat qui aurait pu passer, aux yeux d'un observateur moins averti, pour de la démence – or c'est bien une froide intelligence qui brillait dans ces yeux céruléens. Avec une satisfaction qu'un homme n'aurait pas dû éprouver en de telles circonstances, il plongea les mains dans le bol pour pétrir la pâte en murmurant des choses qu'il était le seul à comprendre. Mon sang se glaça et ma bouche s'ouvrit sur un cri silencieux alors que j'entendais un bruit de succion repoussant et que je voyais qu'aux doigts de Earthman s'accrochait la répugnante substance protéiforme par des filaments blanchâtres. Quels mots pourront jamais suggérer tout l'effroi que suscitait l'immonde spectacle d'un homme partagé entre l'inquiétude et la fascination, triturant à mains nues cette chose hideuse. Mes membres paralysés devant cette scène malsaine refusèrent de m'obéir, même si la raison me dictait de me jeter sur mon ami pour l'éloigner de force.

Il s'écarta finalement de lui-même, lorsque la masse informe et grotesque eut acquis des propriétés qui semblaient le satisfaire. Avec un linge humide, il retira de ses doigts les reliquats amorphes qui, même arrachés à l'agglomérat originel, gardaient intactes leurs propriétés adhésives ; puis il sortit de sa poche un sachet qu'il vida doucement sur son ouvrage, en comptant les pincées à voix basse. C'était une étrange substance qui me semblait d'origine fongöide et que je l'entendis désigner, à travers ses marmottements, par des sonorités anciennes se rapprochant de *lev'hur*.

Simultanément, un courant d'air froid passa dans mon dos et je retins ma respiration un moment. William Earthman mit son ouvrage de côté, disant que la chose avait besoin de temps pour atteindre son stade définitif.

Il se mit alors à m'entretenir, pendant presque une heure, des mentions dans l'Histoire de cette création qu'il était en train d'accomplir sous mes yeux. Il parla longuement des travaux que Pasteur avait débutés en 1857; puis il dérivait complètement, dissertant sur les causes d'obscures famines du Moyen Âge, avant d'aborder le sujet de lointains éons, aussi anciens que la mémoire des hommes, bien avant, disait-il, que l'empire Romain n'étendît cette procédure dans tout son territoire ou qu'une antique religion, vieille de nombreux siècles, n'adoptât pour symbole le partage de cette étrange substance. Il me parla des rives du Nil, de l'Égypte pharaonique où était peut-être né cet immonde protocole. À mesure qu'il discutait, il jetait sans cesse de vifs regards vers le bol où reposait la pâte informe, comme s'il eût craint que quelque chose n'échappât à son contrôle. Quand finalement la vieille horloge sonna les onze heures, il retourna au bol et sursauta devant le résultat.

Je vis en me levant que la chose avait plus que *doublé* de volume. Elle emplissait maintenant la totalité du bol et menaçait d'en déborder. Pire encore, elle semblait littéralement *chaude* au toucher. Troublé, mon ami fouilla dans ses notes et relut à voix basse l'un des passages du *Gastro-nomicon*. Quand, après d'interminables minutes, il jugea que la réaction était normale, il fit une boule de la masse pâteuse et l'introduisit dans le four qui chauffait déjà avant mon arrivée.

Sur ce qui va suivre, je ne puis affirmer hors de tout doute qu'une part ne soit pas due à mon imagination fiévreuse ou à mon esprit ébranlé par l'innommable révélation qui se découvrit à mes yeux. Je me dois néanmoins de citer dans l'ordre les événements tels que je me les rappelle et tels qu'ils hantent désormais mes nuits en d'effroyables cauchemars.

Je me souviens que mon ami William Earthman était fort nerveux après qu'il eût introduit sa sinistre pâte dans le four brûlant. Nous restâmes immobiles près d'un quart d'heure, attentifs, alors qu'un relent d'abord subtil se mit à s'échapper du four et à se répandre dans la pièce tel un linceul olfactif. La tension de mon ami était palpable; quant à moi, mes nerfs étaient soumis à rude épreuve et, chaque minute, les vapeurs odorantes semblaient gagner

en puissance et en intensité. Je vis que William Earthman ne quittait pas des yeux le petit sablier de verre italien qu'il tenait de son aïeul et dont il ne se séparait jamais. Quand les derniers grains de sables finirent de s'écouler, il prit une profonde inspiration et ouvrit la porte du four.

Je me rappelle fort bien avoir vu le regard triomphant de William Earthman devant ce qu'il interpréta comme une réussite sans précédent. Je ne sais pas si c'est l'apparence de la chose, devenue dure et jaunâtre sous l'action de la chaleur, qui me fit quitter la demeure de mon ami en hurlant sous l'effet d'une panique aveugle, ou le fait de constater que l'entité avait *encore* gagné en volume. Mais ce qui me causa une peur plus immonde encore, bien au-delà de tout ce que l'Homme est supposé capable d'éprouver et fit qu'on me retrouva, au petit matin, geignant comme un animal blessé dans une ruelle sordide, à plus d'un demi-mille de la maison de celui qui fut mon ami, fut une révélation cent fois plus effroyable. *Car, pendant un interminable moment, je vis que William Earthman tenait entre ses mains une miche de pain, parfaitement ronde et encore fumante.*

CHRISTOPHE ESNAULT
LIONEL FONDEVILLE

L'esprit d'entreprise

Lors de mes nuits d'insomnie, je maudissais cette existence sinistre et étouffante, tapissée par les livres de Cioran et les bouteilles de rhum. Cinq fois par semaine, à sept heures du matin, j'ouvrais la porte de mon vestiaire pour enfiler un gilet gris. En blanc et bleu : *À fond la forme*. Je détestais mes collègues. Exécrais ce boulot. Vomissais la plupart des clients.

Quelques années plus tôt, le pouce levé, j'écoutais tranquillement de l'électro-tribal au baladeur sur le bord de la nationale. J'allais me compromettre aux Eurockéennes de Belfort, mais pour assister à un concert de Saul Williams, que ne ferait-on pas ? Un représentant s'arrêta à ma hauteur et mit mon sac à dos dans son coffre. Il filait vers Le Mans et voulut connaître ce qu'il appela mon « parcours professionnel et ma situation actuelle ». Je lui répondis que je passais le plus clair de mon temps à des concerts ou à la pêche. Devant la brièveté et le flou de ma réponse, l'homme, bronzé, épaules larges, socialisé jusqu'à la caricature, me suggéra d'envoyer un C.V. au responsable du rayon pêche du Décathlon d'Angers. L'offre était affichée à la sortie du magasin depuis six mois, apparemment sans succès. Je me dis que ma petite expérience d'animateur auprès d'enfants dans le domaine de la pêche à la mouche, ainsi que l'initiation à la vente lors de stages chez des disquaires pourraient les intéresser. Ce fut le cas. On fait parfois de très mauvaises rencontres en autostop.

Le RMI¹ eut longtemps de formidables avantages. Je réussissais à crêcher à droite et à gauche, claquant radieusement mon fric auprès d'un dealer de pilules magiques qui,

pour moi, cassait ses prix contre quelques services. J'étais une mine d'informations précieuses sur les lieux des divers rassemblements où il pouvait facilement écouler ses acides. À cette époque, je pris le ferry pour assister au festival de Glastonbury. Là, des filles nues se frottèrent à moi avant de m'entraîner dans des buissons plutôt ardents. Puis ce fut le retour douloureux en France, où je dormis un peu trop souvent dehors. Les pseudo-copains nouvellement maqués qui ne répondent pas quand on appuie sur leur sonnette.

Enfin vint l'idée écrasante, mais inévitable, de me coltiner un boulot pour louer un appartement, qui me permettrait d'avoir un boulot, qui me permettrait, etc. Les adresses des squats européens, j'en avais partiellement fait le tour. Je devais bien passer à autre chose. Pas moisir à Saint-Brieuc, au Wagon, repère de punks à chiens. Pas moisir à Toulouse non plus, dans un immense atelier d'artistes sans vitres. Là, on m'avait regardé d'un sale air quand j'avais affirmé n'être doué pour aucune forme d'expression artistique. Ce fut pire quand j'ajoutai que je ne comptais pas justifier ma vie par de vaines et puérides vellités de reconnaissance sociale, basées sur des productions indignes. Je n'étais pas comme eux, et il s'en fallut de peu qu'ils me le fissent chèrement payer. Les bastions anarchistes et libertaires me fatiguaient, eux aussi. Je ne croyais plus en la vie communautaire. Pas davantage en la vie. Mes utopies étaient ratatinées. Le représentant de la nationale me donna le coup de grâce.

Travailler... Vacuité de cette notion. Servitude, humiliation, effacement. Chaque jour, ce frein à ronger pour ne pas tout envoyer valser. Trois ans. Comment ai-je pu supporter ça pendant trois ans? «Fais des efforts pour sourire, tu tires toujours la gueule. Tu n'es pas dynamique, n'oublie pas que nous vendons des articles de sport! Lave ton gilet, il est gris, ça fait désordre. Réponds quand on te dit bonjour. Remplis ta fiche d'évaluation de compétences. Fais preuve de sociabilité et d'esprit d'entreprise pour une fois, inscris-toi sur la liste pour la sortie surprise du dimanche 24 juin, on va peut-être au Futuroscope.» En fait, ce fut Eurodisney. J'y abandonnai le groupe sans tarder pour fumer mon sachet d'herbe, seul. Montagnes

russes avec du hardcore de Detroit dans les oreilles. Je perdais mon âme et dilapidais mon temps. Permanente envie de chialer.

J'ai trop picolé et trop gobé pour réussir à me concentrer sur les exercices d'évaluation proposés tous les ans par le magasin. C'était une habitude: j'avais raté deux fois mon test d'entrée pour passer le diplôme d'accès aux études universitaires. Sans l'espoir d'obtenir un jour une équivalence Bac, mes vagues projets d'entreprendre une formation pas trop débile pour essayer de jouer le jeu social avaient été anéantis. L'impasse, déjà.

Démisionner, c'était perdre quatre mois d'indemnités ASSEDIC². Délicat. Le directeur du magasin me convoquait dans son bureau de temps en temps. Tutoiement obligatoire de part et d'autre, sourires généreux, le moment était plutôt agréable en surface, mais finalement, exténuant pour moi. Il m'expliquait les raisons pour lesquelles je n'étais pas poussé vers la sortie. Selon lui, dans tous les magasins dont il avait été le directeur, au moins un type comme moi se retrouvait dans l'équipe des vendeurs: contestataire, paresseux, solitaire. J'étais son mal nécessaire, la vérification de sa statistique, son grigri. Il m'aimait bien.

En traînant mollement mon transpalette d'appâts sur la moquette verte, je cherchais à donner du sens à ce temps qui m'était volé, totalement indifférent à mes collègues. Pour eux, j'étais au mieux un farfrelu extrémiste, au pire un abruti. Esclaves heureux. Je les méprisais. Leurs *comment ça va?* et leurs *à plus!* grimaçants me donnaient envie de cogner leurs petites gueules avec un club de golf, fer 9. Je n'avais rien à voir avec leur monde aseptisé et bien trop clair – quatre-vingt-dix employés, tous blancs. Rien à voir avec leurs fêtes bidon du samedi soir, leurs préoccupations matérialistes, leurs discours homophobes, sécuritaires et racistes. Avec le degré d'inculture assourdissant et généralisé qui les liait. Avec leur volonté animale d'atteindre à toute force une place confortable au sein du système libéral, dont ils ne possédaient pourtant pas le début d'une notion. La quasi-totalité était constituée d'étudiants illettrés, adeptes du karaoké, intoxiqués par la terrible légèreté de ton de la boîte. Et bien sûr, chez tous,

une fâcheuse inconséquence concernant la reproduction sexuée. Leur connivence semblait totale. J'avais peu de certitudes, j'en ai encore moins aujourd'hui. Mais celle-ci ne devait jamais plus se déloger de mon cerveau : le vendeur est le vrai nihiliste. Le pire.

Ce matin-là, comme cela m'arrivait souvent, je glissai quelques asticots dans une boîte de poudre énergétique Powder Muscles 196. Ce rituel m'avait beaucoup amusé au début. Mon excitation intérieure s'était bien vite estompée... Étrangement, jamais une seule plainte des clients n'arriva au magasin. Désormais, cela relevait simplement de l'acte de résistance, catégorie « infime ». Ma colère bouillonnait depuis trop longtemps et je savais que cette journée serait spéciale. Je devais faire quelque chose pour me sortir de ce borborygme. N'importe quoi. C'était urgent. J'y pensai en jetant mes cartons dans le concasseur. M'asseoir à l'intérieur du bac, me dissimuler sous les déchets et attendre que quelqu'un vienne appuyer sur le bouton ? Non. Le suicide est une solution plus qu'acceptable, mais je ne voulais pas donner raison à cette société cynique et ultra-violente. La veille, j'avais fini *Contre-feux* de Bourdieu. De plus, l'allusion à la métaphore « la société broie ses enfants » me parut un peu trop appuyée. Je faisais partie d'une machine, j'étais une pièce de voiture Majorette égarée dans le ventre d'une moissonneuse-batteuse, et je me répétais : « Ce n'est pas celui qu'on croit qui brisera l'autre. »

Mon responsable était en Normandie pour l'implantation d'un nouveau magasin. Il gagnait un peu plus que moi, mais à l'heure, je gagnais bien plus que lui. Ses heures supplémentaires n'étaient pas rémunérées. Il était ambitieux : passage obligé. Dans ces cas-là, mes collègues du rayon chasse me donnaient un coup de main, et réciproquement. J'avais accès aux clefs de l'armurerie.

Le magasin ouvrit ses portes. Insensiblement, j'élaborai un scénario. Vision de photos, d'abord. Puis, plans esthétisants, ralentis, court-métrage gore. J'imaginai le contact du métal froid sur mes doigts, les secousses des détonations. Fait divers en première page. Journal de vingt heures. Record d'audience.

Un acte véritable, enfin, par lequel je serais devenu vraiment humain... Ma vie était déjà terminée. Même pas besoin d'y renoncer.

À midi, mon collègue du rayon chasse me remit les clefs, le temps de sa pause déjeuner. Samedi, heure d'affluence... Je fus bientôt sollicité pour la vitrine des cartouches. J'en profitai pour mettre trois boîtes de côté. Plombs n° 2. André Breton avait proposé de sortir dans la rue et de tirer sur les passants, sans méthode, parce qu'ils étaient là. La mort qui prend au hasard, acte surréaliste. Je n'avais pas d'équivalent à *L'amour fou* à écrire. Moi, l'amour, il ne fallait plus m'en parler.

Derrière le comptoir des armes, je chargeai deux fusils, dont un automatique trois coups. Je me sentis étonnamment vivant. Cela ne m'était pas arrivé depuis très longtemps. Je regardai avec tendresse les victimes potentielles qui déambulaient. Dans l'imminence de leur fin et du dernier acte accompli au cours de leur séjour sur Terre, elles retrouvaient un semblant de grandeur. Une euphorie me parcourut.

Je réfléchis quelques minutes. Si je devais me transformer en assassin, autant faire preuve de finesse et donner du sens à ma démarche. Tueur en série, d'accord, mais militant d'abord. Agir dans des stades peu fréquentés, sur des chemins de randonnée... Oui... Descendre exclusivement les porteurs d'un vêtement, d'une chaussure, d'un maillot de bain où apparaîtrait le petit sigle bleu de la marque maudite. Un enquêteur finirait par remarquer la constante, les médias annonceraient l'indice découvert, fréquentation des magasins en chute libre, dépôt de bilan, panique sociale. Cette idée me redonna envie de vivre. Je retirai les cartouches de leur logement, les replaçai dans leur boîte, puis rangeai les deux fusils sur le râtelier. Je refermai le tout à clef en pensant à cette vague connaissance, ce collectionneur d'armes auprès de qui je savais pouvoir me procurer le matériel nécessaire. J'avais enfin un projet de vie.

C'est fou comme on peut déprimer des années avant de trouver l'inspiration de génie qui illumine et transcende son avenir. J'étais sur le point de devenir un bienfaiteur de l'humanité. J'allais démissionner au plus vite et enchaîner le maïs, les pommes et les vendanges jusqu'à bénéficier d'allocations chômage bien méritées. Je tenais à laisser mûrir ma vendetta, à peaufiner mon projet dans ses moindres détails. Ma détermination ne flancherait pas.

Par où commencer ? D'abord, changer de ville. M'exercer longuement au tir avant de débiter ma réjouissante entreprise. Quand les nombreux athlètes, tennismen et autres véliplanchistes décimés rendraient les lieux de pratiques sportives trop surveillés, je créerais la surprise. Je reviendrais cagoulé dans un de ces mêmes magasins. Accomplir ma première idée. Du sang et des tripes sur la moquette verte. Carnage rapide et efficace. Puis, moins d'une heure plus tard, à bord d'une voiture volée, je me rendrais sur un autre de ces lieux où j'avais perdu trois années inestimables, et quand j'aurais vidé deux chargeurs en visant quelques têtes et un genou – handisport, j'adore – j'aurais accompli ma mission. J'adresserais un communiqué à la presse pour exposer mes motivations, dénoncer l'aliénation des masses crétinisées, leur acceptation résignée de leur condition d'esclaves. Je prendrais l'avion pour Mexico, direction Chiapas. J'aurais ainsi mis un point final à mon action. Je me voyais comme une solution alternative au situationnisme et à Action Directe. Les élections présidentielles approchaient. Sauf malchance, j'étais sur le point de changer le destin de ce pays.

Un type interrompit mon orchestration mentale. « Où se trouvent les appelants canards ? » J'ôtai mon gilet et lui répondis que je ne travaillais plus ici. Ahuri, il fixa mon tee-shirt *On Strike* des Thugs.

Deux mois plus tard, les armes étaient acquises, mon entraînement figolé, le plan verrouillé. C'est alors que je tombai amoureux de Victoire. Conseiller financier au Crédit lyonnais à trois quarts temps, elle travaillait dans une agence différente tous les ans. Ne jamais laisser les employés s'installer, prendre leurs repères : l'instabilité crée le désir de se surpasser. Championne régionale de natation, extravertie, entourée d'amis, fermement de droite, elle pulvérisa mon nouvel équilibre mental. Je ne lui demandai pas ce qu'elle pouvait bien me trouver. Je me contentai de sa rage à faire de moi ce qu'elle voulait. De menues considérations éthiques vinrent parasiter mon projet. Devais-je renoncer aux sublimes jambes de Victoire, à ses fesses hypnotiques, à son dos tatoué, à son mètre quatre-vingts ? Ou bien poursuivre l'aventure et lui donner cet enfant dont elle parlait sans cesse ? Je m'étais rapidement

installé dans son appartement. Nous passions nos soirées devant la télé, avachis sur son canapé suédois. Sur ma nuque, je sentais le souffle glacé du rouleau compresseur de la société capitaliste.

Victoire était fière de moi. Sur ses conseils, je m'étais inventé un parcours d'étudiant en biologie, ce qui m'avait permis d'intégrer les rangs du laboratoire pharmaceutique Activis. Mon travail, une étape vers un poste plus intéressant encore, consistait à proposer de nouveaux neuroleptiques, anxiolytiques et tranquillisants à des médecins et des psychiatres. L'ironie de la situation me ravissait. Notes de frais, voiture de fonction, déplacements incessants, téléphone et ordinateur portable payés par l'entreprise... Pour me changer les idées, je pensais parfois aux centaines d'asticots dont j'avais modifié le destin. Je souriais avec tristesse.

Les élections présidentielles qui suivirent mirent un terme à la V^e République. Le charismatique leader de Force et Tradition remporta le deuxième tour avec plus de 60 % des suffrages. Discrètement financé par Activis, il avait habilement exploité l'engouement délirant de la population pour les exploits récents de plusieurs athlètes nationaux. Curieusement, tous blonds aux yeux bleus. Des angevins aux trois premières places du marathon de New York, un saumurois recordman du cent mètres en moins de neuf secondes, l'équipe de hand-ball de Noyant-la-Gravoyère (Maine-et-Loire) vainqueur de l'équipe nationale espagnole (68-4), les All Blacks humiliés au Stade de France avec huit essais pour le jeune angevin Éric Filippo, etc. La presse internationale se rua vers Angers. Les nombreuses analyses de dopage furent négatives.

Entre les deux tours, un journaliste d'investigation affirma que des boîtes de poudre énergétique Powder Muscles 196 auraient été à l'origine de ces prouesses. Quelques jours après l'annonce des résultats du scrutin, sa famille lança un avis de recherche le concernant. En vain jusqu'à aujourd'hui.

Au boulot, on murmure qu'Activis a été chargé de mener les recherches pour identifier la molécule qui décuple les capacités des sportifs angevins blonds aux yeux bleus. Depuis les élections, des inconnus en costume sombre se

baladent dans les couloirs de la boîte. Ils mesurent tous un mètre quatre-vingt-dix et ne parlent à personne.

Je transpire. Mon ventre est noué. Mes mains tremblent. Je viens de trouver, froissé dans une photocopieuse, un exemplaire des résultats de l'analyse. Au milieu, un énorme CONFIDENTIEL. En haut, l'en-tête d'Activis. Des chiffres obscurs dansent devant mes yeux. Je saute au bas de la page. « Conclusion : La molécule étudiée possède un ADN hybride, présentant les caractéristiques des ingrédients du Powder Muscle 196, mêlées à celles de la larve du diptère brachycère muscomorphe, communément appelée asticot. »

1. Revenu minimum d'insertion (France).

2. Associations pour l'emploi dans l'industrie et le commerce (France).

CATHERINE DESNOUVEAUX

Avani

C'est de la fenêtre du département que je l'ai vue, ou plutôt, remarquée pour la première fois. Dans le parc, vaste jardin à la française étonnant en ces lieux, elle avait déniché un coin d'ombre herbeux et légèrement vallonné. Elle était assise là, en lotus, quelques sacs auprès d'elle. Son accoutrement paraissait coloré et défraîchi. Elle était immobile.

Je savais qu'elle était arrivée depuis peu et que son installation dans le service s'était faite sans histoires. Jusqu'alors je n'avais pas eu l'occasion de la rencontrer. Peut-être l'avais-je déjà aperçue sans lui prêter attention ? Mais maintenant, oui, je la croisais régulièrement. Elle occupait souvent un des fauteuils de la grande salle qui faisait office de salon. Seule, discrète, un fichu sur la tête laissant voir ses cheveux gris, elle imposait une distance. Peu à peu, cependant, son nom s'était mis à circuler et des incidents furent rapportés.

Une nuit, elle avait quitté l'établissement, dépassé les limites du parc pour marcher dans la ville, au grand désarroi de la soignante de garde qui avait trouvé son lit vide lors de sa tournée. Promenade de santé, accès confusionnel aigu ou quête de liberté ? Difficile de trancher. Elle ne parlait pas la langue et personne dans cette vaste institution ne parlait la sienne. On ne pouvait démêler si ses lamentations nocturnes étaient l'écho de ses prières ou de ses hallucinations.

Silencieuse et effacée, elle pouvait, lorsqu'on s'adressait à elle, tout aussi bien discourir sans fin dans cette langue étrangère ou repousser brusquement celui ou celle qui lui offrait de l'aide. Beaucoup la craignaient, ne sachant

comment la satisfaire. Sans que les raisons en soient connues, on savait que certains soignants ne pouvaient entrer dans la chambre sans être rejetés par des cris furieux, alors que d'autres étaient mieux accueillis. Ses habitudes ne correspondaient pas à la routine du lieu et elle refusait les soins habituels. Elle mangeait peu, laissant la nourriture sur le plateau, mais conservait et accumulait les desserts, cachait des objets, vaquait la nuit, refusait la douche, restait immobile des heures durant le jour, assise sur le bord de son lit. Un halo d'étrangeté l'isolait.

On s'inquiéta pour sa santé. On s'interrogea, et je rejoignis confrères et consœurs à la table des conciliabules, là où se clarifient les situations et se discutent les manières de faire. Mais selon la tournure d'esprit propre à chacun, les opinions divergeaient sur les causes de ses habitudes et sur les actes à poser pour lui porter secours. Au fond de soi, on la trouvait bizarre, mais chacun se raisonnait. Les esprits les plus scientifiques voyaient dans ses manières l'effet de quelque maladie et réclamaient un diagnostic ; les poètes se disaient plutôt séduits par une personnalité originale ; les plus tolérants pointaient des effets de culture et réclamaient de la part de tous l'accommodation. Cependant, celles et ceux qui subissaient ses récriminations et ses affres n'éprouvaient guère de compassion. Ils qualifiaient ses agissements de ridicules et se moquaient de tant de palabres.

Malgré tout, on s'entendit sur un point : il fut convenu qu'Anastasia prendrait l'affaire en main. C'était une soignante d'expérience, parmi les plus âgées, habituée aux situations difficiles et qui pouvait imposer un ordre des choses. Mais après quelques rencontres houleuses où elle lui proposa des soins, on vit Anastasia se mettre peu à peu à un rythme et à des façons de faire inattendus. Anastasia se plia à ses petites manies et à ses bizarreries. Elle l'aida à faire son lit, à le recouvrir de l'étoffe froissée sortie d'un des précieux sacs entreposés à la tête du lit, à replacer le sac à côté des deux autres, en bordure des oreillers. Chaque matin, elle prit le temps de lui démêler ses longs cheveux et de lui ajuster son fichu. Elle suivit aussi ses directives pour rehausser la table et y mettre une nappe choisie dans la commode. Ainsi installée, la table devenait un paravent

qui la dérobaît aux regards. Et puis Anastasia passa beaucoup de son temps libre à rechercher des retailles de papier et de tissu pour sa protégée, qui de rien savait faire des fleurs, qu'elle reliait en guirlandes et dont elle décorait son coin.

Grâce à la vieille soignante, la vieille hébergée faisait peu à peu son nid dans sa portion de chambre. Et c'est à force de hochements de tête, de gestes pour imiter, de dessins griffonnés, de sourires, de colères, de hurlements, de doigts pointés, de quelques mots peu à peu balbutiés, d'essais, d'erreurs, qu'Anastasia put dresser avec elle la liste de ses préférences quotidiennes.

Un jour, Anastasia lui présenta un atlas. La vieille femme tourna une à une les pages où la géographie des pays se dessinait et, s'arrêtant sur la carte d'une région, tandis que son visage s'illuminait, elle pointa. Et puis elle prononça le nom, *Avane* ou peut-être *Avani*, qu'autrefois, dans ce pays-là, on lui donnait. Avani pleura.

Dans l'établissement on ne reconnaissait plus Anastasia, cette personne qui avait bâti sa réputation sur ses qualités d'efficacité, de rendement, de sévère rectitude, même, laissant peu de place aux épanchements et aux caprices de ceux qui recevaient ses soins. Maintenant on l'apercevait pendant les courtes pauses – plutôt que faisant les cent pas comme naguère en tirant avidement sur ce qui lui restait de cigarette – assise à l'ombre du grand saule, rêvassant, elle qui n'avait jamais quitté sa terre, un atlas sur les genoux. Elle aurait voulu connaître, comprendre, habiter ces lieux lointains qui lui avaient été désignés et qui maintenant, à cause d'Avani, lui étaient devenus si étrangement familiers.

Mais les choses se gâtèrent quand Anastasia troqua la toilette quotidienne et la douche hebdomadaire pour des ablutions. Elle avait déniché un seau et un récipient, disposé des serviettes et aidait Avani à s'asperger dans la petite salle de bain attenante à la chambre. Le jour où l'eau ruissela jusque dans le corridor et qu'un visiteur faillit glisser dans une flaque, le barrage de tolérance déjà fissuré, céda. Et lorsqu'on vit Anastasia sortir de la chambre, affublée d'un collier de fleurs faites de retailles, le mot «ridicule», comme une vague, déferla. Qui en se retirant

laissa sur la grève des sentiments mêlés : de l'incrédulité, de l'indignation, des moues, du dépit, des haussements d'épaules, des fous rires. Comme des coquillages épars.

Si bien qu'on se décida pour un interprète. Je fus chargée de la tenue de la rencontre et le jour dit, je réussis par quelques gestes et en évoquant d'un mot sa langue à annoncer à Avani cette visite pour l'après-midi. Comme ravivée par la nouvelle, elle me désigna son miroir et son peigne. Elle sortit d'un de ses sacs un voile de mousseline et d'un habile drapé s'en coiffa. Elle déplora ses dents gâtées et, par coquetterie, tint devant sa bouche un mouchoir fin à la manière de Joséphine de Beauharnais.

À l'arrivée de l'interprète dans sa chambre, Avani prit les mains de cette femme qui pouvait la comprendre et pleura. Puis elle parla avec vivacité et sous l'effet de la traduction, des mots, jusque-là vides, furent réanimés, échangés, des bribes d'histoire racontées.

Elle dit : « Ma famille a été décimée là-bas. Je leur ai échappé. J'ai erré longtemps. Je suis seule ici. »

Elle dit : « Je suis une vieille femme maintenant. »

Elle dit : « J'habitais avec mes parents une petite ville du désert. Il y avait des fleurs dans le jardin. »

Je m'étais assise à côté d'Anastasia, regardant avec elle l'atlas ouvert sur ses genoux et j'écoutais Avani raconter son périple. Elle aurait parlé des heures. Mais on rappela que le temps accordé à l'interprète était compté. Et que les questions à poser devaient être précises, utiles. Les réponses tant attendues devaient permettre enfin de prendre soin d'elle de façon efficace.

Elle dit alors : « Mon thé, je ne le bois qu'avec du lait de chèvre. »

Elle dit encore : « Je veux des papiers de soie de couleur et des ciseaux pour faire des fleurs. »

Au milieu des questions, Avani s'échappa. Son esprit, enhardi par les souvenirs que les mots échangés avaient ravivés, vaqua vers des régions et des temps lointains. Elle se rappela les équipées à dos de dromadaire qu'elle faisait petite avec ses parents pour se rendre jusqu'au village où vivait son grand-père, dans la belle maison où ils étaient attendus. Le voyage prenait du temps. Sur la route les troupeaux de chèvres ralentissaient le rythme chaloupé

des dromadaires. La maison de son grand-père était vaste et les jardins y succédaient aux terrasses. Alors qu'Avani se remémorait la chambre qui lui était destinée, ombragée de jalousies, une remarque se fit plus insistante : « Vous criez souvent. »

Elle répondit, craintive comme une enfant et un peu étourdie par ce mélange des temps : « La nuit je crie parce que j'ai peur ; des ombres se glissent dans ma chambre ; elles se moquent de moi. »

Elle dit aussi, furieuse, criant presque et maintenant tout à fait présente : « Je crie parce que je ne veux pas d'homme pour m'assister à ma toilette. »

Malgré un élan d'empathie, on s'étonna quand même que la puissance des cris soit, somme toute, sans commune mesure avec une situation très ordinaire : personnel à gérer, tâches à répartir, budget à resserrer, sexe à ne pas discriminer. La traductrice, tant bien que mal, s'essaya à des équivalents pour transmettre des mots tels que « rationalisation », « ratio », « tâche », « adaptation ».

Cela n'ébranla pas Avani. Jamais, auprès d'elle, un homme n'était intervenu dans l'univers réservé des gestes de femmes. Comment aurait-elle pu même l'imaginer ? Il y avait toujours une femme pour cela. L'idée même la révoltait et que cela puisse lui arriver à elle, ici, maintenant, de rage, l'étranglait... Les hommes. D'abord les jeux, les rires, tous enfants mêlés. Et puis, le voile de mousseline qu'on ramène furtivement sur le visage à leur passage. L'esquive et la séduction. Les appartements aux fenêtres ajourées qui préservent du regard des hommes. C'est cela qu'elle avait connu jeune fille...

... Oui, c'est ensuite que le monde s'était effondré et que toute sa vie avait basculé...

Mais un homme l'aidant à ses ablutions!... Et alors que l'interprète lui pose d'autres questions, sur le visage d'Avani si impassible d'habitude, des frémissements se succèdent. Comme des sentiments mêlés. Fâchée. Incrédule ? Puis, peut-être, dépitée. Et voilà qu'elle sourit. Et qu'un grand rire soudain la secoue, comme une vague !

On lui demande pourquoi, en la circonstance, ce rire.

Avani cherche à expliquer comment cette situation la trouble.

« Oui, mais ce rire ? »

Avani ne peut le dire. Même avec l'aide de la traductrice elle ne trouve pas le mot qui dirait en même temps le chemin pris par le fil des pensées et des souvenirs et la cascade de ses émois, son indignation, sa colère, son étonnement, fondus à présent dans ce fou rire (... résurrection furtive d'un souvenir qu'elle tait : quelque histoire chuchotée entre filles dans le grand secret du *zenana*, les appartements réservés des femmes). Elle pressent qu'il y a un mot pour dire tout cela, mais maintenant, elle ne le trouve pas.

*

Avani ne livra pas tous ses secrets lors de cette rencontre.

Mais ses mots pour traduire ses velléités, ses espoirs et ses souvenirs avaient esquissé son univers et rendu le grain de sa personnalité.

Avani ne fit pas de demandes pratiques et raisonnables auxquelles il aurait été aisé de répondre.

Mais lorsqu'Anastasia, envers et contre toutes les normes sanitaires en vigueur, rapporta du lait de chèvre d'un lointain quartier de la ville, Avani sortit d'un de ses sacs en plastique deux tasses à thé en porcelaine finement décorée enveloppées dans des linges blancs.

Avani avait eu de la difficulté à retrouver quelques mots de sa langue maternelle. Ceux-ci lui échappaient, malgré sa volubilité. À ses bizarreries déjà connues et dont on n'avait pu, malgré les efforts diagnostiques, préciser les causes, fallait-il ajouter un déclin du langage ?

Mais peu de jours après la rencontre, alors que j'allais dans sa chambre pour la saluer, Avani prit un papier sur lequel elle écrivit avec application :

हास्यास्पद

L'écriture était affirmée et sûre malgré un léger tremblement dans la main. Elle me tendit la feuille. Je regardai le mot que je ne pouvais même pas prononcer et fis à Avani un geste d'impuissance et d'incompréhension.

Elle mima alors un fou rire : ce mot qu'elle venait d'écrire, je compris que c'était celui-là qu'elle cherchait lors de la rencontre, qui lui avait manqué et qui depuis lui était revenu. Je lui signifiai que je gardais le papier dans l'espoir d'une prochaine traduction.

*

Le temps passa. Je pris avec elle l'habitude de brèves visites où elle m'accueillait d'un simple geste : elle appliquait ses paumes sur ses yeux, puis me présentait ses mains ouvertes. Je lui adressais alors ce même geste en retour un peu comme on fait d'un baiser qu'on envoie, comme une marque d'estime et une salutation ; et je la quittais.

Et puis sa santé s'altéra. Sa bouche édentée, maintenant invaginée, se fit muette. Ses gestes perdirent leur fluidité. Ses yeux cependant gardèrent leur intensité. Anastasia redoubla d'attention pour elle.

Avani mourut. Je glissai précieusement dans mon carnet intime la seule trace que je possédais d'elle : le papier où elle avait inscrit le mot non déchiffré et qui conservait son énigme.

Quelques années plus tard, je visitai son pays. J'avais traversé le désert qui avait été le sien et j'y avais vu les bougainvillées qui fleurissaient dans les jardins. Maintenant, le périple se poursuivait vers la ville sainte. Par la fenêtre du train qui m'y conduisait, j'avais contemplé les eaux du fleuve sacré que le chemin de fer longeait. Mais après un interminable voyage alors que nous n'étions plus qu'à une centaine de kilomètres de notre destination, le train s'arrêta pendant plusieurs heures, le trafic perturbé. Il fallait tuer le temps et je discutais avec mes amis, natifs de la région. Avani me revint à l'esprit et j'évoquai pour eux l'histoire de cette femme qui avait vécu dans le désert et qui avait fini ses jours bien loin de là. Je fouillai dans mes affaires et fus heureuse de retrouver dans mon carnet le mot que j'avais conservé. Avec émotion et fierté, je tendis à mes compagnons le papier où Avani avait écrit minutieusement : हास्यास्पद.

Ils firent pivoter la feuille que je leur présentais malgré moi à l'envers, analphabète que j'étais dans cette langue. Chacun eut une mimique différente à la lecture du mot, comme si ce dernier ne signifiait pas la même chose pour tous. L'un fit une moue interrogative, l'autre moqueuse, celui-là, une moue indignée et l'autre encore se contenta d'un haussement d'épaules. Je reconnus sur chacune de leurs figures, chacun des émois qui s'étaient succédé sur le seul visage d'Avani pour être balayés par ce fameux fou rire le jour où elle avait dit non aux hommes, pour ses soins. L'un de mes compagnons leva les yeux du papier, me regarda et dit :

« It means ridiculous! »

CATHERINE ÉGO

Thérèse

Quand elle sortit de chez elle, elle avait un oiseau sur l'épaule. « Il ne manquait plus que ça », pensa-t-elle.

Déjà qu'au travail, ça n'allait pas fort... Elle soupira. L'oiseau la fixait de ses yeux de bille noirs perdus dans une boule de plumes jaunes. Elle sentait ses petites griffes à travers sa veste et n'eut pas le cœur de le chasser. Elle verrouilla sa porte et se mit en route vers son travail, modeste souris vêtue d'une jupe ocre en dessous du genou, d'un pull beige à col rond, de talons plats. Ses collègues se moquaient d'elle. Ils l'appelaient « mademoiselle Thérèse » et la vouvoyaient, même s'ils avaient le même âge. Ils formaient à ses yeux une masse indistincte de soldats gris : l'Inexpugnable Armée. Ils se savaient invincibles. Ils ricanaient tout le temps. Ou alors, ils hurlaient. Ça revenait au même.

Tout en marchant, elle pensa que l'oiseau n'y changerait rien : ils ne s'esclafferaient sans doute pas plus que d'habitude, pas moins, pareil. Et puis, il avait l'air gentil. Elle vit un rayon de soleil accroché aux feuilles naissantes des arbres et sourit. L'oiseau la dévisagea quelques secondes et se mit à siffloter avec nonchalance, comme un ouvrier. Pour un peu, on l'aurait imaginé avec une pelle sur l'épaule et vêtu d'une salopette bleue. Elle rit doucement ; il lui sembla que les yeux de l'oiseau s'embuaient.

Dans l'ascenseur, elle tremblait. Son cœur battait plus fort, mais c'était délicieux. Quand les portes s'ouvrirent au sixième étage, son décor quotidien se déploya devant elle dans sa superbe insignifiance : moquette gris moucheté ; murs saumon clair ; tableaux inoffensifs. Elle traversa le hall d'entrée d'un pas décidé, sourit à la réceptionniste

et lui lança d'une voix forte qu'elle ne se connaissait pas : « Bonjour Anne-Marie ! Comment allez-vous ? » L'autre la fixa la bouche ouverte, les yeux écarquillés. Thérèse se dirigea vers son bureau et s'y assit, se demandant comment elle allait faire pour enlever sa veste maintenant qu'il y avait un oiseau posé dessus.

Autour d'elle, une valse lente de plaques tectoniques s'amorça ; des vents se levaient sans qu'on puisse prévoir s'ils seraient brise, ouragan ou tempête. À peine s'était-elle installée que le ballet de la soldatesque s'enclencha : on passait et repassait devant elle, sans rien dire, en lui lançant des regards à la dérobée. Réfugiés dans la cuisine attenante, s'étant trop longtemps retenus, ils éclataient en hennissements convulsifs. Ils poussaient une clameur formidable, des couinements suraigus agrémentés de « cui-cui » ; ils rivalisaient sans doute de mimiques cocasses. Thérèse sortit des papiers, ouvrit quelques fichiers à l'écran et vérifia la soumission Quincaillerie Bréguet.

Le lendemain, elle sortit de chez elle d'un pas léger. En arrivant au sixième étage, elle salua la réceptionniste d'une voix lumineuse. Elle y prenait goût. Anne-Marie, qui semblait n'avoir pas bougé d'un cil depuis la veille, la fixait encore de ses yeux exorbités. Thérèse eut l'impression que l'oiseau serrait très fort le bec pour réprimer un rire, mais elle n'en était pas sûre. Dans la cuisine, ça ricanait moins. Les soldats de l'Inexpugnable Armée poussaient quelques cris excités, outrés sans doute, puis en sortaient comme d'un bordel honteux, la mine basse. Ils regardaient Thérèse par en dessous, louchaient sur l'oiseau, marmonnaient quelque chose, couraient se terrer dans leur propre bureau, chacun dans sa niche. Elle continuait de remplir des formulaires et de vérifier des signatures. Dans la rue, six étages plus bas, un crissement de pneus soudain déchira le ronronnement des imprimantes et des néons. Thérèse entendit un homme hurler : « Bigneux de piftre ! Tu ne sais pas te servir d'un clignotant ? » Elle éclata d'un rire solaire, et l'oiseau avec elle. Autour d'elle, un silence glacé explosa comme une bulle, emplissant tout l'espace. On eût dit que l'air avait caillé.

Les jours suivants, le malaise s'épaissit. L'Armée partait en débandade, impuissante à tuer le temps. Démobilisée, dégrisée, elle glissait sur la moquette mouchetée comme une horde d'ectoplasmes pressés, chacun évitant les yeux des autres. Écrasés d'ébahissement, ils épiaient Thérèse en cachette. Dans la cuisine, ça ne jacassait plus du tout. Sans Thérèse pour tromper leur ennui et souder la meute, les soldats de l'Inexpugnable Armée vaguaient, ternes, éteints. Depuis qu'elle était entrée avec son foutu volatile sur l'épaule, le temps s'était arrêté; il se traînait du matin au soir, suintait des murs, embuait les vitres de leur cage, les condamnait à l'agonie d'un enfer sans fin.

Thérèse ne voyait rien de tout cela. Le monde avait commencé à tourner autour d'elle et de l'oiseau, et elle n'en savait rien. Elle ne voyait pas que les soldats gris étaient désesparés, qu'ils auraient voulu se gausser d'elle encore, d'elle et de son oiseau ridicule. Mais le cœur n'y était plus. Ils ne l'avaient jamais particulièrement haïe. Ils avaient simplement besoin d'elle pour rire un peu, oublier les autres et s'évader d'eux-mêmes. Thérèse avait été leur seul lien, leur unique rempart contre la guerre de tous contre tous sur fond de gris moucheté. Qu'allaient-ils devenir sans elle? Ils découvraient le gouffre, la terreur qui dévore le ventre dans les tranchées boueuses quand la nuit tombe et qu'on est seul, absolument seul, sans savoir si les corps autour sont morts ou vivants, amis ou zombies mangeurs de chair. Ils se mirent à prendre peur les uns des autres, et d'elle aussi. Avec quel cran elle était arrivée au bureau, ce matin encore, avec cet oiseau sur l'épaule! Lequel d'entre eux, laquelle d'entre elles, aurait eu un tel aplomb? Tous et toutes se sentaient soudain tels qu'ils étaient: grégaires, abêtis, vaguement grotesques. Et seuls, tous et toutes terriblement seuls, alors qu'elle...

Thérèse devenait chaque jour plus légère, joyeuse et libre. Elle et l'oiseau se parlaient constamment. Ils s'amusaient bien. Thérèse se découvrait douée pour le bonheur. Elle s'en était longtemps voulu de ne pas être heureuse comme tout le monde. Depuis qu'elle avait l'oiseau, elle l'était à sa façon. Elle ne souffrait plus de ne

pas comprendre les autres ; à vrai dire, elle n'y pensait plus. Elle sentait son cœur battre, son sang déambuler dans ses veines, le soleil caresser sa peau ; elle ne pouvait plus ne pas être heureuse.

Autour d'elle, l'Inexpugnable Armée qui, naguère encore, s'esclaffait avec panache, se traînait maintenant en lambeaux dépenaillés et brunâtres, exsangues, abrutis de solitude.

Peu à peu, on sentit pourtant un vent se lever. Serait-il ouragan, tempête ou brise ? On pressentait comme un fond de pluie. Le désarroi de la soldatesque s'aigrit en aboiements exaspérés. Les accrochages se multipliaient dans ses rangs. Thérèse entendit deux soldats se parler durement pour une broutille, une photocopie dont il manquait le verso. Elle pensa : *Encore une prise de bec !* L'expression suscita chez l'oiseau une hilarité bon enfant et Thérèse éclata de rire avec lui. Dans la soldatesque, l'exaspération aigre se cristallisa en un instant de stupeur.

Très lentement, l'Armée redressa la tête. Ses troupes déchiquetées reprenaient vie, s'assemblaient en ondulations maladroitement. Il avait suffi d'un trille de Thérèse et de l'oiseau, un de trop, pour que le goût du sang se remette à couler dans leurs veines.

Au bout de quelques jours, Thérèse sentit sourdre en elle une appréhension floue. Sans savoir pourquoi, elle eut peur pour l'oiseau. Elle n'aimait plus le voir voler ainsi qu'il en avait pris l'habitude. Il n'allait jamais loin, mais qui sait ce qui peut arriver ? À l'exaspération de l'Inexpugnable Armée succéda la haine, compacte, aveugle et sanguinaire. Le temps s'était remis à couler avec une lourdeur obscène, lave noire, épaisse et venimeuse jetant des éclats de carmin. On entendit de nouveau des tasses s'entrechoquer dans la cuisine, mais pas de rires. Pas encore.

Thérèse allait parfois à la fenêtre dans le vain espoir de prendre un peu d'air. Elle étouffait. Les fenêtres n'ouvraient pas. Elle suffoquait, mais n'en disait rien à l'oiseau pour ne pas l'inquiéter. Elle et lui regardaient par la vitre les arbres se balancer au vent. Elle respirait mieux. Leur joie repoussait alors comme l'herbe folle, comme les feuilles au

printemps. Le cœur de Thérèse se mettait à chanter, l'oiseau avec.

Et puis un jour, l'accident stupide. Une fenêtre qui vole en éclats, grand fracas de vitre, pluie de verre. Des hurlements s'élevèrent de l'asphalte en contrebas. Des feuilles tourbillonnaient en tous sens, des jaunes, des roses, des blanches, toutes couvertes d'encre. Au sixième étage, des visages s'encadrèrent dans la vitre brisée. Les feuilles volaient au vent, brise, tempête, ouragan.

Quand la police arriva, elle fit le tour des bureaux, interrogea tout le monde, demanda ce qui s'était passé. Encore ahuris, craintifs, vaguement ridicules à force d'hébétude, tous et toutes racontèrent la même histoire avec la même voix et les mêmes mots : ils convergeaient doucement vers la fenêtre, tous ; non, ils ne savaient plus exactement pourquoi ; ils n'avaient pas eu le temps d'y arriver : la vitre avait soudain volé en éclats sur toute sa hauteur et mademoiselle Thérèse s'était envolée.

LETTRE À UN ÉCRIVAIN *TOUJOURS VIVANT*

Michaël La Chance à Gabriel García Márquez

Dans les jours qui ont suivi ton décès en avril 2014, ta lettre d'adieu a circulé dans le milieu littéraire endeuillé, et aussi à la grandeur des médias sociaux. Dans cette lettre, tu fais tes adieux à l'humanité, tu prodigues d'ultimes conseils dans l'art de vivre. Auteur d'une dizaine de romans, lauréat du prix Nobel en 1982, tu t'adresses à nous une dernière fois dans cette lettre pleine d'humanité et de poésie. Tu as touché des milliers d'entre nous, tant cette lettre a été publiée, citée, traduite, et republiée. C'est un immense message d'espoir qui t'a valu des milliers de « j'aime » et de partages Facebook. Je cite ce passage, que je goûte particulièrement et qui constitue *un petit credo de la performance*.

Dis toujours ce que tu sens, fais ce que tu penses. Il y a toujours un lendemain, et la vie nous donne une autre occasion de faire bien des choses...

Ce que tu dis en ces trois lignes (tu m'excuseras de réduire ton propos, ta lettre en contient une trentaine) : tout ce qu'on ressent peut être verbalisé, cela mérite d'être entendu ; et tout ce qu'on pense doit être réalisé, c'est toujours constructif et juste ; bref, toute occasion est bonne pour revenir à nos tautologies réconfortantes : penser ce qu'on pense, aimer ce qu'on aime, éprouver ce qu'on ressent, dire ce qu'on dit, respirer ce qu'on respire... bref, en toute occasion il faut vivre sa vie, au bénéfice de tout un chacun.

Je donnerais des ailes à un enfant, mais je le laisserais apprendre à voler seul. J'enseignerais aux vieux que la mort ne vient pas avec l'âge, mais avec l'oubli.

En fait, si je t'écris aujourd'hui, c'est pour te reprocher une déclaration que tu as faite, il y a quelque quinze ans

de ça, dans le journal *El Pais* de Madrid. Voilà ce que tu avais déclaré à l'époque: «*Lo que me puede matar es que alguien crea que escribí una cosa tan cursi. Esto es lo único que me preocupa*¹.» Je n'ai pas très bien compris, «*una cosa tan cursi*» tu parlais d'une «chose fromage». L'espagnol *cursi* veut dire fromage. Une traduction littérale dirait ainsi: «Ce qui peut me tuer, c'est que quelqu'un croie que j'aie pu être l'auteur d'une chose aussi fromagée. C'est la seule chose qui me préoccupe.» Pour les habitants de l'Hexagone, et les francophones en général, le fromage c'est avant tout «le goût de l'authentique²», si j'en crois le slogan camembert. En fait, tu nous dis que ta lettre d'adieu n'est pas authentique. Les traductions au français de «*una cosa tan cursi*» parleront plutôt d'une chose «banale³», d'un truc «ringard» ou encore de quelque chose de «chichiteux⁴», comme dans «rose chichiteux». En fait, l'anglais est plus franc, lorsqu'il traduit *cursi* par *cheesy*.

Moi qui aimais tant ta lettre d'adieu, j'apprends qu'elle avait déjà circulé avec l'annonce de ton cancer en 1999 et que c'est alors que tu avais pris la plume pour la dénoncer. Tu avais dit à *El Pais* de Madrid que cette lettre ne te faisait pas rire, que c'était une mauvaise farce, ou encore, un mauvais fromage. J'ai commencé à voir de quel fromage tu parles: une pensée molle, qui s'étale bien, parfaitement uniforme, presque plastique. Nous avons en Amérique un tel fromage, nous sommes en effet submergés par le Cheez-Whiz culturel, ce sont les feuilletons à la télé, les chansonnettes à la radio, et puis maintenant l'étalage des bons sentiments sur Internet: les médias sociaux sont une source inépuisable de splendides exhortations à vivre enfin, pleines d'accolades mouillées et de rires d'enfants, avec un arrière-plan de flûtes et de paysages de montagne ou de désert. Notre page web est devenue l'équivalent du présentoir près de la caisse du supermarché – nous sommes assaillis d'images doucereuses et de proses sirupeuses qui ne manquent pas de nous plonger dans un coma hyperglycémique⁵. C'est bientôt toute notre société qui se laisse enfermer dans une bulle de mièvreries, qui se laisse ensevelir sous une avalanche de clichés qui nous maintiennent dans l'ignorance. La

réflexion cède le pas aux formules plus galvaudées que du fromage ranci, nous restons fascinés par les réclames tape-à-l'œil jaune cuicuitant.

Et toi, le grand Gabriel García Márquez, tu étais indigné que l'on puisse te prêter un tel propos, tu as déploré cette célébrité nouvelle, accordée au prix d'une imposture. C'est une question que se posent tous les écrivains : est-ce à ce prix que je passerai à l'histoire ? Est-ce ainsi qu'on se souviendra de moi ? Je devrai ma postérité à devenir le porte-parole d'un humanisme mou ? Il a fallu me rendre à l'évidence, le texte de ta lettre d'adieu a été écrit par un ventriloque mexicain du nom de Johnny Welsh, qui le récitait sur scène avec sa marionnette. La lettre de Welsh a été publiée au Pérou, *La Republica* te l'a attribuée, tout le monde s'en est emparé, ce fut une traînée de poudre. C'est ainsi qu'est née la célèbre lettre d'adieu du grand García Márquez qui a touché tant de cœurs.

C'est tout le reproche que j'ai à te faire, cher Gabriel, tu aurais pu recevoir les applaudissements en silence. Rien ne t'obligeait à démentir : « Je donnerais des ailes à un enfant. » C'est quand même beau. Qui ne veut pas donner des ailes à un enfant ? Et puis, si tu tenais absolument à faire une mise au point, tu aurais pu dire : « C'est une belle lettre, j'aurais aimé l'avoir écrite. Désolé, mais elle n'est pas de moi. » Mais tu es allé trop loin, tu t'es acharné contre cette lettre innocente, nous n'avions pas l'œil sec que déjà tu l'as déclarée de mauvais goût, pire encore tu l'as dénoncée comme un poison assez nocif pour te tuer. Comme si la vraie littérature était dans les grands livres de 500 pages dont tu as fait ta spécialité, comme si l'art véritable résidait dans les œuvres complexes et difficiles, et que tu n'avais que mépris pour les petits échantillons de poésie et de spiritualité que monsieur et madame tout le monde vont glaner en prenant leurs courriels ou en vagabondant sur les pages internet.

Eh bien, tu devrais savoir qu'on s'interroge beaucoup sur la survie du livre en ce moment, on remet en question la pérennité de la littérature. Cette forme d'art peut-elle disparaître ? Certains auteurs osent l'annoncer, tel Will Self dans *The Guardian* tout récemment, il a titré « Le roman est mort (et cette fois-ci c'est pour vrai)⁶ ». Autant

te faire à l'idée, c'est peut-être toi qui es ringard, la littérature survivra de se transformer en une sous-littérature essentiellement constituée de citations : c'est qu'elle s'étale bien, il n'est pas nécessaire d'en avoir beaucoup pour l'étaler longtemps. Disons-le d'emblée, le livre (essais, romans, recueils...) c'est trop long et, quand ce n'est pas trop long, comme la poésie et autres bravoures d'écriture, c'est trop compliqué. C'est pourquoi les écrivains et les poètes d'aujourd'hui sont invités à écrire directement des citations. Ne t'alarme pas Gabriel, la pérennité des auteurs du passé n'est pas menacée, on les découpera en autant de citations qu'il le faudra, selon le besoin. Ce n'est pas plus compliqué que de dépecer des baleines en haute mer.

Autre approche, plus expéditive : nous inventerons les citations dont nous avons besoin, et les attribuerons aux grands écrivains pour en faciliter la propagation. Ainsi, nous avons déjà des greniers de citations bien remplis, avec des milliers de fragments frauduleusement signés Einstein, Gandhi, Mark Twain, le dalaï lama, Krishnamurti... Que dit cette littérature ? Trouve-toi, le monde te tend les bras. Ou encore : tout est dans l'attitude, souriez, souriez, que diable, et tout ira bien, souriez en Syrie, souriez en Ukraine, souriez en Égypte, souriez en Somalie... Cette déferlante lactée est devenue un phénomène omniprésent, elle s'étale dans votre boîte courriel où sur votre mur FB, quand même vos amis seraient triés sur le volet. Nous multiplions les arcs-en-ciel sur les parois de notre bulle, car nous avons un besoin irrépressible de « poésie *cheesy* », c'est le petit-lait de notre décadence.

Dites *cheese* pour la photo, le *cheese* est photogénique, et puis ce serait peut-être la dernière photo. N'ayez crainte, les idées, les poésies et les spiritualités de notre siècle ne seront pas oubliées, elles seront préservées et reconduites pour les générations futures – par des ventriloques. J'appelle ça la transmission gastrique. García Márquez avait dit en 2000 : ce qui me tue une deuxième fois c'est qu'on puisse croire que c'est ça que j'écris. N'était-ce pas un peu excessif comme réaction, pour se dissocier d'une petite lettre remplie de bonnes intentions ? Cependant, il faut admettre que tant de niaiseries sucrées finissent par tuer, nous sommes moralement obèses. Gombrowicz

disait aussi que l'excès de poésie peut nous écœurer⁷. Ainsi, l'excès de sagesse tisse une tautologie mortelle.

C'est ainsi que le grand García Márquez est devenu la marionnette d'un ventriloque, il n'est pas le seul, le dalaï lama est ventriloqué, Krishnamurti est ventriloqué, Einstein est ventriloqué – vous connaissez cette citation véridique de Einstein: «Méfiez-vous des citations de Einstein sur Facebook. Signé Einstein.» Cela serait vrai de tous les penseurs et les écrivains, vous n'aurez plus besoin de lire ou même d'écrire, vous n'aurez qu'à ouvrir la bouche, il va en sortir un fromage rose et sucré, tout cela provenant d'un grand ventre anonyme. Déjà, ça parle du ventre partout, ça parle prédigéré dans nos textos, dans nos pages web, dans nos émissions télé, pour nous dire que tout est dilué dans le suc des bons sentiments, que c'est notre cynisme qui rend le monde malheureux et non pas le contraire. Vous n'avez qu'à ouvrir la bouche, une voix sortira de vous, une voix qui émane de tout le monde et donc de personne. Tout le monde parle à tout le monde, nous bouclons la tautologie du monde-bulle. Il en va ainsi de tous nos écrivains favoris, tant que nous pouvons les nommer, nous saurons les faire parler au nom d'une sagesse *feel good*.

Ta lettre d'adieu se cherchait déjà un auteur il y a plus de 20 ans; à cette époque elle avait été attribuée à l'Argentin Jorge Luis Borges. Du ventriloque mexicain à l'Argentine, en passant par le Pérou, jusqu'à la Colombie et après, ta lettre d'adieu est devenue planétaire. Elle dit des choses assez exceptionnelles, tu devrais l'admettre. «Tout le monde veut vivre au sommet de la montagne.» D'accord tu n'as pas écrit ça, mais avoue quand même que c'est quelque chose d'assez universel, tout le monde peut s'y reconnaître et donc tout le monde aurait pu le dire. Et c'est trop vous faire honneur à vous les grands écrivains de vous prêter de telles paroles. Certes, il faut du génie pour dire des choses simples, qui n'avaient jamais été dites auparavant. Ne perdons pas de vue que ces messages doivent leur popularité au fait qu'ils répètent nos truismes. Pourquoi éprouvons-nous le besoin de faire endosser nos truismes par de grands écrivains? C'est trop vous faire honneur! Nous éprouvons encore le besoin de

placer de telles exhortations dans la bouche d'un maître, pour chercher notre caution, semble-t-il. Selon toi, il s'agit plutôt d'un viol de la parole, d'une tentative de vous ouvrir la bouche pour vous faire dire autre chose.

Tu devrais savoir qu'il se trouve des gens dans le public qui se sentent insultés par les exigences de l'art, lorsque l'art exige une démarche personnelle, une générosité d'interprétation, et un effort de réflexion. Ces philistins, comme on les appelle, veulent détrôner l'art supérieur au profit du fast-food esthétique, remplacer les œuvres difficiles par des mantras qui glorifient la facilité et le choix, comme dans toute consommation. Tu devrais l'admettre, lire est une forme de consommation, dans un système qui met de l'avant *une illusion* de facilité et de choix. Pourtant, les réalités économiques planétaires étant ce qu'elles sont, encadrées par un complexe militaro-policier et le contrôle tout-puissant de la finance et du carriérisme politique, personne n'a le choix, rien n'est facile.

Orwell avait prévu qu'on réécrirait l'Histoire, il ne pouvait imaginer qu'on réécrirait la littérature et la poésie, qu'on ferait réciter l'horoscope par le père Kamarazov, pour être sûr que chaque lecteur puisse s'y reconnaître; voilà ce qui attend Dostoïevski ou Proust à l'heure du *selfie*. Les œuvres difficiles bientôt devenues des recueils de petites leçons faciles, bidimensionnelles et rapides; des petites perles de spiritualité que nous plaçons dans le corps gangréné d'un maître mourant, peut-être pour hâter sa disparition. Les citations sont comme les gros vers qui grouillent dans le cadavre de la littérature. Ils s'ajoutent à tout ce qui grouille à notre époque, à tout ce qui se nourrit du corps mourant de notre civilisation⁸.

Cher Gabriel, voilà ce que dit ta lettre d'adieu :

un homme n'a le droit d'en regarder un autre de haut que pour l'aider à se lever. J'ai appris tant de choses des hommes...

Ce sont des paroles remplies d'humanité : la paix reviendra lorsque nous saurons nous émerveiller de la beauté du monde, nous saurons exprimer nos sentiments. Voilà

qui est souhaitable et naïf, comme si la paix pouvait chasser la guerre. Comme si la paix pouvait faire la guerre à la guerre! Pour l'instant, cela demeure une imposture de la poésie, un détournement de la spiritualité, une falsification de la culture, pour mieux nier les réalités de notre époque. Nous voulons ce qui est rose et scintillant, sirupeux et coulant, pharmaceutique et digeste. Voilà qui saura nous soulager de la nausée du siècle et de toutes ses horreurs, que ce soit la « poésie *cheesy* », ou encore l'« extrait pharmaceutique et épuré qu'on appelle "poésie pure" » qui ressemble au Pepto Bismol.

Alors, voilà pour ce fromage que tu n'as pas voulu nous donner, pour cela, Gabriel García Márquez, je te dis Adieu!

Michaël La Chance

1. «García Márquez: "Lo que me mata es que crean que escribo así" », *El País*, Madrid, 1^{er} juin 2000. http://elpais.com/diario/2000/06/01/cultura/959810408_850215.html.

2. Publicité pour le camembert : « Le Rustique, le goût de l'authentique », 2009.

3. Cécile Dehesdin, « Mort de García Márquez : attention à sa fausse lettre d'adieu », *L'Express*, 18 avril 2014. http://www.lexpress.fr/culture/livre/mort-de-garcia-marquez-attention-a-sa-fausse-lettre-d-adieu_1509890.html.

4. « Gabriel García Márquez. Faux adieux malgré lui », *Libération*, 14 décembre 2000. http://www.liberation.fr/culture/2000/12/14/gabriel-garcia-marquez-faux-adioux-malgre-lui_347657.html.

5. « In fact he did not write the syrupy, cliché-ridden poem and even dismissed it in a newspaper interview a few years back as "cheesy". » David Emory, *Urban Legends*, 19 avril 2014. <http://urbanlegends.about.com/b/2014/04/19/marquez-farewell-letter-is-touching-but-fake.html>.

6. Will Self, « The novel is dead (This time it's for real) », *The Guardian*, 2 mai 2014. <http://www.theguardian.com/books/2014/may/02/will-self-novel-dead-literary-fiction.html>.

7. « Pourquoi est-ce que je n'aime pas la poésie pure? Pour les mêmes raisons que je n'aime pas le sucre "pur". Le sucre est délicieux lorsqu'on le prend dans du café, mais personne ne mangerait une assiette de sucre: ce serait trop. Et en poésie, l'excès fatigue: excès de poésie, excès de mots poétiques, excès de métaphores, excès de noblesse, excès d'épuration et de condensation qui assimilent le vers à un produit chimique. » Witold Gombrowicz, *Contre les poètes*, Éditions Complexe, 1988, p. 28.

8. Le lait c'est la poésie, et le fromage c'est la poésie saturée, ou trop de lait. Pourquoi faire sortir ce lait de la bouche du père, comme déjà digéré, alors que ces paroles sont issues d'un autre ventre? Pourquoi une régurgitation et non une gestation véritable? Ce serait le fondement de la culture selon Robert Jaulin, *La Mort Sara*, Paris, 10/18, 1971.

9. Witold Gombrowicz, *op.cit.*, p. 26.

NOTICES BIOBIBLIOGRAPHIQUES

CAROLINE ALLARD est l'auteure des *Chroniques d'une mère indigne*, tomes 1 et 2 (Septentrion, 2007 et 2009), livres qui ont inspiré la websérie du même nom. Elle est aussi l'auteure du livre illustré *Pour en finir avec le sexe* (Septentrion, 2011), du roman *Universel Coiffure* (Coups de tête, 2012) et de la BD *Les chroniques d'une fille indigne* (Septentrion, 2013). Voguant entre l'écriture de livres et celle de scénarios, elle aime bien semer des textes çà et là, au hasard des collaborations.

MICAËL BÉRUBÉ est professeur d'éthique et de philosophie politique au Collège Montmorency de Laval. Il a complété des études en philosophie à l'Université McGill, avant d'obtenir une maîtrise en philosophie de l'Université de Montréal, et a publié quelques articles au sujet du développement de la pensée critique. Il a dirigé pendant deux ans la Société universitaire canadienne de débat intercollégiale. Il siège présentement sur le conseil d'administration de Perspectives Jeunesse, un organisme montréalais de lutte contre le décrochage scolaire.

SÉBASTIEN CHARTRAND réside dans un petit village en Mauricie. Il a étudié la biologie moléculaire et s'est intéressé à l'histoire de l'art, à la philosophie et à l'histoire, avant de s'orienter vers l'enseignement. En 2013 paraissait aux éditions Alire son premier roman, *L'ensorceleuse de Pointe-Lévy*, premier tome d'une trilogie, pour lequel il a remporté le prix Aurora-Boréal. Depuis, il a publié des nouvelles dans diverses revues.

DANIEL CHOUINARD est né dans la région de Québec. Il vit à Montréal et travaille dans une bibliothèque. Il écrit diverses choses pour le travail et de la fiction pour le plaisir.

ALEXANDRE CÔTÉ-FOURNIER enseigne le français au Collège Lionel-Groulx, après des études en cinéma et en littérature. Il a publié trois romans jeunesse et prépare en ce moment quelques textes pour le « grand » public.

CATHERINE DESNOUVEAUX a vécu en France, aux États-Unis et au Québec. Ses auteurs préférés sont Marguerite Duras et Gabrielle Roy. Par ailleurs, elle a dégusté *La modification* de Michel Butor et dévoré *L'aveuglement* de José Saramago. Elle a écrit quelques articles en sciences humaines. « Avani » est son premier texte de fiction.

CATHERINE EGO est auteure, comédienne, traductrice. Dans son parcours tout tourne autour du dire : tout ce que raconte la langue et qui la raconte la fascine. Sa passion des mots s'exprime notamment sur scène. Auteure et interprète (guitare et voix parlée) de la troupe Paroles Égales, elle travaille également avec des artistes visuels et sème ses textes aux quatre vents dans le cyberspace, les cafés, les revues littéraires et l'espace public.

CHRISTOPHE ESNAULT réside en Neuroleptie (à Chartres). Écrit comme un insuffisant respiratoire cherche de l'air... Il est cofondateur et coparolier du groupe Le Manque (15 clips visibles sur You Tube: «Cédipe casserole», «Mourir à Chartres», «Cynthia Bukowski», «Nietzsche m'a tout piqué», «Jaloux de ta psychose»...). Il coanime la revue *Disonances*. Est très actif dans les revues. Il a fait paraître quelques livres, dont *Isabelle à m'en disloquer* et *Correspondance avec l'ennemi* (Les doigts dans la prose).

LIONEL FONDEVILLE, homme de ménage, vendeur dans un magasin (rayon armoires à pharmacie), représentant en peinture(s), écrivain, dessinateur, photographe, bête de scène, musicien et chanteur, n'est pas très à l'aise dans les petits costumes cintrés. Ne résistant jamais à faire exactement le contraire de ce qu'il faisait le jour d'avant (sans pour autant changer d'avis...), il a publié textes et photographies dans de nombreuses revues et s'est illustré dans plusieurs projets musicaux: Le Manque (avec C. Esnault), Tycho Brahé (France), Jeffrey Bützer (États-Unis). Il figure sur plusieurs compilations réalisées par des *labels* tels Monster K7 ou Musea (collection Les Zut-o-Pistes).

MICHAËL LA CHANCE est essayiste, poète, professeur titulaire de théorie et histoire de l'art et directeur du Département des arts et lettres de l'UQAC, chercheur CELAT et membre du comité de rédaction d'*Inter Art Actuel*. Il a publié récemment: *Le cerveau en feu de M. Descartes*, (Triptyque, 2013) et *Épisodes* (La Peuplade, 2014). Il a été récipiendaire du prix de la Bande à *Mæbius* en 2007.

GUY LALANCETTE est né à Girardville et habite Chibougamau. Titulaire d'une maîtrise en pédagogie (UdeM) et d'une maîtrise en création littéraire (UQTR), il a publié cinq romans et un récit chez Ville-Marie Littérature, ainsi que sept récits et nouvelles dans différentes revues littéraires. Ses livres ont remporté cinq prix littéraires depuis une quinzaine d'années. Dernier roman: *L'épivardé* (2012).

CAROLINE LEGOUX a publié des nouvelles dans des revues (*Mæbius*, *Virages*, *XYZ*, *Brèves littéraires*) et en recueil: *Visite la nuit* (Éditions de la Grenouillère, 2012). Elle a été lauréate des 12^e et 14^e concours de nouvelles du Lecteur du Val, en France. Elle a obtenu en 2013-2014 une bourse de la Relève du Conseil des arts et des lettres du Québec (volet recherche et création) pour son projet de roman.

FRANÇOIS LEPAGE détient un B.Sc. en physique (Montréal), une licence de mathématiques (Paris VI) et un doctorat en logique (Paris V). Il est actuellement professeur de philosophie à l'Université de Montréal. Il est l'auteur de nombreuses publications scientifiques et de deux romans, *Le dilemme du prisonnier* (Boréal) et *Les abeilles* (Triptyque). Il a également publié les nouvelles «Mais où sont les neiges d'antan...» (*Mæbius* n° 127) et « $e^{\text{in}}=-1$ ou Du style en mathématiques» (*Mæbius* n° 141).

BENOÎT MELANÇON est professeur au Département des littératures de langue française de l'Université de Montréal, directeur scientifique des Presses de l'Université de Montréal, blogueur (oreilletendue.com) et essayiste. Plus récent titre paru: *Langue de puck. Abécédaire du hockey* (Del Busso éditeur, 2014).

CHRISTINE MONOT vit et travaille à Paris. Long détour par l'Espagne où elle a publié des nouvelles (en espagnol) et des traductions dans diverses revues défuntes et dans *Los Infolios* (toujours active). Elle a aussi fait paraître des nouvelles dans *Brèves*, *Borborygmes* (défunte!) et *La Passe*. Est traductrice d'Augusto Monterroso (*Passage du Nord-Ouest*, Albi, France).

SUZANNE MYRE a publié cinq recueils de nouvelles et un roman en 9 ans, à croire qu'elle ne fait que cela dans la vie. C'est faux! Elle gagne durement sa croûte dans un hôpital plein de microbes et de gens d'humeur malade en poussant des civières et des chaises roulantes à bout de bras, ses tout petits bras. Insomniaque, elle a dit le mot « fatiguée » 365 fois l'année passée. Elle nage quand même trois fois par semaine sans se noyer, mange parfois des gâteaux Vachon en cachette et souffre de toutes sortes de choses en silence. Elle a gagné des prix, dirigé quatre numéros de *Virages*, participé à des comités de lecture et des jurys et fait d'autres trucs rigolos dont elle n'arrive pas à se souvenir. Quand elle n'écrit pas (paresse, manque de foi, saison 4 de *Downton Abbey*), elle essaie d'oublier qu'elle devrait le faire.

JULIUS NICOLADEC. Personne n'étant parfait, il tenta de longues décennies, avec patience et non sans naïveté, d'enseigner la philosophie, principalement à Reims, en France. Il consacre désormais son temps, parmi d'autres occupations hétéroclites, à produire à rythme lent nouvelles, essais, petits dossiers divers, avec comme foyer central le site nicoladec.fr. Une autre manière de persévérer dans l'approche des choses à coup de petites illusions...

VÉRONIQUE PAPINEAU est l'auteure du recueil de nouvelles *Petites histoires avec un chat dedans (sauf une)* et du roman *Les bonnes personnes*. Elle travaille actuellement à la rédaction de son troisième livre.

JEAN PÉZENNEC est né et vit à Nantes. Cela fait une quinzaine d'années qu'il écrit des nouvelles et proses courtes, à la tonalité le plus souvent humoristique ou satirique. Il a publié en 2013 deux recueils: *Un drame de la littérature et autres nouvelles humoristiques* (aux éditions numériques Le Gaulois nomade) et *Théâtre, quand tu nous tiens* (Éditions Émotocourt). Ses textes sont également parus dans diverses revues francophones, comme *Archipel*, *Brèves*, *Les Écrits*, *L'encrier renversé*, *Microbe*, *XYZ*.

JULIE TREMBLAY est écrivaine depuis toujours, mais vient d'oser publier un de ses textes pour la première fois. Jusqu'ici, elle a surtout œuvré dans le domaine des communications, tant dans l'édition que dans les OBNL, les agences, et à son compte, comme journaliste, relationniste, conseillère, idéatrice, productrice, rédactrice, alouette. Un brin complexée par ses prénom et patronyme, elle songe à écrire sous un nom de plume ou à devenir agente secrète. Elle signe avec fierté ce premier texte dans la revue *Mæbius*.

LES YEUX FERTILES

MATHIEU LEROUX

Dans la cage, roman

Héliotrope, 2013, 186 p.

La larve et le fauve

Dans un premier ouvrage brûlant d'une intensité corrosive, le metteur en scène et comédien Mathieu Leroux signe un récit intime qui dépeint le genre de solipsisme dans lequel on peut s'enfoncer après une rupture douloureuse. Suivant des auteurs américains comme David Wojnarowicz, Dennis Cooper et Bret Easton Ellis, qui ont tous fait l'objet de controverses en raison du caractère « transgressif » de leur œuvre, Leroux aborde les questions de la violence et de la sexualité de manière entrelacée. L'auteur a composé la première version du récit semi-autobiographique qui est devenu *Dans la cage*, jadis appelé *Cru*, dans le cadre d'une maîtrise en recherche-crédation, et l'essai stimulant qui l'accompagne porte le titre révélateur de *Cruauté nécessaire: le devoir d'une vérité autobiographique chez Guibert, Dustan et Rémès*.

Dans son essai, Leroux soutient qu'il est « impossible d'entrer véritablement dans un texte appartenant à la littérature homosexuelle contemporaine actuelle en ne parlant pas de sida ». *Dans la cage* s'inscrit dans une lignée d'ouvrages où se mêlent autobiographie, fiction et VIH, dont les trilogies de romans que nous ont laissées Hervé Guibert (*À l'ami qui ne m'a pas sauvé la vie*, *Protocole compassionnel* et *L'homme au chapeau rouge*) et Guillaume Dustan (*Dans ma chambre*, *Je sors ce soir* et *Plus fort que moi*). Dans *Cruauté nécessaire*, Leroux esquisse un « continuum de l'énonciation du sida » et place Guibert, avec son amour et sa vulnérabilité, à l'un des extrêmes. Érik Rémès, qui a fait l'apologie des relations anonymes et non protégées entre hommes gais et séropositifs dans ses écrits, se retrouve à l'autre.

Même si Dustan s'est lui aussi fait défenseur d'un certain hédonisme, Leroux précise que le narrateur de *Dans ma chambre* est « blasé mais toujours meurtri par son ancienne relation » – ce qui le porte à situer Dustan entre Guibert et Rémès sur l'échelle de la vulnérabilité affichée. Le narrateur

de *Dans la cage*, qui oscille entre dépression et rage, partage ce mélange de dureté et de tendresse. En dépeignant cruauté et souffrance, Leroux se situe habilement au milieu du continuum d'énonciation. Même s'il est armé d'une carapace, le fauve n'est pas sans entrailles.

À l'extérieur: dans la tête du fauve

Au début du récit, qui comprend des chapitres intercalés et numérotés portant les titres «*Extérieur*» et «*Intérieur*», on est plongé dans la conscience profonde d'une bête-machine en quête d'une proie. Le lecteur comprend rapidement que lorsqu'une scène a lieu «à l'extérieur», on est dans la tête du fauve, et que les scènes qui se déroulent «à l'intérieur» racontent la suite d'une rupture qui a poussé le narrateur à s'isoler dans son appartement. C'est ici qu'on apprend, peu à peu, entre les parties de chasse de la bête séductrice, comment un jeune homme en peine d'amour peut, après des années passées à se refuser toute émotion, devenir un fauve-robot qui ne cherche qu'à répandre sang et foutre dans son «terroir» chaque soir.

Alors que les chapitres à l'intérieur ressemblent à des entrées de journal intime, quand on se retrouve dans la subjectivité du fauve, les phrases sont courtes et à l'infinitif, comme des ordres qui apparaissent sur l'écran bleu de sa conscience. La bête enregistre des sensations à la manière d'un robot dont le seul but est de jouir après avoir causé de la souffrance sous tension. Elle croit avoir tout compris et calculé, que tout est prévu d'avance. Même si le fauve-robot, avec ses «Crocs affinés, griffes acérées, pelage lissé. / Mécanique bien huilée», se targue de tout maîtriser, on sent, de temps à autres, son cuir se fissurer. Le fauve navigue au sein de la «jungle» et se mêle à la meute, sur ce territoire qu'il prétend dominer, en ingérant Jameson, poudre et haschisch. On peut dire, en fait, que le narrateur développe un penchant pour la fuite depuis la rupture initiale dont nous apprenons les détails des retombées dans les parties qui ont lieu «à l'intérieur» et qui mènent au devenir-fauve.

Leroux laisse planer une ambiguïté dans la première moitié du livre où on ne sait pas si le fauve et le jeune homme blessé sont bel et bien la même personne. C'est justement la rupture entre les deux styles qui pousse le lecteur à se demander s'il pourrait s'agir du même narrateur. À mesure que l'ordre chronologique devient plus clair, on se rend compte que les

parties « à l'intérieur » sont aussi antérieures au récit du fauve. Quand on est dans la tête du fauve, le « je » n'apparaît que dans les dialogues, comme si la bête était si détachée sur le plan émotif que le « moi » ne s'enregistrait plus dans sa conscience. Tout n'est que pulsion et répulsion.

Si, dans le *Less Than Zero* de Bret Easton Ellis, les jeunes riches blasés, inarticulés et *cokés* de Los Angeles commettent ou s'intéressent à des actes dépravés, c'est dans l'espoir d'enfin ressentir quelque chose, mais dans le récit de Leroux, au contraire, le fauve s'efforce, après un long processus de durcissement, de ne rien ressentir à part le plaisir et la douleur physique. Cela dit, même s'il souhaite garder l'emprise sur la situation en tout temps, il n'impose pas sa volonté sans le consentement de ses victimes pendant l'acte sexuel. Il ne s'agit pas ici d'un « *psycho* » nord-américain, mais d'un jeune homme dominant à la recherche d'une jouissance sur fond de violence maîtrisée.

Le fauve pousse le sexe jusque dans sa variante la plus brutale, mais il demande la permission à son gibier avant de passer à la prochaine étape, toujours plus douloureuse. Quand la victime accepte, une étincelle dans le regard, le fauve est déstabilisé – comme si tout ce qu'il cherchait c'était d'atteindre la limite de l'autre. Après avoir joui « comme jamais auparavant », le fauve demeure médusé devant la victime la plus forte qu'il a entraînée chez lui. Dans son essai, Leroux a montré que Guibert, Dustan et Rémès ont dû être cruels pour se dire, mais le fauve doit l'être pour bien jouir. Songeant déjà aux prochaines séances emplies d'extase possible, le narrateur-fauve est atterré quand cette victime exceptionnelle décide de partir. Le prédateur se rend alors compte que, tout au long de cette soirée cahoteuse, il aura été la proie de l'autre. Il apprend que la quête de sensations limites a un prix lorsqu'on ignore à qui on a affaire.

Le devenir-fauve : le chemin vers l'intérieur

Dès le début du premier chapitre qui a lieu « à l'intérieur », on est frappé par un lyrisme qui contraste avec les épisodes saccadés de la bête dans la jungle. Il règne ici un sentiment de mélancolie amorphe. L'existence du narrateur se résume à une série de boucles : le moment où son amant l'a laissé et les ponts qui ont permis au futur fauve de faire un aller-retour de Montréal à New York, où il passe quelques semaines à apprendre à s'isoler dans les foules de Brooklyn

et de Manhattan. Son frère, quant à lui, revient à Montréal en empruntant le pont Jacques-Cartier après avoir mené une existence débauchée à l'ombre du Golden Gate de San Francisco pendant dix ans. On sent le désespoir de la mère chaque fois qu'elle téléphone au narrateur pour lui raconter les dernières frasques du frère prodigue. Ses deux fils sont homosexuels, mais de tempéraments très différents, et une dizaine d'années les séparent. Le frère aîné, qui est toxicomane et adepte impénitent des saunas, finit par contracter le virus parce qu'il a partagé une seringue au carré Viger, à Montréal.

Même si le narrateur blessé se définit en opposition à son frère, qui aurait « couru après » le virus, il ne réussit que très difficilement à se défaire de cette relation fraternelle porteuse de vieilles douleurs. Ces deux hommes partagent, après tout, la même mère, le même rire et cette « maladie mentale » (car c'est ainsi que leur beau-père et le narrateur lui-même qualifient l'homosexualité) qui les attire vers des spécimens du même sexe. Mais *Dans la cage* n'est pas un récit où le mal de vivre naît de l'orientation sexuelle. C'est plutôt une peine d'amour et des antécédents familiaux qui amorcent la tempête dans la tête du protagoniste, qui s'oblige à ne rien ressentir et s'enferme progressivement dans ce qu'il décrit comme un « cube de verre aseptisé », où il s'assigne un rôle double car victime et bourreau, et se voit en fils-de-Meursault.

Le narrateur se compare souvent à son frère dans les parties « à l'intérieur », mais l'intérêt principal de *Dans la cage* se trouve dans le fait que les deux styles du narrateur sont parfaitement distincts. Le ciel éternellement gris et fade qu'on imagine planer sur le monde du narrateur blessé contraste fortement avec la nuit odorante et sans fin du fauve. Le premier est en mesure de se raconter avec du recul tout en intégrant ses proches à son récit personnel. Chez la bête, au contraire, même si le champ de vision enregistre tous les stimuli, c'est de manière farouchement hermétique. En musique, le contrepoint est surtout source d'harmonie, mais dans le récit de Leroux, les deux voix du narrateur (la larve meurtrie et le fauve salivant) se heurtent l'une à l'autre de manière discordante. Ce qui retient le plus notre attention, c'est la lente évolution qui rend leur juxtaposition crédible.

Rémi Labrecque

BERTRAND GERVAIS

Un défaut de fabrication

Les Éditions du Boréal, 2014, 216 p.

Voici un livre qui dérange, qui ne met pas à mal nos pré-supposés idéologiques mais qui crée des problèmes de vicariance, de désorientation, voire de dépersonnalisation et autres étourdissements mentaux. Il ne *la* nomme jamais, le mot serait laid : la sénestralité opposée à la dextralité. Bertrand Gervais parle de gaucherie plutôt, comme d'un état, une condition et surtout un mal-être, le sien, de l'irritation permanente du gaucher dans un environnement qui l'ignore, mais aussi dans un monde pensé pour et par des gens différents et bien entre eux. Cette contrariété explosive a toléré la réconciliation des deux mains et des deux pensées avec un sentiment de fond pas résiduel, de marginalité courante. C'est un essai-récit dans la tradition récente, dynamique, personnel.

La lecture est entraînante et le texte complexe, à moins que je ne sois cette petite droitière bêcheuse empêtrée dans les traces d'un cerveau délinquant. Il y a de ça aussi malgré que je me moque de moi, et ma réception du livre est marquée par la légende dont j'ai entouré mes camarades gauchers : je les croyais et les voyais capables de triomphe et de panache hors les sentiers battus, mais ennuyés sur le plancher du tout inclus. Le dédoublement, la perte, le consentement, une faute sans rémission, autant d'ouvertures vers ce texte dont l'auteur-narrateur reconnaît la parenté avec ceux d'Alain Fleischer.

Mémoires, essai et fiction s'y côtoient, selon que le texte se tourne vers soi ou vers l'autre, réel ou imaginaire. Et il porte sur les mains. Sur la main gauche surtout. La seconde main, celle qui connaît trop souvent une contrariété fondamentale¹.

Et tout compte dans cette lecture où le style et le ton changent, où on suit des voix moins alternées qu'enroulées. Malgré la mention du labyrinthe et les notes sur des stratégies d'écriture, c'est plutôt l'image d'un collectif d'escargots embrassés ou d'une boule de neige avec un fil rouge marqueur, visible ou caché quand elle roule, qui arrive.

Les titres de chapitres proposent aussi un parcours, la photo aérienne d'un milieu.

Le premier récit sera celui de l'entrave, de la privation d'une habileté naturelle, spontanée, et de l'impulsivité qui l'eût servie et signée, à l'origine. Bertrand Gervais n'est pas seul et son infortune est illustrée, citations à l'appui, par des confrères

pareils choisis parmi un Olympe de gauchers victorieux – si Kafka le fut jamais –, gens de sciences, d'arts et de lettres qui ont triomphé aussi bien de leur rééducation traumatisante que de leur conversion dépassée en ambidextrie d'inégale qualité. Barthes, Perec, Michel Serres, Alechinsky, Charles Sanders Peirce, chacun a inventé une troisième voie, une troisième main, chacun a vécu dans un nouveau corps, avec et malgré la confusion, l'embarras, l'irritation, la maladresse et l'étrangeté à soi que l'amputation et son refoulement ont inscrits dans ces identités à mémoire tordue, à reconstruire.

Mais le plus beau récit c'est celui de la maladie, récit ancien et remodelé et se dérochant, avec un pédiatre fantôme, un vaisseau fantôme, un manchot intériorisé, et le souvenir « blanc », malgré les résidus, d'une hospitalisation. Ici un souvenir biographique ou fictionnel de Perec joue à l'aimant². La main entravée du narrateur pairée, jumelée, couplée avec celle de son frère, son double, son envers et sa doublure, enclenche une anamnèse où le manchot fait signe. Bien sûr il y avait des souvenirs documentés : la gaucherie, le strabisme, le zozotement, le pied qui dévie, le souffle au cœur et le rhumatisme morbide. La confusion dans son corps propre. Jusque à ce que l'écriture prenne en charge et en bloc la souffrance refoulée : le froid de la table d'examen, la honte du baryum vomi, la passivité d'objet pitoyable et brave, le sentiment d'abandon et le silence d'un être en allé préféré à l'embarras d'être ensemble, la contrariété comme une zébrure du corps gisaient comme un manque, un vide à traîner. Tout ça – qui vibrait dans le regard de la mère rayonnant l'anxiété et le regret, et n'osant rêver son fils qu'en survivant diminué – s'est ranimé avec la douleur illustrée par le renaître-autre que Michel Serres raconte dans *Le tiers-instruit*³ : l'initiation, la traversée du fleuve. « Car tout n'a pas été si facile ni gai⁴ », comme dirait Paul Éluard.

Le combat entre Devenir-Droitier et Gaucher-Contrarié, ces deux moitiés totalisantes et totalitaires qui se combattent, et déchirent avec des secousses dramatiques la vie et le sentiment d'identité compétent du narrateur, occupent sa vie et son écriture marquée d'une pensée sensible, une âme jamais droite ni courbe mais en Z, en associations glissantes. L'écriture est aussi le sujet du livre, et apparente avec les citations graphiques d'Alechinsky, les pages caviardées des *Carnets du sous-sol* de Dostoïevski, les phrases à lire avec miroir et qui nous laissent provisoires non-voyants, le montage avec des blancs qui font l'effet d'interruption d'image sur le moniteur quand une fonction vitale s'arrête.

Cet essai, dont la pagination en lunules et d'autres détails matériels irritent, va bien plus loin que je ne le souligne. Polymorphe, il rallie l'autofiction, le récit anamnésique, le néo-nouveau roman, l'histoire de cas et il en malmène les canons avec bonheur. Il intéresse la psychosomatique et parle haut des contraintes imposées au corps et subjectivées en malédiction.

Un défaut de fabrication s'achève sur un récit fantastique dans lequel un soldat retrouve, dans l'échoppe d'un vendeur de souvenirs au bord d'un désert, sa propre main qu'il enfile comme un gant cependant qu'il échange son rôle contre celui du vendeur. Cette main-là, celle de l'écrivain, je pourrais la serrer, fors à lui tendre la mienne, et je serais honorée de toucher à un humain aussi lucide, fraternel et compatissant.

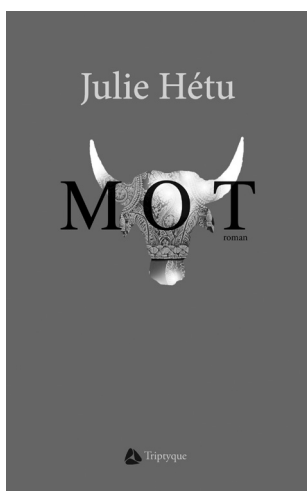
1. Gervais, Bertrand. *Un défaut de fabrication*, p. 12.

2. *Ibid.*, p. 71 - 79 et *passim*.

3. Serres, Michel. *Le tiers-instruit*, Paris, Éditions François Bourin, 1991, p. 179 et *passim*.

4. Éluard, Paul. «Ailleurs ici partout», *Poésie ininterrompue*, Paris, Gallimard, 1953, p. 87.

Diane-Ischa Ross



Julie Héту

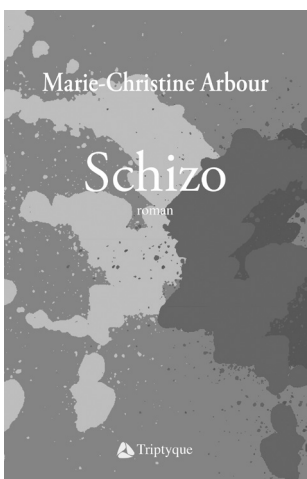
Mot

roman, 204 p., 22 \$

Cybèle et ses enfants Elmihra et Mot nous entraînent à tour de rôle dans le tourbillon d'une vie où plane la mort, annoncée par trois grains d'or dont Cybèle a hérité. En Espagne, où Cybèle a trouvé refuge en fuyant la guerre du Liban, Elmihra rêve de devenir matador.

Ce livre, d'une tendre violence, nous fait penser aux anciennes tragédies grecques, à *L'Or du Rhin* de Wagner ou encore à Cervantès. Un roman comme on les aime.

Katharina von Bülow

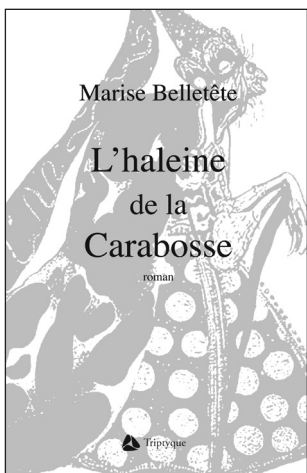


Marie-Christine Arbour

Schizo

roman, 288 p., 25 \$

Enfant, je recherchais l'absolu, je rêvais d'unité, ce que j'appelais déjà l'Un. Mais pour survivre, j'ai dû apprendre à me compartimenter. Je me rebellais contre la réalité. L'anorexie dont j'ai souffert à l'adolescence a été pour moi une manière d'atteindre la purgation morale; je me refusais aux changements de mon corps. J'ai commencé à couvrir la noirceur. Je pleurais en espérant qu'on m'entendrait, mais je ne croyais pas en Dieu. Mes parents m'ont emmenée chez le psychiatre. J'ai pris des médicaments. Ma personnalité a changé. Mes frontières se sont écroulées.



Marise Belletête

L'haleine de la Carabosse

roman, 105 p., 20 \$

Comment écrire sa propre histoire lorsqu'on est empêché par le poids de celle des autres, ou lorsque celle-ci nous échappe? Digne descendante d'une lignée de femmes dérangées et d'un père absent, Ève cherche à en apprendre plus sur ses origines, entre autres par le biais des passages du journal qui lui a été légué. Grâce aux contes de son enfance et à quelques rencontres marquantes, elle tente de se reconstruire en se libérant peu à peu de l'emprise de cette Carabosse qui veille de trop près sur elle depuis sa naissance.

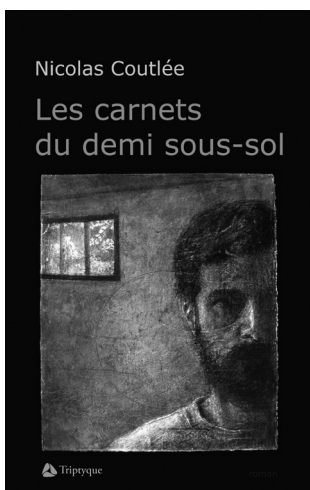


Olivier Demers

Contes violents

nouvelles, 179 p., 22 \$

Soldats perdus ou révolutionnaires, bourreaux aux prises avec leurs fantômes, érudits complotistes, amoureux transis, tueurs férus de poésie ou passa-gers clandestins, les personnages de ces nouvelles sont emportés puis transformés par diverses violences de l'Histoire. Tous sont soumis à l'implacable loi du devenir; tous tentent comme ils peuvent d'y faire face; aucun n'en sortira indemne.

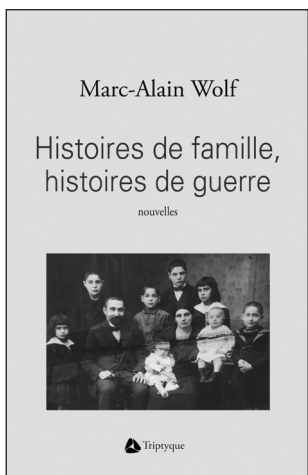


Nicolas Coutlée

Les carnets du demi sous-sol

roman, 151 p., 20

— *Je vous ferai grâce des flatteries protocolaires. Si nous vous avons convoqué, c'est parce que nous sommes intéressés par votre manuscrit, la prémisse de départ à tout le moins. Évidemment, nous ne le publierons pas tel quel, ce serait de la pure folie. Mais ne vous en faites pas, c'est tout à fait normal. C'est pour ça que nous avons besoin l'un de l'autre. Nous formons une équipe, Proutski. Sans moi, vous n'êtes rien, votre livre n'est rien, vos histoires de fond de tiroir y pourraient.*

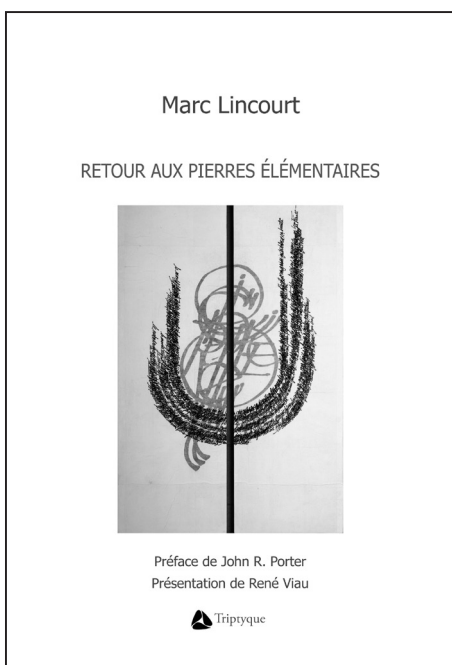


Marc-Alain Wolf

***Histoires de famille,
histoires de guerre***

nouvelles, 146 p., 20 \$

Issu d'une famille marquée par la Shoah, l'auteur s'inspire de la mémoire des siens et nous offre ici, dans une prose attentive et nuancée, le récit d'événements quotidiens ou marquants vécus par des êtres d'exception.



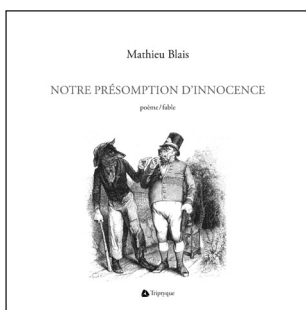
Marc Lincourt

Retour aux pierres élémentaires

livre d'art, 116 p., 30 \$

Pour tout dire, ce livre me fait penser à la trace tangible, écrite, imprimée et dessinée d'une classe de maître. À l'enseigne de la transmission de savoirs, il constitue une invitation à voyager, à s'interroger et à mieux voir pour décoder les signes qui nous interpellent. À sa façon, l'écrivain Marc Lincourt se révèle une sorte de Champollion nous livrant un code d'accès additionnel à ses œuvres. Celles-ci se défendent bien sûr par elles-mêmes, mais il y a là une sorte de valeur ajoutée. C'est un peu comme le jour où un tableau fameux cesse d'être anonyme parce qu'on en a enfin découvert l'auteur et le contexte d'origine.

John R. Porter

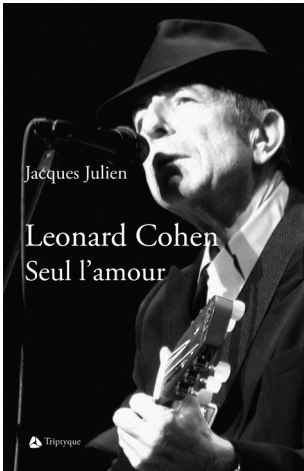


Mathieu Blais

Notre présomption d'innocence

poésie, 61 p., 17 \$

Notre présomption d'innocence raconte en trois temps une histoire vieille comme le monde où les misères et les échardes de la liberté sont préférées au confort gras de la servitude. Écrit à la pointe de la bouteille, dans le fond de la nuit des villes, ce poème / fable exprime avant tout la violence d'une telle quête et, paradoxalement, le profond désir de vivre qui l'anime. La liberté y apparaît comme une arme absolue.

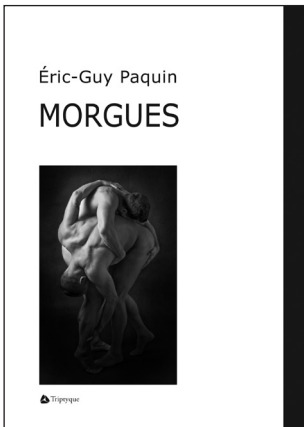


Jacques Julien

Leonard Cohen. Seul l'amour

essai, 233 p., 25 \$

La carrière de Leonard Cohen s'est déployée par vagues successives. Admiré et célébré d'abord comme poète, il a donné l'essentiel de son message dans ses trois premiers albums. Si les suivants, plus singuliers, ont surtout été appréciés par les connaisseurs, des anthologies ont rapidement greffé ces nouvelles chansons au répertoire des premières années. En même temps, des reprises par des interprètes de toutes les générations et de tous les styles, de la musique de film, des spectacles hommages ont fait connaître son œuvre à des publics toujours nouveaux. À l'occasion de tournées mondiales ayant débuté en 2008, on peut dire qu'un Cohen nouveau est apparu.

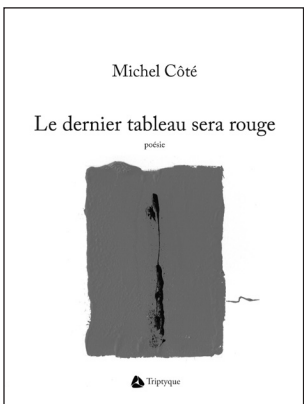


Éric-Guy Paquin

Morgues

poésie, 107 p., 17 \$

Dérouté par des amours fuyantes, le poète s'investit dans une topographie du corps masculin. Il délaisse ses jardins et ses rêves étoilés, parcourt des lieux de rencontres, tant virtuels que réels. Bains vapeurs, voyages, sites Internet où, dans une langue appauvrie, se déploie une litanie sexuelle primitive. S'y dévoilent d'innombrables corps, étalés, morcelés, soumis aux standards du moment. Toute forme d'amour semble absente. La mort veille sur des rapports humains et des désirs formatés. L'image charnelle de la morgue s'impose.

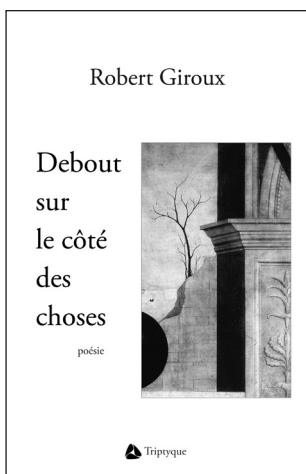


Michel Côté

Le dernier tableau sera rouge

poésie, 65 p., 17 \$

Je cherche. Mes mains déplacent l'obscur. Tel un manuscrit qu'on déplie, la couleur s'allonge. Les pigments, arrachés à la terre, s'échappent de mes doigts. Alors surgit l'œuvre en résidence. Une proximité avec la lumière de Bortoletti, marchand de Venise, avec la sensualité et la ponctuation des mots de Werner qui nomment à la main le silence de chaque chose. À l'heure la plus prometteuse, l'image s'écrit aux sources primitives du Cobra. Chaque fois j'apprends, dans l'éclaircie de l'atelier, la dignité du sol et des épices.



Robert Giroux

Debout sur le côté des choses

poésie, 61 p., 17 \$

Le recueil est articulé autour de trois propos distincts : le vieillissement et la mort qui rôdent et menacent les proches, le désir d'ouvrir les frontières du quotidien et l'idée que la vraie vie ne peut être qu'en soi.

La dernière partie nous entraîne du côté de la prose, à mi-chemin du vers et de la phrase, de l'image forte et du récit, de l'espace fulgurant et du temps de la narration.

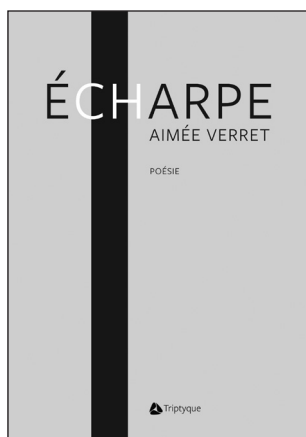


Bertrand Laverdure

Rapport de stage en milieu humain

poésie, 68 p., 17 \$

L'intimité était sans confort. Tendinites de langue et échauffourées verbales ont voyagé dans la nuit, avant que je n'aie compris quel mustang je venais de fouetter. L'abandon et la vulnérabilité auront agressé notre amour selon les règles aveugles qui dictent le passage des alliances, la durée possible des cellules humaines.

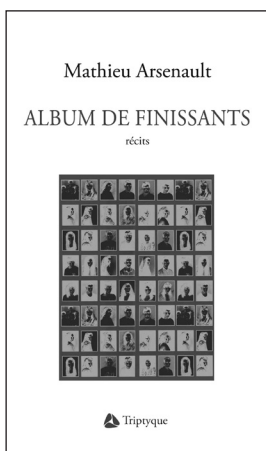


Aimée Verret

Écharpe

poésie, 63 p., 17 \$

Le corps d'Isadora n'est plus. Si l'on peut survivre à un accident de la route, on n'échappe pas aux multiples deuils qui ponctuent l'existence, comme à ces nuits qu'il faut traverser, seul ou à deux. On tire une ficelle, on se tricote sa propre écharpe, sa propre fin, éloignant ceux qui nous sont chers. Et, quand on retourne au salon, ce sont tous ces morts que l'on salue, sans oublier celle par qui tout a commencé, celle qui a tant pris soin des corps des autres.



Mathieu Arsenault

Album de finissants

récits, 142 p., 13 \$

« Son récit en fragments est un livre parlant, comme si vous mettiez la main sur un album de finissants qui n'est pas le vôtre tout en ressemblant beaucoup au vôtre, inévitablement, et qu'en le feuilletant vous entendiez penser les élèves. »

Marie Hélène Poitras, *Voir*

« *Album de finissants*, la première œuvre de fiction de Mathieu Arsenault, exprime sur un ton moderne et nerveux le désarroi des élèves du secondaire. [...] Expérimentateur formel, il s'enivre de mots et hypnotise le lecteur avec une écriture presque hallucinatoire. »

Suzanne Giguère, *Le Devoir*



Maude Smith Gagnon

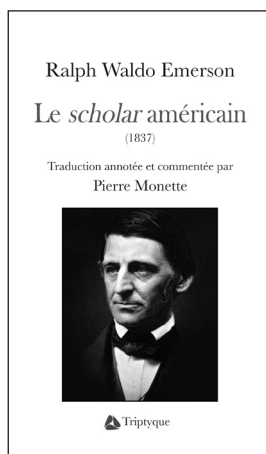
Une tonne d'air

suivi de Un drap. Une place.

poésie, 144 p., 13 \$

« L'auteure, Maude Smith Gagnon, procède par des touches narratives bien ciselées que sert une belle maîtrise de la langue. *Un drap. Une place.*, à la forme très minimale, proche d'une sensibilité orientale, est un hommage à l'intensité d'être. Il y a là une pratique du dépouillement qui imbibe peu à peu la mémoire et l'absence et les rend aptes à accueillir tant le moindre événement du monde que tout son avènement. »

Jury des Prix littéraires du Gouverneur général 2012



Ralph Waldo Emerson

Le scholar américain

traduction annotée par Pierre Monette

essai, 131 p., 13 \$

Paru il y a 175 ans, en 1837, *The American Scholar* de Ralph Waldo Emerson (1803-1882) est le texte fondateur de l'identité culturelle états-unienne.

Accompagnée d'une présentation et de notes abondantes, la présente traduction permet de retracer les voies qu'ont prises les hommes de lettres des États-Unis du XIX^e siècle pour définir l'identité culturelle de leur nation – et peut-être de déterminer ce que pourraient être, aujourd'hui, les voies d'une ouverture de la culture québécoise à ce qui la lie à l'expérience continentale américaine.



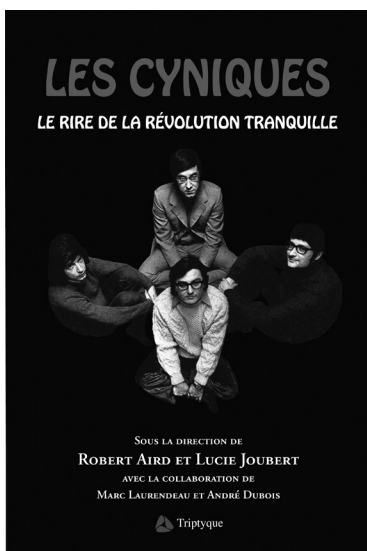
Joël Des Rosiers
Métaspora
 essai sur les patries intimes
 328 p., 30 \$

Les essais rassemblés dans le présent ouvrage cherchent à accréditer l'idée selon laquelle un écrivain enrichit son intimité avec les lieux où il vit et où il a vécu dans la mesure où il garde une conscience aiguë de sa condition itinérante, de sa dignité d'étranger souffrant. Lieux, visages, objets, sons, autant de « patries intimes » qu'il transporte partout avec lui. C'est ce mouvement d'espérance en la primauté du voyage qui les conduit, ses contemporains et lui, à se constituer en métaspora, c'est-à-dire à devenir les cosmopolites de leur propre culture, des étrangers à leur propre nation.

SOUS LA DIRECTION DE
 Robert Aird et Lucie Joubert
 avec la collaboration de
 Marc Laurendeau et André Dubois
LES CYNIQUES
*LE RIRE DE LA RÉVOLUTION
 TRANQUILLE*
 une anthologie suivie de sept études
 503 p., 35 \$

« Mousquetaires du rire décapant, méchant, "tarla", engagé et libérateur, les Cyniques ont été les pères fondateurs de l'humour québécois contemporain le temps d'une décennie, de 1962 à 1972. Les anciens étudiants – ils se sont rencontrés à l'Université de Montréal – sont désormais objet d'études : une intéressante brique de 500 pages est publiée chez Triptyque à leur sujet. Au programme, anthologie de sketches hilarants et analyses sérieuses! »

Marie-Christine Blais, *La Presse* +



Pour les chercheurs passionnés du travail des Cyniques, il ne suffit plus de dire que le groupe occupe une place prépondérante dans le monde de l'humour québécois : il faut maintenant montrer en quoi, justement, et dans quelle mesure leur travail a façonné l'humour actuel. L'ouvrage est complété par un témoignage de **Guy A. Lepage** et une réflexion de **Luc Boily**.

Des études de: **Robert Aird, Jérôme Cotte, Lucie Joubert, Jean-Marie Lafortune, Yvon Laplante, Lélia Nevert, Michèle Nevert et Christelle Paré.**



Ouvrir le XXI^e siècle
80 poètes
québécois et français

« Le plaisir qu'on tire de cette lecture est à la hauteur du défi. Qu'ils viennent d'un ou de l'autre côté de l'Atlantique, les mots trouvent des résonances. On se surprend à vouloir en savoir plus sur tel poète, on a le goût de se procurer le recueil de tel autre, on a besoin de retrouver dans la bibliothèque le livre de celui-ci ou de celle-là, de lire à voix haute certains des textes ou, au contraire, d'en éviter certains autres. Bref, on a envie de lire de la poésie. »

Marie-Christine Blais, *La Presse*

LA REVUE
XYZ
DE LA
NOUVELLE

1985 2010
1/4 de siècle

1 an/4 numéros (ttc)

INDIVIDU	INSTITUTION
Canada 30 \$	Canada 40 \$
Étranger 40 \$	Étranger 50 \$

2 ans/8 numéros (ttc)

INDIVIDU	INSTITUTION
Canada 55 \$	Canada 75 \$
Étranger 75 \$	Étranger 95 \$

3 ans/12 numéros (ttc)

INDIVIDU	INSTITUTION
Canada 75 \$	Canada 105 \$
Étranger 105 \$	Étranger 135 \$

Visitez notre site Internet :

www.xyzrevue.com

BULLETIN D'ABONNEMENT

Nom	_____		
Adresse	_____		
Ville	_____		
Code postal	Téléphone		
_____	_____		
Courriel	_____		
Ci-joint	<input type="radio"/> Chèque	<input type="radio"/> Visa	<input type="radio"/> MasterCard
N°	_____	Expire le	_____
Signature	_____	Date	_____

RETOURNER À : XYZ. LA REVUE DE LA NOUVELLE
11860, rue Guertin, Montréal (Québec) H4J 1V6
Téléphone : 514.523.77.72 • Télécopieur : 514.523.77.33
Courriel : info@xyzrevue.com • Site Internet : www.xyzrevue.com



JE M'ABONNE ET J'ÉCONOMISE

1 an/4 numéros

Régulier.....41,41 \$

Étranger (*Transport inclus*).....69,02 \$

En librairie..... 11,50 \$

(les taxes sont incluses dans les prix)

Téléphone : (514) 721-5389

Internet : <http://www.exit-poesie.com>

Courriel : administration@exit-poesie.com

Je désire m'abonner () me réabonner ()

À partir du numéro en cours () ou du numéro _____

Nom : _____

Adresse : _____

Ville/Province : _____

Code postal : _____ Téléphone : _____

Télécopieur : _____

Courriel : _____

Je paye par chèque () Visa () Mandat ()

N^o : _____ Expiration : _____

Signature : _____

Payable à l'ordre de :

Revue EXIT/ Éditions Gaz Moutarde inc.

C.P. 22125, C.S.P. Saint-Marc, Montréal (Qc), H1Y 3K8

20 duos d'écrivains

Emmanuel Kattan/Naïm Kattan
Jean-Simon DesRochers/Robert Lalonde
Martine Audet/Nicole Brossard
Hervé Bouchard/Jean-Pierre Vidal
Geneviève Blais/Denise Desautels
Yann Martel/Émile Martel
Benoît Jutras/Marcel Labine
Étienne Beaulieu/Yvon Rivard
François Guerrette/Jean-Marc Desgent
Guillaume Asselin/Pierre Ouellet
Benoît Vachon/Monique Deland
Filippo Palumbo/Paul Chamberland
Perrine Leblanc/Catherine Mavrikakis
Louise Bouchard/Louise Cotnoir
Christine Palmiéri/Rober Racine
Judy Quinn/Danielle Fournier
Patrick Nicol/Hugues Corriveau
Michaël Trahan/Michael Delisle
Vincent Filteau/Pierre Dancot
Kim Doré/Louise Dupré

Portfolio Dan Barichasse

En vente dans
toutes les librairies
Le numéro: 18 \$
www.lesecrits.ca

60 ans de création

PASSAGE DE TÉMOINS:
20 DUOS D'ÉCRIVAINS

142 VOLUME 1

www.lesecrits.ca

VIRAGES

La nouvelle en revue



N^o
67 Printemps
2014

THÈME LIBRE
SOUS LA DIRECTION
DE MARGUERITE ANDERSEN

	1 an (4 numéros)	2 ans (8 numéros)
Régulier	<input type="checkbox"/> 25 \$	<input type="checkbox"/> 45 \$
Étudiants	<input type="checkbox"/> 20 \$	<input type="checkbox"/> 35 \$
Institution	<input type="checkbox"/> 35 \$	<input type="checkbox"/> 68 \$

*Pour envoi outre-mer, ajouter 12 \$.

Mode de paiement

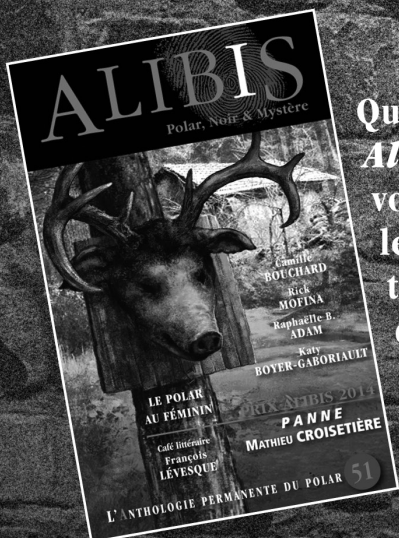
Chèque ou mandat-poste à l'ordre de *Virages*.

Vous trouverez ce formulaire sur notre site à
www.revuevirages.com/images/abonnement.pdf

260, rue Adelaide Est, boîte 132,
Toronto ON, M5A 1N1 Tél. : 416 361-5070
Courriel : direction@revuevirages.com
www.revuevirages.com

POLAR NOIR MYSTÈRE

Vous aimez
les bonnes histoires policières ?



Quatre fois l'an
Alibis
vous offre
les meilleurs
textes
du genre !

ALIBIS EST MAINTENANT DISPONIBLE EN VERSION NUMÉRIQUE !

- FICTIONS • CHRONIQUES • LECTURES • NOUVEAUTÉS •
- et un complément gratuit téléchargeable au
www.revue-alibis.com

COUPON D'ABONNEMENT

Je m'abonne pour

418-837-2098

PAPIER 1 an : 40 \$ (taxes incluses) 2 ans : 75 \$ (taxes incluses)

NUMÉRIQUE 1 an : 23 \$ (taxes incluses) 2 ans : 45 \$ (taxes incluses)

NOM _____

ADRESSE _____

Tél. / courriel _____

Veuillez commencer mon abonnement au numéro :

Chèque ou mandat à l'ordre de : **Alibis**, 120, côte du Passage, Lévis (Québec) G6V 5S9

M051

www.revue-alibis.com

eStuaire

LE
POÈME EN
REVUE

ABONNEMENT POUR QUATRE (4) NUMÉROS PAR ANNÉE
TRANSPORT INCLUS

TARIF	RÉGULIER	É.-U.	ÉTRANGER
1 AN	41,01 ^{\$}	55 ^{\$}	65 ^{\$}
	INSTITUTION 72,91 ^{\$}	INSTITUTION 75 ^{\$}	INSTITUTION 85 ^{\$}
2 ANS	72,91 ^{\$}	90 ^{\$}	110 ^{\$}
	INSTITUTION 132,15 ^{\$}	INSTITUTION 130 ^{\$}	INSTITUTION 150 ^{\$}
3 ANS	104,81 ^{\$}	—	—
	INSTITUTION 191,39 ^{\$}	INSTITUTION —	—

nom

adresse

code postal

téléphone

télécopieur

courriel

veuillez m'abonner à partir du numéro

ABONNEMENT

EStuaire CP 48774, Outremont (QC) H2V 4V1

MÖEBIUS

ÉCRITURES / LITTÉRATURE

Tarifs d'abonnement (taxes incluses)

4 numéros / 1 an

Individu: • au Canada 1 an: 35 \$ 2 ans: 60 \$
• à l'étranger 1 an: 60 \$ 2 ans: 110 \$

Institution: • au Canada 1 an: 60 \$ 2 ans: 110 \$
• à l'étranger 1 an: 100 \$ 2 ans: 190 \$

La collection complète (environ 125 numéros):

• au Canada individu: 200 \$
institution: 250 \$
• à l'étranger individu: 225 \$
institution: 275 \$

La collection complète et un abonnement d'un an:

• au Canada individu: 230 \$
institution: 305 \$
• à l'étranger individu: 275 \$
institution: 375 \$



Adressez votre chèque ou mandat-poste au nom de:

MÖEBIUS

2200, rue Marie-Anne Est

Montréal (Québec)

H2H 1N1 Canada

Tél. et téléc.: (514) 597-1666

Courriel: triptyque@editiontriptyque.com

Site Internet: www.revuemoebius.qc.ca

Nom : _____

Adresse : _____

Courriel : _____

Tél. : _____

Je m'abonne à partir du numéro _____

Je désire recevoir la collection complète

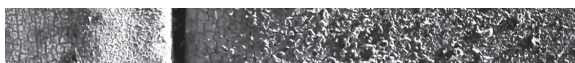
Je désire recevoir la collection complète
et un abonnement d'un an

22 REVUES CULTURELLES QUÉBÉCOISES MAINTENANT OFFERTES EN VERSION NUMÉRIQUE!

ARTS VISUELS | CIEL VARIABLE | ESPACE | ESSE | ETC | INTER | CINÉMA | 24 IMAGES | CINÉ-BULLES | SÉQUENCES | CRÉATION LITTÉRAIRE
BRÈVES LITTÉRAIRES | MÖBIUS | XYZ, LA REVUE DE LA NOUVELLE | CULTURE ET SOCIÉTÉ | QUÉBEC FRANÇAIS | RELATIONS | HISTOIRE ET PATRIMOINE
CAP-AUX-DIAMANTS | CONTINUITÉ | HISTOIRE QUÉBEC | LITTÉRATURE | LES CAHIERS DE LECTURE | LETTRES QUÉBÉCOISES | LURELU |
NUIT BLANCHE | SPIRALE | THÉÂTRE ET MUSIQUE | JEU REVUE DE THÉÂTRE

Plusieurs revues culturelles québécoises ont fait leur entrée dans L'Entrepôt du livre numérique de l'Association nationale des éditeurs de livres (ANEL). Visitez la section **Revues culturelles numériques** de la Vitrine de l'Entrepôt | www.vitrine.entrepotnumerique.com pour feuilleter les revues en ligne et acheter les numéros qui vous intéressent.

sodep
Société de développement
des périodiques
culturels québécois



ARTS VISUELS



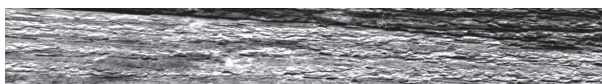
CINÉMA



CULTURE, LITTÉRATURE ET SOCIÉTÉ



CRÉATION LITTÉRAIRE



HISTOIRE ET PATRIMOINE



THÉÂTRE ET MUSIQUE



THÉORIES, ESSAIS ET ANALYSES

La culture en revues

LES REVUES CULTURELLES QUÉBÉCOISES

sodep

Société de développement
des périodiques
culturels québécois

www.sodep.qc.ca



GARANT DES FORÊTS
INTACTES

Tous les numéros de la revue *MCEBIUS* sont désormais imprimés sur du papier 100 % recyclé postconsommation (exempt de fibres issues des forêts anciennes) et traité sans chlore.

L'impression du numéro 142 de la revue *MCEBIUS* a permis de sauvegarder l'équivalent de 6 arbres de 15 à 20 centimètres de diamètre et de 20 mètres de haut. Ces bienfaits écologiques sont fondés sur les recherches effectuées par l'Environmental Defense Fund et d'autres membres du Paper Task Force.

Ridicule

CAROLINE ALLARD

MICAËL BÉRUBÉ

SÉBASTIEN CHARTRAND

DANIEL CHOUINARD

ALEXANDRE CÔTÉ-FOURNIER

CATHERINE DESNOUVEAUX

CATHERINE EGO

CHRISTOPHE ESNAULT et LIONEL FONDEVILLE

GUY LALANCETTE

CAROLINE LEGOUIX

BENOÎT MELANÇON

CHRISTINE MONOT

SUZANNE MYRE

JULIUS NICOLADEC

VÉRONIQUE PAPINEAU

JEAN PÉZENNEC

JULIE TREMBLAY

LETTRE À UN ÉCRIVAIN *TOUJOURS* VIVANT

Michaël La Chance à Gabriel García Márquez

UN NUMÉRO PILOTÉ PAR FRANÇOIS LEPAGE



12\$